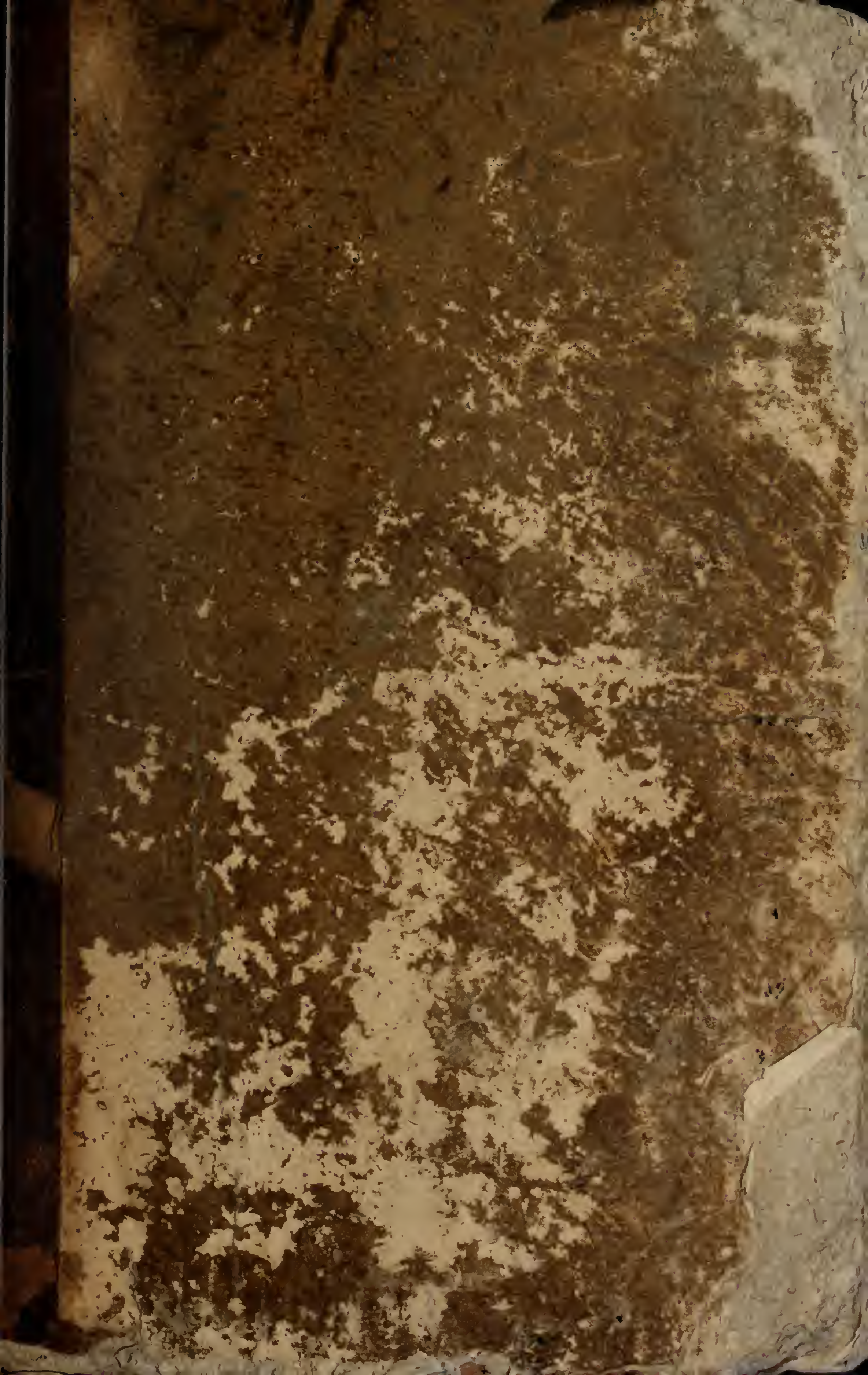
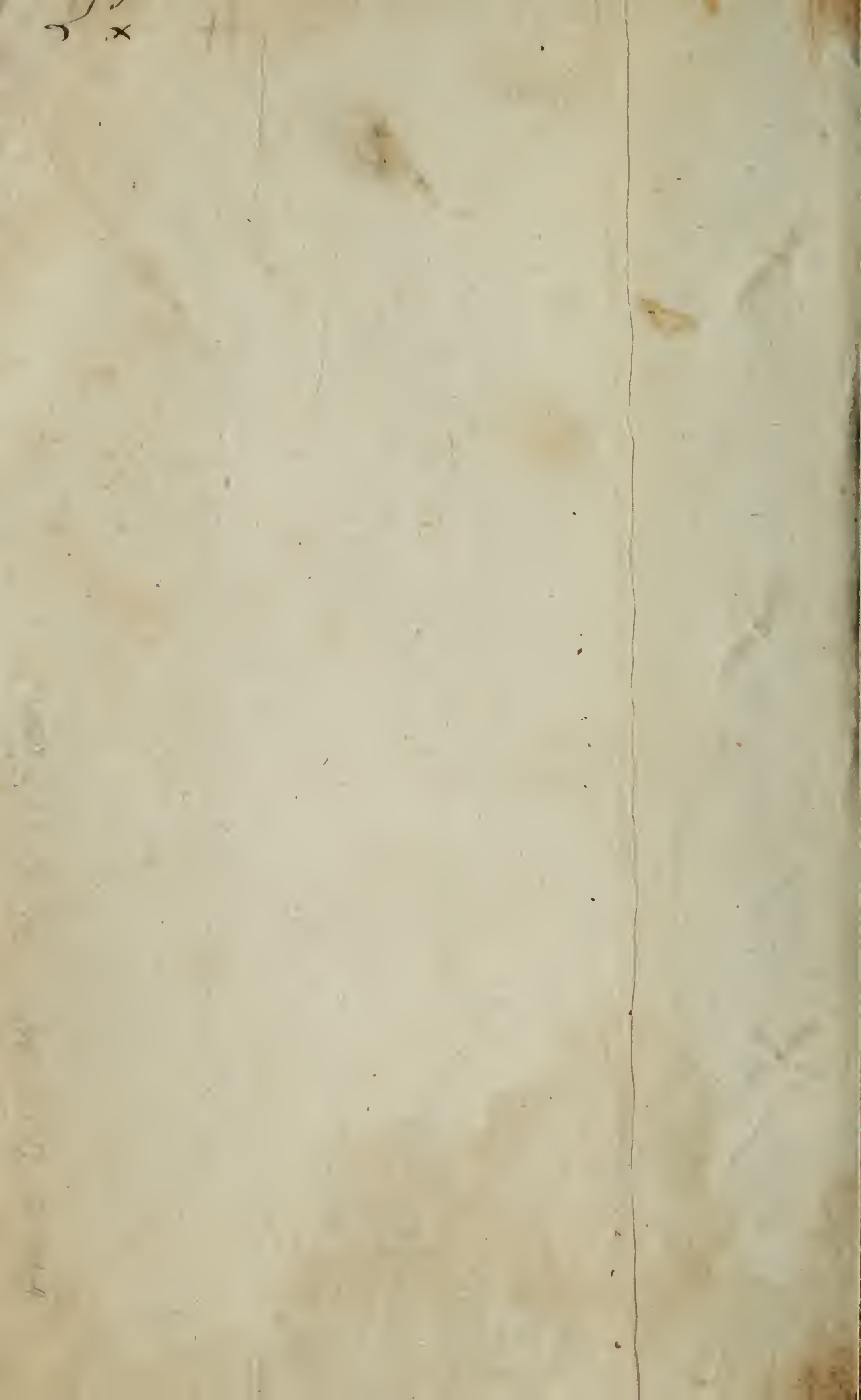




(P)

2 vols reliés en 1.
erreur pagination à/c p. 225
du vol. 2
trous de vers vol. 2 pp. 35-54
Auteur féminin (encore ici ce
n'est pas un avantage!)

LE

MONT-DE-PIÉTÉ,

OU

L'HIVER DE 1830.

TOME PREMIER.

Du même Auteur :

Seconde Édition de L'ORGUE OU LES DEUX ORPHELINS, 3 vol. in-12.

Sous presse ;

LA CAISSE D'ÉPARGNE.

LE

MONT-DE-PIÉTÉ

OU

L'HIVER DE 1830;

PAR

Mme AMÉLIE RICHARME.

> Qui ne pense qu'à soi quand sa fortune est bonne,
> dans le malheur n'a pas d'amis.
>
> FLORIAN.
>
> *Fable des deux Voyageurs.*



I

PARIS,

TENON, libraire, rue Hautefeuille, n° 30;
LECOINTE ET POUGINS, quai des Augustins;
LEVAVASSEUR, libraire, au Palais-Royal;
PIGOREAU, place Saint-Germain-l'Auxerrois.

—

1832.

A MA MÈRE,

C'est pour toi que j'écris, pour toi dont l'aimable indulgence a déjà daigné m'encourager. Mon sujet n'égayera pas beaucoup la monotonie des longues soirées d'hiver que tu passes loin de Paris; tu y verras des peintures qui te paraîtront peut-être romanesques, exagérées, elles sont pour la plupart frappantes de vérité, révoltantes d'exactitude, et beaucoup qui me liront me rendront la

justice de dire que je suis vraie dans beaucoup de récits.

Tu seras encore surprise de la gravité de mon choix, moi dont la gaîté a triomphé de tant d'orages. Je suis au port maintenant; mais les peines des autres me sont toujours sensibles; je suis heureuse de les tracer, et j'écris comme je pense.

La gaîté n'est que passagère : elle s'évapore comme un brouillard léger, un coup-d'œil peut la dissiper; mais un récit touchant remue l'âme, y laisse des impressions qui font mal et qu'on aime. On pleure quelquefois, et les larmes répandues au récit de peines étrangères prouvent à l'auteur qu'il est compris.

PRÉFACE.

Enhardie par un succès qui a de beaucoup passé les espérances que j'avais conçues en publiant mon premier roman de *l'Orgue* ou des *deux Orphelins*, dont la 2e édition est maintenant sous presse, j'ai recueilli quelques notes qui m'ont parues suffisantes pour peindre le malheur sous un nouvel aspect. A ce tableau déchirant d'une calamité sociale, j'ai mêlé un peu de fable; mais la triste vérité fait la base de mon livre; c'est elle qui m'a dicté les deux volumes pour lesquels je réclame encore aujourd'hui l'accueil bienveillant du public.

Dans le courant de l'hiver de 1829, encore trop près de nous pour que le

souvenir en soit effacé, un employé de l'administration du Mont-de-Piété me citait mille exemples de ces scènes douloureuses dont il était témoin, par suite de la misère publique. Père de famille, peu aisé, il trouvait cependant le moyen de pouvoir, sur ses propres honoraires, soulager quelques-unes des nombreuses victimes de la nécessité. Sensible et compatissant, il avait été jusques sous le toit de l'indigence répandre les faibles bienfaits dont il pouvait s'imposer les privations. Ce fut une de ces charitables visites racontée par lui avec tout l'entraînement d'une âme qui sait sentir, qui m'a donné l'idée de risquer un second ouvrage, et la confiance d'intéresser mes lecteurs par des émotions plus profondes.

Pour que cet ouvrage répondît bien à

son titre, il aurait fallu laisser à l'originalité de Pigault-Lebrun ou de Paul de Kock le soin de l'esquisser. Ils auraient trouvé le côté plaisant du tableau; ils auraient assaisonné la tristesse avec les plaisirs.

Je laisse aux personnes qui ont pu fréquenter pour leur compte ces antres du besoin et de la cupidité la liberté d'apprécier la vérité de ma narration. Je me place ici en observatrice inapercue, confondue dans la foule, au milieu de cette famélique procession qui se prolonge indéfiniment depuis le sol jusqu'au 1er ou 2e étage des succursales du Mont-de-Piété. Il me semble en voir les commissionnaires aux prises avec leurs cliens; ceux-ci réclamant les avances les plus fortes; ceux-là calculer sur la figure ou sur la tenue des

solliciteurs le nombre de francs qui doit jaillir de l'inexorable caisse.

Mais je ne suis point historienne ; je ne trace qu'un épisode, et l'on me saura gré d'avoir omis des détails qui cesseraient d'être intéressans par leur révoltante vérité.

LE

MONT-DE-PIÉTÉ,

OU L'HIVER DE 1830.

CHAPITRE PREMIER.

La Soubrette. — La Coquetterie. — Confiance d'un mari voyageur.

« LAISSEZ-MOI donc M. François ! bon dieu, voilà madame qui sonne encore.....

« Eh ! qu'elle sonne tant qu'elle voudra ! vous direz que vous étiez sortie ; restez un moment que je vous embrasse. » — Allons voyons, dépêchez-vous ; tenez, il n'y a pas de bon sens : la voilà qui sonne pour la troisième fois ; elle va casser la sonnette. En achevant ces mots, la vive Estelle, femme de chambre de madame d'Evremont, franchissait l'escalier qui la séparait de l'appartement de sa maîtresse, quand celle-ci se disposait à carillonner de nouveau ; elle reçut avec toutes les marques d'une grande impatience l'inattentive soubrette.

Mille pardons, Madame, j'étais sortie; je ne pensais pas que Madame dût se réveiller de si bonne heure, et j'étais allée prévenir mademoiselle Victorine, qu'il faut la robe de brocard de Madame, pour six heures au plus tard.

— C'est bien, quelle heure est-il ?

— Madame, il est onze heures et demie.

— « Habillez-moi ! donnez ce peignoir garni de Valenciennes, il me sied mieux qu'un autre. Choisissez le plus léger de mes bonnets de Malines; tenez, celui-là à droite; précisément j'attends le vicomte de St. Félix, la baronne l'accompagnera, sans doute, et je suis bien aise que le parallèle que l'on pourrait faire entre nous, reste à mon avantage; je la crois de quelques années moins jeune que moi, bien qu'elle mette une obstination ridicule à taire son âge. »

« Ah ! bien certainement, dit Estelle, en se regardant dans la psyché, et tout en ôtant avec une marque de dégoût le bonnet qui durant la nuit a retenu captifs les cheveux gris de sa maîtresse. »

» Madame est beaucoup mieux que la baronne de St. Florentin : quelle différence, il n'y a même pas de comparaison. »

» Estelle vous prendrez ce petit schal, dont vous me parliez hier, il est pour vous; au surplus je suis assez contente de votre service, continuez, et vous n'y perdrez pas. »

La maligne soubrette riait sous cape de l'effet magique du grain d'encens qu'elle venait de faire fumer si à propos, et qui lui valait le petit schal cachemire français qu'elle convoitait depuis longtemps. C'est encore un talent que celui d'être femme de chambre, c'est un art qui a comme tous les autres sa théorie et sa pratique, et personne ne le possédait mieux qu'Estelle; personne ne savait plus habilement consulter sur la figure de sa maîtresse le variable thermomètre de l'humeur, et tirer parti d'un regard, d'un soupir, et même du moindre caprice. Si Madame vous appelle ma chère, votre figure prend un air riant, votre cœur s'épanouit, vous avez des aîles pour remplir vos devoirs; la parole est-elle brève et impatiente, on se tient sur la réserve, on ne marche que sur la pointe du pied; si enfin, Madame a véritablement de la peine, on prend un air contrit, et à la rigueur on tire de temps en en temps son mouchoir de sa poche et l'on s'essuie les yeux; ce qui a le double avantage de faire paraître sensible, et de cacher le doux sou-

rire que l'on échange avec le valet de chambre de Monsieur.

Après avoir passé l'éponge sur les charmes surannés de madame d'Evremont, Estelle les colora du vermillon de la jeunesse, et sut cacher sous le plus beau noir sa chevelure plus que douteuse. Cette cérémonie terminée, on songea aux atours du matin ; ce négligé était d'ailleurs plus grand : plus recherché que toutes les parures du monde : le bonnet d'une mousseline de l'Inde magnifique, avait été brodé avec une perfection sans égale et enrichi de jours au point d'Alençon. La garniture en Bruxelles de la plus grande beauté, était froncée après la passe dont le bout était festonné à dents ; et de dessous le bandeau de batiste bordé d'une Malines de la hauteur d'un travers de doigts, s'échappait prétentieusement une boucle de cheveux ; le col, les épaulettes, le bas de manches, et le tour de son peignoir en jaconnas, étaient depuis le haut jusqu'en bas brodés et garnis partout d'une jolie Valenciennes. Toute la largeur de la poitrine plissée à petits plis, dessinait gracieusement l'ampleur des volumineux appas de madame d'Evremont, qui dès-lors se crut en état de pouvoir concourir avec succès, pour obtenir les hommages que l'on destine en-

core à de jolies femmes qui ont entendu sonner trente ans.

Les visites attendues arrivèrent; le vicomte de St. Félix, officier dans les gardes-du-corps, était jeune, riche et noble, mais pétri d'une sottise qui lui fesait regarder au-dessous de lui tous ceux dont le nom n'était pas précédé de la particule aristocratique; du reste joli garçon, fort galant, aimable, quoique peu instruit; ses nombreux défauts étaient rachetés par un excellent cœur; ils étaient plutôt le fruit d'un calcul d'ambition que le résultat d'un mauvais naturel.

Une taille moyenne et bien prise, des cheveux d'un blond cendré, des yeux d'un beau bleu ombragés de cils et de sourcils châtains, qui sans en altérer la douceur, leur donnaient la plus attrayante vivacité, des dents superbes, une peau de lys, des mains charmantes, tels étaient les charmes de la baronne qui déjà touchait à son sixième lustre; avec un peu plus d'embonpoint elle eut été accomplie; mais elle était encore trop belle pour ne pas faire le supplice des coquettes et celui des femmes jalouses.

Madame de St. Florentin était mère, elle avait deux fils au collége; son mari était rarement auprès d'elle, commandant de frégate, son de-

voir et sa fortune le tenaient éloigné la plus grande partie de l'année, aussi, pendant le temps qu'il pouvait rester près d'elle, goûtait-il au sein de l'hyménée tous les délices de l'amour. A cette époque on ne rencontrait nulle part l'aimable baronne ; tout à son mari nomade, elle lui sacrifiait ses plus chères habitudes, quel époux n'aurait pas, comme le baron de St. Florentin, quitté sa compagne chérie, avec la persuasion que le reste de l'année était employé par elle à ne vivre que de souvenirs. Quel bonheur pour lui de n'avoir jamais eu la fantaisie de revenir le lendemain de leur séparation ! il se fut complètement désabusé; il eut trouvé Madame, hier si sage, si modeste, entourée aujourd'hui de tous les artistes célèbres à qui est confié le soin de perfectionner la toilette et de prolonger la saison des amours. Sa fortune n'était pas considérable ; dès la première semaine du départ de son mari, disparaissaient les économies faites pendant les trois mois de son séjour. Le trimestre conjugal, le seul qu'elle passait loin du monde, était pour elle une époque de repos, il servait à la rendre plus belle, les veilles ne la fatiguaient plus, des couleurs vermeilles remplaçaient la paleur occasionnée par la fatigue des fêtes auxquelles elle assistait

avec une religieuse exactitude. Ainsi retrempée dans les eaux de Jouvence, elle ne reparaissait jamais dans le monde sans joindre à la foule des empressés à lui plaire, quelques nouvelles victimes. Eblouissante de vertus fardées, elle paraissait réunir toutes les perfections. Quiconque aurait pu lire au fond de son cœur, n'y eut pourtant découvert que le désir insatiable d'amasser des richesses, au prix de ce qu'une femme a de plus précieux. Une tactique si bien calculée fesait de sa conquête un véritable malheur, pour celui qui se laissait captiver par cette moderne Circé.

Jamais femme n'avait moins eu le don de plaire à madame d'Evremont: celle-ci avait peu étudié son caractère, la réflexion ne l'avait jamais portée à l'apprécier à sa juste valeur; mais ce qui l'éloigna surtout de la baronne, c'était sa manie de briller; cela seul avait suffi pour ne lui laisser voir en elle qu'une rivale redoutable, bien qu'il existât entre l'une et l'autre une différence d'âge de près de vingt ans. Si elle eût bien voulu prendre la peine de deviner le motif qui lui attirait si souvent une visite désagréable, la chose lui eut été facile; mais toute entière à ce qui pouvait froisser son amour-propre, elle attribuait au

seul désir de plaire au vicomte de St. Félix, l'empressement que la baronne mettait à se faire accompagner par lui.

Madame d'Evremont était femme d'un des plus riches banquiers de Paris ; entièrement maîtresse de ses actions, elle le voyait peu dans le monde ; elle était quelquefois quinze jours sans l'apercevoir dans son hôtel, aucun nuage n'avait encore obscurci leur union, ils n'avaient jamais été plus exigeans l'un que l'autre, et se trouvaient heureux de la confiance réciproque qu'ils se portaient.

CHAPITRE II.

Julie Mercier. — Égoïsme et sensibilité. — Mort du Conventionnel.

JULIE avait trente-cinq ans lorsqu'elle épousa M. d'Evremont qui s'était enrichi dans la finance; ce ne fut point l'amour qui forma cette alliance, déjà le cœur de Julie avait connu les émotions les plus vives. Un célèbre orateur de la Convention avait, quinze ans auparavant, employé avec succès, près d'elle, tout ce que peut inspirer une passion véritable. Séduite par un brillant avenir, elle avait quitté la maison paternelle; née avec des passions violentes, entraînée par un instinct d'ambition et de coquetterie, elle ne crut point manquer à l'honneur en suivant un amant qui, par amour pour elle, consentirait à tous les sacrifices; d'ailleurs le changement qui s'opérait dans sa position sociale, le luxe dont elle fut environnée tout-à-coup, eussent suffi pour éblouir une femme plus exigeante encore. Uu joli appartement dans un des plus

beaux quartiers de Paris, des meubles somptueux, des femmes de chambre, un train de maison digne de l'épouse d'un traitant, c'était plus qu'il n'en fallait pour fasciner les yeux et le cœur de la fille d'un simple marchand. Julie, d'ailleurs, trouvait là tous les moyens de ses goûts d'indépendance, et pouvait braver avec sécurité l'autorité de ses parens qui, à cette époque surtout, auraient à peine osé réclamer contre le rapt de leur fille.

Julie, était sans contredit une des plus belles femmes de Paris, elle exerçait un empire souverain sur le cœur de celui qui ne l'eût point enlevée, s'il n'eût pas reconnu en elle tout ce qui est propre à faire une compagne agréable, un esprit naturel qui ne pouvait manquer de se développer par ses soins, et des dispositions qui devaient en faire une femme aussi remarquable par ses talens que par ses grâces; elle eût pu être parfaite, mais l'étude approfondie qu'elle fit de l'art de plaire, l'empêcha d'acquérir cette douceur de caractère, cette indulgence pour les défauts des autres inspirée par le besoin que l'on en a pour soi même.

Elle était heureuse au delà de ses vœux, ses désirs n'avaient pas le temps de naître; mais ils

ne lui laissaient pas non plus celui de penser qu'il existait des malheureux, alors qu'elle était environnée du délicieux prestige de l'opulence.

Cependant elle était née sans doute avec le germe d'un excellent cœur. Instruite par son amant de diverses arrestations qui devaient avoir lieu, et dont les victimes seraient conduites à l'échafaud, elle s'empressa de les faire prévenir, et eut le bonheur d'en sauver plusieurs. Par une aussi belle conduite, elle ne prétendait pas faire acte de générosité; elle ne calculait pas qu'elle jetait une compensation dans la balance de ses défauts; elle fesait le bien par instinct, sans prétention, sans désir d'en être jamais remerciée; elle eût été surprise de la reconnaissance qu'elle eût inspirée; ce sentiment lui était étranger; elle n'en avait jamais eu pour personne. La note qu'elle fesait parvenir aux individus que sa protection devait arracher à la mort, ne portait pour signature que son nom de *Julie Mercier*; son amant n'était point compromis et sa conscience était satisfaite.

Aucun tendre sentiment n'avait effleuré son cœur, elle n'aimait pas avec amour; il fallait tout l'empire que sa beauté exerçait sur le conventionnel qui l'adorait, pour qu'il ne se lassât pas d'une froideur dont cent fois il avait essayé de lui faire

un reproche. Celui dont l'éloquence avait fait cent fois trembler la nation, tremblait à son tour devant la crainte de perdre sa maîtresse, et le moindre mécontentement était effacé par l'accomplissement de tout ce qu'elle pouvait désirer.

Julie resta long-temps dans cette situation. Dix ans n'apportèrent aucun changement ni dans ses goûts, ni dans son bonheur; si la félicité repose sur la richesse, rien ne pouvait égaler la sienne, il eût été difficile de rêver plus de satisfaction. Mais ces jours de prospérité devaient avoir un terme; un événement qui eût été heureux pour toute autre arriva à Julie, qui le considéra comme un malheur. Elle devint enceinte, et donna le jour à une fille qui reçut le nom de Noémie; ce fut un coup de foudre pour sa coquetterie, que l'âge n'avait fait qu'augmenter au lieu de l'affaiblir.

Cet enfant ne lui sembla être venu dans ce monde que pour lui faire sentir que le temps de plaire était passé.

Monsieur M*** aurait été heureux d'être père; il en avait souvent exprimé le désir; mais Julie pouvait-elle partager un pareil sentiment? Etait-il une place dans son cœur pour toute autre chose que ce qui lui était personnel; c'était la rendre mécontente, c'était la tuer que d'émettre

un pareil vœu. Aussi, malgré toute l'ivresse qu'il éprouva en acquérant la certitude de sa position, il n'osa pas la faire éclater dans la seule crainte de lui déplaire ; elle eût pensé que l'amour que le père porterait à l'enfant serait de moins sur celui qu'elle se croyait en droit d'exiger.

Aussitôt après ses couches, Julie prit les soins les plus minutieux pour que sa beauté n'en fût point altérée. Vingt fois dans le jour elle se faisait apporter un miroir, le consultait avec avidité, et souriait à son image en la voyant réfléchie avec cette fraîcheur qu'elle conservait encore ; néanmoins quelque précaution qu'elle pût prendre, elle ne put se dissimuler qu'elle avait reçu là un échec irréparable.

Jusque là elle n'avait éprouvé que de l'indifférence pour Noémie ; son état de grossesse avait été pour elle une affliction, une maladie ; elle avait soif de convalescence et de guérison. Le moment de sa délivrance décida du sort de la jeune fille ; dès lors Julie lui voua plus que de l'aversion, ce fut de la haine ; elle s'opposa à ce qu'elle fût reconnue par celui qui lui avait donné le jour : son nom de fille seul figura sur l'acte de l'état civil. Pour bannir entièrement une idée qui la déchirait, elle s'empressa de se séparer de

son enfant, et résolut de le faire élever loin de ses yeux. Noémie fut mise en nourrice à vingt-cinq lieues de Paris, et resta trois années sans que sa mère allât seulement s'informer si elle était soignée en proportion du prix considérable que l'on donnait pour qu'elle fût bien.

Seul, le ci-devant conventionnel allait fréquemment visiter la nourrice, lui recommander les soins les plus assidus, les plus maternels, et n'oubliait jamais de joindre d'amples gratifications au salaire qui lui était alloué. C'était charme pour lui de voir grandir un enfant qui semblait promettre d'être aussi belle que sa mère. Quelquefois il avait hasardé un mot à ce sujet ; mais s'étant aperçu que c'était enfoncer un trait aigu dans le cœur de Julie, il se promit de tout faire pour réparer par lui-même l'injustice de celle qu'il ne pouvait s'empêcher d'adorer. La petite Noémie fut retirée de la campagne à trois ans. La nourrice qui s'attendait à force complimens, ne reçut que le montant de son mois échu. Julie, qui ignorait ce que c'était que de remplir un devoir, ne pensa pas qu'elle eût des récompenses à donner à celle qui avait fait le sien et qui était payée pour le faire. Monsieur M*** s'empressa de compenser une exactitude aussi cruelle, et la

seconde mère de Noémie se retira tout à la fois baignée des larmes de la reconnaissance pour le père, et indignée de l'indifférence glaciale de Julie. Celle-ci la congédia avec hauteur, reçut avec impatience le premier chagrin de sa fille, qui pleurait l'absence de celle qui l'avait nourrie; et pour ne plus être ainsi étourdie par un enfant désagréable, elle sortit le jour même et la mit en pension, après avoir payé généreusement pour que rien ne lui manquât. Elle instruisit monsieur M*** des nouvelles dispositions qu'elle avait prises pour la petite, dont les pleurs n'étaient pas supportables.

A de tels discours le vieil ami la fixa avec des yeux douloureusement expressifs, il eut beau chercher à lire sur cette belle physionomie l'empreinte de la sécheresse de son cœur, il n'en put découvrir aucunes traces; il n'y aperçut que cette douce amabilité qui s'y peignait habituellement. Un semblable contraste lui parut inexplicable; mais accoutumé à ne la contrarier en rien, il retint les reproches qu'il aurait pu lui adresser. Il espérait tout du temps, et resta toujours le même envers elle en attendant que quelque circonstance imprévue opérât une révolution dans son âme.

Noémie venait d'atteindre sa sixième année, monsieur M***, beaucoup plus âgé que Julie, mourut presque subitement. Depuis long-temps ses dispositions testamentaires étaient faites; elles étaient toutes en faveur de son amie : il espérait que tôt ou tard elle reviendrait à des sentimens plus maternels et qu'elle réparerait par sa tendre amitié l'éloignement injuste qu'elle éprouvait pour sa fille. Il laissait à Julie plus de 60,000 livres de rente. Que ne fait-on pas passer avec une telle fortune? Quels torts ne deviennent pas excusables? Quels vices ne se transforment pas en vertus?..... Aussitôt que la mort de l'ex-conventionnel fut connue, on s'inquiéta fort peu de quelle manière et à quel titre Julie avait été reconnue par lui sa légataire universelle.

Belle, riche, quel talisman pour faire tout paraître sous un jour favorable, et pour trouver une foule d'adorateurs dans les classes même les plus élevées!

CHAPITRE III.

La pension. — La maison de lingerie. — L'amour est une sympathie.

PENDANT seize ans Julie avait joui de tous les avantages que peut procurer une grande fortune; la mort de son amant ne pouvait changer ni ses goûts, ni ses habitudes : elle continua comme auparavant à employer son temps de la manière la plus conforme à ses caprices. Elle passa ainsi quelques années durant lesquelles sa fille ne venait la voir que lorsqu'elle la faisait demander; ce qui n'arrivait qu'une seule fois, à l'époque du premier jour de l'an.

Julie à quarante ans était encore une merveille de beauté, et sa brillante position dans le monde la rendait une des femmes les plus recherchées de tout Paris. M. d'Evremont se mit sur les rangs, et il obtint la préférence; ce n'était pourtant pas par amour qu'il l'épousait, c'était plutôt le désir de satisfaire sa vanité en triomphant de ses rivaux. Il ne voyait dans Julie qu'un objet au-

quel nombre de concurrens attachaient un grand prix, et qu'il voulait posséder par cela même qu'il était plus disputé; il en eût fait de même d'un cheval ou d'une maison. Dès lors il faut peu s'étonner de l'entière liberté qu'il donna à sa femme dès le premier jour de leur union; voulant avant tout jouir de son indépendance, et plus philosophe que personne en fait de mariage, il convint avec elle qu'aucune contrainte n'existerait entre eux. Rien ne pouvait être plus agréable à Julie qu'un semblable accord. Habituée à l'encens, elle continua de s'en enivrer; personne ne pensa même à le trouver mauvais; on n'en avait pas le droit, elle était riche.

Monsieur M***, en mourant, n'avait fait aucune disposition pour assurer l'avenir de sa fille; il aurait cru faire injure à la mère en la supposant capable de rester toujours sourde à la voix de la nature, et dans son aveuglement et sa confiance il la croyait devoir revenir à des sentimens plus tendres en lui faisant un jour partager son bien-être.—En se mariant, les deux époux avaient fait stipuler que les fortunes seraient séparées; cependant, autant par spéculation que par convenance, Julie plaça chez son mari la plus grande partie de ses capitaux. Madame recevait chez elle

une société que ne voyait pas monsieur; elle s'entourait, comme par le passé, des littérateurs les plus renommés, des jeunes gens les plus à la mode, et des seules jolies femmes par lesquelles elle savait ne pouvoir être encore éclipsée. Les soirées, les bals, les spectacles, ne la fatiguaient pas et ne lui laissaient pas le loisir de faire des réflexions sur la conduite de son mari, qui ne la voyait que rarement dans le monde. Partageant son temps entre les spéculations et ses maîtresses, il était aussi connu dans toute l'Europe des banquiers avec lesquels il était en relation, que dans les boudoirs des beautés de Paris avec lesquelles il dissipait des fortunes dont il avait à rendre compte.

Au milieu de ce tourbillon de séductions et de plaisirs, Julie ne parlait jamais de sa fille. Les années n'apportèrent aucun changement à l'indifférence qu'elle avait pour elle. Loin de là, sa froideur prit un caractère de conviction qui lui semblait tout naturel, et, par un raffinement de cruauté, elle jugea à propos de lui imposer la dure obligation de ne la nommer que madame; de cette manière la plupart des gens attachés à la maison ne se doutaient pas qu'elle fût réellement sa fille. On la croyait une jeune orpheline

qui devait son bonheur à la plus généreuse des femmes.

Cependant Noémie grandissait ; la maîtresse de pension, chez laquelle elle était restée pendant douze ans, n'avait que des éloges à faire de sa douceur et de sa bonne conduite : à la vérité rien n'avait été négligé pour son éducation, jamais aucun mémoire n'avait été vérifié, et jamais la mère ne se mit en peine de savoir si les progrès de la jeune personne répondaient à la prodigalité avec laquelle elle payait tout ce qui lui était demandé ; c'eût été un devoir dont madame d'Evremont aurait trouvé fatigant de s'occuper. Elle s'était contentée pendant six ans de solder pour des leçons de musique, et sa fille n'était pas de première force. Le dessin, la peinture lui avaient également été enseignés, et elle n'eût pas été en état de pouvoir en tirer parti en cas de besoin. La directrice de l'établissement se montrait peu sévère, peu délicate même sur ce chapitre, et les professeurs, doués de la plus grande indulgence, se contentaient de venir toucher religieusement leurs honoraires de chaque trimestre, s'inquiétant fort peu de l'avancement de leur écolière. Julie payait et Noémie n'osait se plaindre à une mère pour qui sa confiance même, dans ce cas, eût paru un crime.

Lorsque la jeune personne eut atteint sa quinzième année, il fallut se décider à la retirer de pension et songer à lui donner un état convenable à la classe dans laquelle l'intention de madame d'Evremont était de la produire; elle pensait, en la plaçant dans le commerce, établir une barrière assez forte pour qu'aucun rapprochement pût jamais avoir lieu, les sphères où elles vivraient désormais l'une et l'autre ne permettant même pas le soupçon de la moindre relation de parenté ou même d'alliance entre elles. Pour parvenir à ce but elle s'adressa à l'une des premières lingères de Paris, chez laquelle elle se fournissait. Noémie y fut placée comme une jeune fille, comme un enfant dont madame d'Evremont prenait soin; mais en même temps celle-ci, avec cette sévérité qui ne laissait aucune restriction, lui intima l'ordre de ne jamais dire qu'elle fût sa mère, sous peine de perdre sa protection et son amitié. La pauvre petite n'avait jamais goûté aucune des douceurs dont on la menaçait de la priver; habituée à une obéissance passive, elle promit de bonne foi, et avec la résolution de n'y jamais manquer, de se conformer aux conditions qui lui étaient imposées.

Madame Duchêne, qui depuis vingt ans four-

nissait les articles de lingerie à la maison de Julie, savait mieux que personne que Noémie n'était pas une étrangère. Elle avait vendu la layette et plus tard le trousseau pour la pension qui avait été renouvelé plusieurs fois. Les femmes de chambre de l'époque avaient souvent parlé de la gentillesse de la jeune fille et du peu d'attachement que lui portait sa mère. En entrant chez la lingère, Noémie y fut traitée comme un enfant qui, de toute façon, réclamait des soins et de l'amitié. Madame Duchêne reconnut en elle un caractère charmant, une douceur de mœurs, qui devaient la faire chérir; mais en même temps un penchant à la mélancolie qui provenait sans doute de l'éloignement où on l'avait toujours tenue de la maison paternelle, et du plan qu'on avait toujours suivi de la laisser aux mains des étrangers.

La maison de la lingère offrit à Noémie une manière de vivre d'un aspect tout nouveau; elle s'y vit bientôt aimée et considérée comme si elle eût été un des enfans de la maison; son cœur si neuf sut bientôt apprécier les attentions affectueuses dont elle était l'objet. Monsieur et madame Duchêne n'avaient qu'un fils; l'idée d'un mariage pour l'avenir souriait au bon couple. Ernest avait dix-

neuf ans, Noémie était charmante, et plus d'une fois le jeune homme avait eu la même pensée que ses parens.

Comme fils d'un ancien militaire, il était entré à l'Ecole polytechnique; il ne venait que rarement à la maison, mais chaque fois c'était pour s'enivrer davantage des charmes que possédait la jeune personne.

Depuis que Noémie faisait, pour ainsi dire, partie de la famille, il avait amené chez lui plusieurs de ses condisciples, auxquels il avait parlé souvent et avec enthousiasme de la jeune orpheline. Un assez grand nombre avait sollicité la faveur de venir admirer cette nouvelle merveille; mais connaissant l'étourderie de laplupart d'entr'eux, il avait donné la préférence à Théodore. Celui-ci était d'une famille noble, mais les avantages de la naissance n'apportaient aucun changement dans son aimable caractère. Cité toute l'année comme un modèle de sagesse et d'application, on pouvait être fier de l'avoir pour ami; aussi Ernest s'estimait-il heureux de pouvoir l'amener avec lui.

Noémie avait entendu dire que Théodore n'était pas aimé de ses parens, et tous ceux qui, comme elle, avaient un semblable malheur à

déplorer, occupaient tout naturellement la première place dans son cœur. La sensibilité peut conduire à l'amour; la sympathie est un entraînement plus puissant encore.

CHAPITRE IV.

L'amour augmente les obstacles. — Dernier sacrifice de Julie pour sa fille.

Théodore, en voyant Noémie, sentit qu'elle avait décidé de son avenir, mais, confident des secrets d'Ernest, il se reprochait d'avoir malgré lui trahi la confiance de son ami. Sa délicatesse lutta long-temps avec le sentiment irrésistible qui s'était emparé de son cœur; il fit tous ses efforts pour cacher ce qu'il éprouvait, mais ce ne put être pour long-temps, la dissimulation n'entrait pas dans le caractère du jeune comte; incapable de feindre avec l'amitié, il avoua à Ernest qu'il adorait la jeune fille. Celui-ci, sans être pénétré d'une véritable passion, appréciait avec justesse les qualités exquises de la jeune personne; mais franc, loyal, et pardessus tout généreux, il fut sensible à l'expansion de Théodore, il ne put lui cacher son désappointement, mais il l'assura en même temps que si Noémie lui donnait la préférence, il s'y conformerait sans murmurer,

malgré tout le regret qu'il sentait devoir éprouver

Il profita donc de la première occasion pour sonder les sentimens de celle dont le mérite et les perfections étaient appréciés de tous. Aux questions peut-être indiscrètes qu'Ernest lui adressa sur l'état de son cœur, une rougeur subite couvrit son charmant visage; elle voulut éluder les questions, les trouva même très-déplacées; mais au vague de ses réponses le fils de madame Duchêne n'eut qu'à déplorer son imprudence d'avoir lui-même détruit son bonheur en amenant des rivaux.

Malheureusement convaincu de la perte de sa cause et incapable de manquer l'engagement qu'il avait contracté envers Théodore, il ne songea plus qu'à tout faire pour voir les jeunes gens heureux; il poussa même la générosité jusqu'à en parler lui-même à sa mère, afin de la décider à ne plus retarder leur union.

La bonne lingère, surprise d'une nouvelle qui contrariait ses projets pour l'avenir, voulut envain représenter à son fils les avantages dont il se privait; mais Ernest, loin de montrer ce qui lui en coûtait pour un tel sacrifice, eut assez d'empire sur la passion qui l'agitait encore, pour faire croire à sa mère que jamais il n'avait pensé à faire sa femme de la jeune Noémie.

Toutes idées d'ambition étant désormais détruites chez les époux Duchêne, ils tâchèrent d'oublier insensiblement tout ce qui jusqu'alors avait servi à les nourrir. Théodore, devenu par par le fait prétendant en pied, supplia la mère de son ami de le mettre en relation avec les parens de la jeune personne.

Il venait de quitter l'Ecole et de passer lieutenant dans la garde royale ; les protections sur lesquelles son père pouvait compter lui assuraient un chemin brillant dans la carrière des armes. Son bonheur était assuré sous le rapport de la réciprocité de ses sentimens, le cœur de Noémie palpitait avec le sien, l'amour le plus sympathique remplissait leurs deux âmes, il ne s'agissait plus que d'obtenir le consentement de sa famille, et d'avance il tremblait devant les obstacles qu'allaient lui opposer l'orgueil le plus démesuré, le levain aristocratique le plus invétéré.

Rien n'avait été négligé par Julie pour l'éducation de la charmante Noémie, (nous avons vu qu'elle était restée douze ans dans un excellent pensionnat), il était donc présumable que sa mère, dont on ne parlait jamais, répondrait avec plaisir au vœu que formaient les deux amans, et qu'elle ferait à cette occasion de nouveaux et

amples sacrifices. Théodore peut donc, sans hé-hésiter, faire part du choix qu'il a fait. Noémie, d'ailleurs, n'avait encore que dix-sept ans, madame Duchène, trouvant qu'elle était bien jeune, engagea Théodore à patienter encore un an. La vérité était que la bonne lingère, voyant toujours la même rigidité dans la conduite de madame d'Evremont envers sa fille, craignait que le père du comte ne voulût pas donner son consentement à l'union de son fils avec une fille dont la mère refusait même de se nommer. L'année qu'elle réclamait n'était que pour espérer tout du temps; elle comptait sur les réflexions que Théodore finirait sans doute par faire; mais ses présomptions ne se réalisèrent point. Elle avait aussi mal calculé sur la métamorphose de madame d'Evremont que sur l'inconstance du jeune amant. Noémie atteignit dix-huit ans; l'indifférence de Julie était toujours la même, et l'amour de Théodore acquit de nouvelles forces; la même sagesse qu'il avait toujours montrée avait accompagné le jeune lieutenant pendant cette cruelle année d'attente. Le temps que réclamait son service lui était consacré avec une exactitude scrupuleuse, et celui qu'il pouvait donner à ses plaisirs, il le passait partie auprès de Noémie et partie

au sein de sa famille, où il jetait petit à petit quelques mots qui devaient amener ses parens à ne pas être trop surpris lorsqu'il leur ferait l'aveu de ses intentions. Ce n'est pas qu'il n'hésitât quelquefois dans les projets qu'il avait formés ; l'espèce d'abandon où languissait Noémie, l'éloignement marqué de sa mère, lui donnaient lieu de faire de tristes réflexions ; il allait jusqu'à regretter parfois de l'avoir connue. Un pressentiment vague l'oppressait ; mais il était si heureux lorsqu'il revenait auprès d'elle ! Le charme qui entourait sa bien-aimée, sa douceur, sa tendresse, la mélancolie qui ne la quittait même pas en présence de celui qui avait fixé ses destinées, dissipait le nuage de raison qui venait parfois tempérer l'ardeur de sa passion, et bientôt s'éloignaient de son âme les chimères que la singulière situation de Noémie y faisait naître. L'amour devait triompher, ils s'adoraient, se le répétaient cent fois dans un instant et cent fois se juraient une constance éternelle. Peut-on faire un autre serment à dix-huit et à vingt-trois ans?

Théodore était le cadet de la famille, son père dominé par les vieilles idées féodales, et qui professait un culte aveugle pour son arbre généa-

logique, et tout l'attirail du blason, avait toujours témoigné une préférence marquée pour son fils aîné; celui-ci ne l'avait jamais quitté, toutes les illusions de l'avenir étaient venues se réfléchir au tour de lui; et n'eut-ce été la loi républicaine qui a pour jamais aboli le droit d'aînesse qu'a manqué de nous rendre le régime bâtard de la restauration, le comte eût volontiers déshérité son jeune fils pour enrichir cet aîné qui n'avait pourtant d'autre avantage, d'autre mérite que sa primogéniture. — L'éducation brillante que le comte fit donner à Théodore, ne doit même rien prouver en faveur de la tendresse que son père pouvait lui porter; ce sacrifice avait été tout de convenance. Le motif n'en rendit pas Théodore moins reconnaissant, il gagna même à la sévérité dont il avait été l'objet, il pouvait être cité comme un jeune homme supérieur; ses moyens précoces et ses lumières étendues donnaient les plus grandes espérances. Victor, son frère, n'avait pas à beaucoup près ces qualités solides qui peuvent conduire à la fortune sans le secours des courbettes et des protections; mais la bonté de son cœur n'avait point été altérée par la prédilection dont il s'était vu l'objet. Il aimait véritablement son frère; lancé de bonne heure dans le tourbil-

lon du monde et des plaisirs, il avait peu l'occasion de le voir, il ne lui portait pas moins l'affection la plus sincère.

Le règne d'alors n'était pas favorable à ceux qui fondaient leur fortune sur la gloire des armes. (on était en 1826.) Les militaires languissaient dans les garnisons, où le seul moyen de tromper l'ennui est le plus souvent d'acquérir des défauts. Théodore n'imitait point ses camarades, il ne songeait qu'à se perfectionner dans les mathématiques, et dans tout ce qui peut contribuer à faire l'homme de talent. Il pensait à Noémie, écrivait souvent à Ernest qui, pour abréger l'absence, le tenait au courant de ce qui l'intéressait le plus au monde, et charmait ainsi le temps de pénitence que son devoir et son état lui prescrivaient.

De retour à Paris, il avait retrouvé la jeune fille plus belle que jamais; dès lors il ne lui fut plus possible de retarder l'accomplissement de son mariage. Comme il avait passé l'âge de sa majorité, il arrêta que, quelle que fût la réponse de son père à ses respectueuses sommations, sa volonté resterait inébranlable, et qu'aucun obstacle ne l'empêcherait de se marier. Il fit part à madame Duchêne de sa résolution définitive, en la

suppliant de hâter l'instant de son bonheur ; poussée dans ses derniers retranchemens, la bonne dame qui savait que jamais madame d'Evremont, ne voudrait entrer en rapport avec les parens d'un gendre, fut contrainte d'avouer que Noémie n'était pas enfant légitime, et que sa mère, malgré son heureuse et brillante situation, ne ferait que peu de sacrifices pour sa fille.

Théodore fut atteré par cette découverte, non pour lui, Noémie pouvait-elle cesser d'être la même à ses yeux ! mais son père ! comment lui faire une semblable demande? comment lui avouer qu'il a fait choix d'une demoiselle non reconnue par ses parens? Dans cette cruelle alternative il fut décidé que madame Duchêne prendrait la peine de se charger de sa demande auprès de cette mère anonyme, et que lui, tâcherait de tirer auprès de sa famille le meilleur parti de sa situation. Il savait que malgré, sa sévérité, son père était la bonté même; et comme jusque là Théodore n'avait jamais enfreint ses ordres, il ignorait jusqu'où pourrait le pousser une infraction à l'obéissance passive que le premier se croyait en droit d'exiger.

Madame Duchêne s'achemina donc vers l'hôtel d'Evremont, pour s'acquitter de la promesse

qu'elle avait faite aux jeunes gens de parler en leur faveur. Quoiqu'il fût près de midi lorsqu'elle arriva, il ne faisait pas encore jour chez Madame : elle faisait sa toilette. Après une heure et demie d'attente la lingère fut enfin introduite.

Madame d'Evremont la reçut avec cette dignité qu'elle ne dépouillait pas même dans son boudoir; sans même l'inviter à s'asseoir, elle lui demanda assez vivement le sujet de sa visite, et pensant qu'elle venait réclamer le montant de son mémoire, elle se disposait à le solder, lorsque d'une voix émue la lingère lui fit part de l'objet qui l'amenait.

Dès les premiers mots que celle-ci prononça concernant Noémie, elle l'interrompit brusquement.

— Ma chère dame, jusques à quand serai-je donc obligée de vous répéter que je ne veux me donner aucune espèce de tourment pour un enfant qui n'a jamais eu mon affection, qui ne l'aura jamais, que j'ai fait élever avec intention loin de moi, et pour laquelle j'éprouve tant d'éloignement que je doute presque du lien qui nous unit.

Vous dites qu'un jeune homme de bonne famille la demande en mariage ?

— Oui, Madame, c'est un des fils du comte de St***.

— Tant mieux, tant mieux, reprit Julie avec vivacité, et sans lui donner le temps de prononcer le nom de celui qui voulait devenir son gendre.

Je suis bien aise qu'il soit bien élevé; il ne le serait pas, et serait de son goût, que Noémie trouverait en moi la même facilité à donner mon consentement.

Je vais vous confier une petite somme qui fera le complément de ce qu'elle m'a déjà coûté. De cette manière je n'aurai rien à me reprocher à son égard, et j'aurai l'esprit tranquille.

Remettez-la lui, s'il vous plaît, et dites-lui bien que jamais elle ne cherche à renouer ses relations avec moi pour réclamer le moindre secours, ceci est un éternel adieu. J'ai rempli vis-à-vis d'elle les devoirs que la société nous impose; le reste n'est que volontaire, et mon intention formelle est de ne jamais entendre parler d'elle.

Stupéfaite d'un pareil discours, la bonne ma-

dame Duchêne, dont le cœur était vraiment celui d'une mère, allait risquer quelques observations en faveur de Noémie, et sur le refus que Théodore craignait de recevoir de la part de son père, elle n'en eut pas le temps, la belle Julie, d'un geste impératif, lui imposa silence, et se leva pour lui indiquer que sa visite avait assez duré.

Elle la reconduisit quelques pas, puis, l'arrêtant tout-à-coup, elle retira de son doigt une bague magnifique, en la priant de l'accepter pour la remercier des peines et des soins qu'elle avait pris dans un événement qui allait enfin la délivrer d'un insupportable fardeau.

Madame Duchêne était loin de s'attendre à se voir récompensée de ce qu'elle avait fait de si bon cœur, elle en fut presqu'humiliée; mais, dans l'intérêt de la pensionnaire, elle accepta avec l'intention de remettre à la fille cet échantillon de la générosité de la mère.

Elle sortit de l'hôtel avec le petit sac qui contenait les 6,000 francs en or, et arriva chez elle non sans avoir fait de longues et pénibles réflexions sur la bizarrerie d'une femme qui se croyait obligée de payer généreusement le moin-

dre service, tandis qu'elle bornait sa tendresse à donner un peu d'or pour être quitte envers son devoir maternel.

CHAPITRE V.

L'autorité paternelle méconnue. — Mariage. — Le Mont-de-Piété.

L'ABSENCE de madame Duchêne avait semblé bien longue à la pauvre Noémie; jamais son cœur n'avait battu avec autant de force; on eût dit qu'elle attendait une sentence de mort.

Lorsqu'elle vit entrer la lingère, un funeste pressentiment l'agita; il lui parut qu'elle n'était pas restée aussi long-temps qu'il l'aurait fallu pour obtenir un résultat favorable.

— Eh bien, bonne amie, quelle réponse ?

— Noémie, moins que jamais vous avez une mère; recevez ceci, c'est un mur qui vous sépare pour jamais de madame d'Evremont; sa résolution est irrévocable, vous n'êtes rien pour elle.

A ces mots la pauvre petite faillit perdre connaissance; sa douleur se répandit en sanglots, puis regardant le sac d'argent qui seul lui prouvait encore qu'elle avait une mère :

— Je suis abandonnée du monde entier ; mais non, reprit-elle avec une fermeté d'inspiration, mon Théodore me reste, n'est-il pas là pour rassurer mon cœur, n'est-il pas mon ami, et bientôt il sera mon époux. Oh ! lui ne me délaissera pas.

Le calme succéda à son désespoir; habituée d'ailleurs à ne recevoir de sa mère que des marques d'aversion, elle reprit bientôt le douce sérénité qui faisait le charme le plus entraînant de sa physionomie.

Théodore vint l'après-midi, il paraissait grave; son regard, plein d'amour et d'inquiétude, ne pouvait se détacher de Noémie. Madame Duchêne lui fit part de la démarche du matin, lui parla, mais sans la nommer de cette mère dont le nom même devait rester un mystère pour son gendre, et finit par lui annoncer que sa prétendue devrait être présentée à sa famille sous le nom seul de Noémie.

Cette mauvaise nouvelle ne surprit pas Théodore. Il embrassa tendrement la pauvre petite et lui recommanda de sécher ses larmes, la supposant fille de quelque créature sans aveu à qui la fortune avait été favorable, mais dont l'âme était restée dans la boue; il avait des principes trop généreux, pour rejeter sur l'aimable objet

de sa tendresse le tort d'une naissance qu'elle n'avait point demandée.

Le nouveau malheur qu'elle venait d'éprouver redoubla au contraire son amour pour elle ; il résolut de tout braver, car l'explication qu'il avait eue le matin lui faisait entrevoir, de la part de son père, un obstacle insurmontable à l'accomplissement de ses plus chers désirs.

Les deux amans se séparèrent tristes, mais résignés à subir leur sort et trouvant la plus douce consolation dans les sentimens dont ils étaient animés l'un pour l'autre.

Cependant Théodore ne parut pas le lendemain, et durant huit jours on ne reçut de lui aucune nouvelle ; en vain Ernest allait-il à son hôtel pour s'informer de ce qui occasionnait l'absence de son ami ; personne ne put lui donner des renseignemens sur son compte. Enfin il arriva, mais pâle, défait et changé à le rendre méconnaissable.

Il donna pour prétexte que son service lui avait demandé un temps qu'il regrettait amèrement de n'avoir pas pu leur consacrer. Mais Noémie, à qui cette excuse parut moins que vraisemblable, insista pour connaître la vérité.

— O mon amie ! lui dit Théodore après l'avoir

fixée avec attention, combien nous sommes malheureux! Qu'ils ont été cruels les auteurs des lois dont nous sommes obligés de supporter aujourd'hui la rigueur; oh! sans doute ils n'aimèrent jamais ceux qui n'ont pas craint d'armer les pères contre leurs enfans, et de les arracher à leurs plus délicieux sentimens.

» Noémie te sens-tu la force de renoncer à notre amour.»

— « Quoi! c'est Théodore qui ose me faire une semblable proposition. Non! non! jamais! plutôt mourir que me séparer de ce que j'ai de plus cher au monde. »

— « Cependant, Noémie, j'ai demandé le consentement de mon père. Sa réponse a été désespérante; en vain ai-je embrassé ses genoux, en vain ai-je cru le désarmer en lui traçant ton portrait enchanteur; ni mes prières, ni mes larmes, n'ont pu le faire revenir à des sentimens plus doux; il est demeuré inflexible, il m'a fait mettre aux arrêts pendant cinq jours. Plus j'ai été vrai, plus je lui ai paru coupable; je n'ai plus qu'à choisir entre sa tendresse et sa malédiction. »

Noémie n'entendit pas les derniers mots que prononça son amant; elle sentit son cœur se bri-

ser; une pâleur mortelle se répandit sur tous ses traits, et elle ne revint à elle-même que pour mesurer toute l'étendue de son infortune.

Elle voyait avec effroi que les moindres éclairs de bonheur s'évanouissaient au moment où elle espérait en jouir. En effet, elle est sur le point de former des nœuds qui doivent lui assurer un sort, et une marâtre la condamne à être rejetée pour jamais bien loin de sa présence, et l'humilié au point de lui payer au poids de l'or la sentence de bannissement.

Elle aime, elle est aimée, eh bien! elle appelle l'anathème sur la tête de celui qui a eu le malheur de vouloir s'associer à sa destinée. Accablée sous le poids de ces désolantes réflexions, elle saisit la main de Théodore.

— «Oubliez-moi dès aujourd'hui, lui dit-elle, je suis née pour souffrir; mais vous! vous devez être heureux, ce serait vouloir votre perte que de prétendre vous unir à moi.»

Une si généreuse résignation ne fit qu'augmenter l'amour de Théodore; jamais Noémie ne lui avait paru plus adorable, plus digne d'être aimée. Après lui avoir juré que personne au monde ne l'empêcherait de l'épouser, il tenta

une dernière fois de fléchir la résolution de son père.

Il lui écrivit une lettre respectueuse dans laquelle il épancha toute sa douleur et peignit l'irrésistibilité de son inclination; il employa en sa faveur quelques amis, auxquels il pouvait se confier, s'adressa à sa mère dont le cœur semblait être plus accessible à l'indulgence : tous ses efforts furent inutiles.

Victor seul aurait peut-être pu triompher de tant d'obstacles; mais comme il était à Londres depuis quelque temps, il dut renoncer à tout espoir de réussir.

Après avoir jugé que de trois partis désespérés à prendre (oublier Noémie, s'ôter la vie, ou agir contre la volonté de son père), le dernier était après tout le plus praticable, il retourna le jour même auprès de sa future, et trois mois après nos jeunes gens furent unis.

Quel hyménée, les flambeaux semblaient en être voilés de crèpes funèbres : point de pompe, point de cortége, une simple cérémonie religieuse que les prêtres célébrèrent avec humeur, n'ayant été que médiocrement rétribués; les témoins seuls de la famille Duchêne formaient toute l'assistance; mais leurs vœux étaient sincères, et Dieu pût

lire au fond de leurs cœurs, tout l'intérêt qu'ils prenaient au sort des jeunes époux.

De l'église on se rendit au repas de nôces, où la gaîté bannit bientôt les nuages de tristesse qui avaient obscurci le matin d'un si beau jour. Noémie elle-même oublia sa mélancolie, et Théodore était trop heureux du présent pour songer à s'inquiéter de l'avenir.

Après l'ivresse des premiers jours, il fallut songer au positif. Nous ne sommes plus au temps où le lait et le miel serpentaient dans les ruisseaux; de nos jours le bonheur et l'indépendance reposent essentiellement sur les chiffres. On calcula donc d'abord, que le nouveau couple pouvant vivre honnêtement avec la solde de Théodore. On acquerrait, au moyen des 6000 francs apportés en dot par Noémie, un petit fonds de commerce, dans lequel celle-ci s'établirait pour faire fructifier son capital.

Mais la crise commerciale dont nous éprouvons encore aujourd'hui les funestes résultats, commençant à se faire sentir, la prudente madame Duchêne fit observer qu'il serait plus avantageux de placer les fonds, tandis que Noémie, par son travail, gagnerait de quoi se procurer plus d'aisance et de liberté. Ce plan ayant été

adopté, la petite fortune fut prêtée à 4 pour o/o d'intérêt à l'administration du *Mont-de-Piété*, où elle rapportait moins qu'ailleurs, mais où l'on ne courrait aucun risque de s'en voir dépouiller.

CHAPITRE VI.

La démission. — Le Cabinet de lecture.

Tout-a-coup, Théodore reçoit une lettre dans laquelle, sans entrer dans aucune espèce d'explication, on lui annonce qu'il a cessé d'être lieutenant de la garde royale.

Furieux de se voir la victime d'une mesure d'autant plus arbitraire, qu'il avait toujours été l'un des officiers les plus irréprochables de son corps, il fait démarches sur démarches, par tout il rencontra un air froid, une politesse guindée, un silence désespérant ; ses chefs qui, intérieurement le regrettaient beaucoup, lui assurèrent que toute tentative de se faire réintégrer serait inutile ; que d'ailleurs il devait savoir d'où lui provenait cette disgrâce.

Il ne fut pas long-temps sans en connaître la véritable source. La même bouche qui avait prononcé son exclusion de la maison paternelle, l'avait encore indiqué à ses supérieurs, comme un

homme qu'il fallait punir dans ce qui devait contribuer à le rendre heureux.

Il avait donc été rayé des contrôles sans autre forme de procès. Ce début fut un signal de découragement. La jeune femme s'accusait intérieurement d'avoir fait le malheur de son mari, et Théodore pressentant que l'indignation de son père le poursuivrait dans ce qu'il voudrait entreprendre, n'osait s'adresser à personne pour solliciter un emploi.

Privés du revenu qui leur avait permis juqu'alors de vivre honorablement dans le monde, ils se virent réduits aux petites économies qu'ils avaient faites pendant les six mois qui s'étaient écoulés depuis leur mariage. Mais celles-ci furent bientôt dissipées, et il fallut songer à d'autres ressources; on pensa bien d'abord au capital de 6,000 francs, mais il eût fallu les déplacer, et ni l'un ni l'autre des deux époux ne se serait avanturé à en faire le premier la proposition.

Malgré tout ce que l'expérience des livres et les exemples vivans peuvent lui crier tous les jours, l'homme qui a constamment joui d'une certaine aisance serait presque tenté de rire si quelque nécromancien s'avisait de lui prédire

qu'il en viendrait au point de supporter toutes les privations, toutes les misères de la vie; peut-être mourrait-il de douleur si l'avenir, soulevant à ses yeux son impénétrable voile, lui laissait voir l'essaim des malheurs qui, subitement et d'un instant à l'autre, peuvent venir fondre sur lui, alors même qu'il est entouré de tous les prestiges de la félicité.

Il n'en est pas ainsi de celui qui descend par degré dans l'abyme de l'adversité; son âme souffre et se replie insensiblement à sa nouvelle situation; elle s'accoutume peu-à-peu à l'atmosphère des larmes; mais, au sein même de ses angoisses, elle conserve un amour-propre qui la soutient contre les coups du sort. Un tel homme devrait être récompensé de sa fermeté; le ciel, pour le consoler, devrait au moins, de temps en temps, laisser briller à ses yeux le sourire d'un meilleur avenir.

Théodore, par délicatesse, n'aurait jamais exigé de sa jeune épouse le sacrifice d'une dot qui faisait son unique richesse; mais Noémie, plus aimante à mesure qu'elle était plus aimée, d'ailleurs trompée par cette espérance qui ne nous quitte qu'au tombeau, fut la première à engager son mari à retirer leur argent et à s'oc-

cuper de chercher un petit établissement où ils pourraient s'employer l'un et l'autre.

Les 6,000 francs leur ayant donc été rendus, ils se mirent en quête pour trouver un petit fonds à bon marché; ils s'arrangèrent d'un cabinet de lecture situé dans les environs de l'Opéra. Accablés sous le double poids d'un assez fort loyer et des locations des journaux, les voilà libraires, obligés d'attendre avec anxiété les souscriptions des abonnés et de se soumettre aux caprices d'un public exigeant.

Cependant comme Noémie était jeune et jolie et que ses manières annonçaient une éducation distinguée, leur cabinet se trouva bientôt passablement achalandé; il devint le rendez-vous des lecteurs des boulevarts et de la Chaussée-d'Antin. Un cabinet de lecture est un aglomérage assez curieux de désœuvrés de toutes les classes. Politiques, négocians, commis, étudians, minces auteurs sifflant ou sifflés, jaloux de se tenir au courant de toutes les intrigues et les chroniques du jour, viennent y puiser quotidiennement des matériaux pour composer le pamphlet scandaleux qui frondera tour-à-tour les abus ministériels, l'orgueil de la triple aristocratie, et les mesquineries du commun des martyrs.

Le petit rentier s'y fait remarquer par son exactitude accoutumée. Dix heures viennent de sonner, à peine la tasse de café à la crême est-prise, que, prenant sa canne et son chapeau, il se dirige vers le cabinet, où pendant six heures d'horloge, et cela sans laisser passer une minute de peur de perdre quelque chose du droit qu'il achète pour six sols, on le voit, avec le secours de ses conserves à doubles verres, dévorer avec avidité les feuilles du *Pour et du Contre ; Journal des Débats , Quotidienne , Constitutionnel ,* tout est bon pour lui, pourvu qu'il tue le temps.

Après lui on voit arriver un quidam nageant dans un atmosphère d'amidon embaumé, deux superbes ailes de pigeon, flanquent symétriquement un chef vermoulu exactement frisé et poudré à frimats ; un salsifis séducteur, légèrement commencé par le bout, tantôt humble, se balance mollement entre ses deux épaules, tantôt fier et superbe, se rebellione contre le collet de l'habit.

Il porte toujours d'une manière martiale, tantôt sous le bras gauche et tantôt dans sa main droite, une canne à Corbin qui, comme le bâton d'un

maréchal de France, lui sert soit à indiquer la position d'un corps d'armée, soit à tracer des lignes de circonvallation, lorsqu'assis sur un banc de la petite Provence il décrit avec une assurance étudiée la bataille de Fontenoy ou les marches et contre-marches de l'armée de Condé, à une foule de gobe-mouches ébaubis.

A ces traits caractéristiques, qui ne reconnaîtrait un transfuge de Coblentz, un politique de la vieille roche?

Après avoir majestueusement promené ses regards assurés sur les habitués, il se rue sur la *Quotidienne*, s'en empare d'un air d'autorité, et voyant qu'il n'occupe plus l'attention, dérangée un instant par son entrée, il se hâte de se nourrir, de s'identifier, avec sa délicieuse lecture; il la goûte, il la savoure, avec non moins de volupté que la manne du désert.

Il admire ces institutions larges, octroyées et maintenues de bonne foi pour la plus grande gloire d'un peuple libre, qui comprend sa force et sa position sociale.

Quel est cet homme affairé qui, sans daigner jeter le moindre regard sur le cercle studieux, demande le *Moniteur* du jour, la *Feuille de*

Commerce, et qui, après avoir donné un rapide coup-d'œil au cours des marchandises, aux variations survenues la veille au jeu de la rente, s'empresse de payer et court à la Bourse, où de nouvelles chances peuvent dans trois ou quatre minutes compromettre une fortune achetée par vingt années de travail, et faire d'un négociant intègre, d'un honnête père de famille, un malheureux père, un banqueroutier? N'en doutez pas, c'est un courtier marron ou non marron, quelquefois un usurier, le plus souvent ce n'est rien.

L'attention de l'observateur est bientôt distraite par l'arrivée de l'accorte soubrette d'une danseuse en réputation qui vient demander le *Journal des Modes*. A peine un organe féminin a-t-il vibré à l'oreille des lecteurs, que toutes les têtes, blanches ou noires, ou pelées, se tournent spontanément.

L'agaçante courrière de Therpsicore tourne malicieusement la tête du côté de la patronne du lieu, cachant ainsi son minois chiffonné aux regards avides et curieux. Mais quel est ce jeune homme qui quitte tout-à-coup sa place? Le *National* a échappé de ses mains aussitôt qu'il a

aperçu le fin tablier, se dirigeant vers le comptoir; sans prendre garde si on le remarque ou non, il glisse furtivement un billet doux préparé d'avance et destiné à la déesse des *jetés battus* et des *ronds de jambe*.

Personne ne doit apercevoir ce manége, si ce n'est toutefois la maîtresse de l'établissement qui, nourrie, gorgée de romans, est tellement impatronisée avec les ruses et les tactiques de la galanterie, que rien ne saurait lui échapper; elle a souri gracieusement, comme aurait pu le faire une haute châtelaine au temps de Charlemagne, à l'étudiant en médecine, que chacun a pu déjà reconnaître à ses formes athlétiques, à ce regard fier et pressant, à ces manières gracieuses, représentant si bien la belle et studieuse jeunesse du dix-neuvième siècle.

Mais quittons cette galerie d'originaux, qui pourrait se prolonger indéfiniment, et revenons à nos acteurs.

CHAPITRE VII.

La Mère et la Fille. — Les 100 francs volés. — Le comte russe.

L'HOTEL de madame d'Evremont se trouvant à proximité du cabinet de lecture, elle envoya sa femme de chambre y prendre des abonnemens, l'un pour l'*Album des Salons*, et l'autre pour la *Mode*. L'établissement était du bon ton, et elle ne pouvait faire autrement que de lui donner la préférence.

La femme de chambre adhéra à 10 francs que Noémie lui demanda par mois.

— « Madame ne marchande jamais, mais elle aime l'exactitude ; cinq minutes de retard dans l'expédition de ses journaux suffiraient pour vous faire perdre une souscription aussi généreuse. »

Noémie l'assura qu'elle n'aurait jamais à se plaindre, et que l'engagement contracté serait scrupuleusement observé. Madame d'Evremont était loin de se douter qu'elle était si voisine de

sa fille, car toutes les quittances étaient signées par Théodore, qui n'y apposait jamais que son prénom.

C'eût été une humiliation pour lui de faire connaître sa position; il eût trop souffert, s'il avait été reconnu par les personnes qu'il avait rencontrées chez son père.

Noémie envoyait avec empressement, à sa mère, tout ce qui paraissait de nouveau; mais elle n'osait croire que ce fût à un sentiment de préférence qu'elle était redevable de l'avantage de la compter au nombre de ses abonnés.

L'hiver avait fui, et dans tous les quartiers de la capitale on ne voyait qu'heureux du siècle se disposant à partir pour la campagne.

Avant de quitter la ville, madame d'Evremont fut bien aise de s'entendre elle-même avec son libraire pour ne point éprouver d'interruption dans l'envoi de ses journaux chéris et de tous les romans qui devraient paraître pendant la belle saison.

Voulant être servie aussi régulièrement qu'elle l'avait été à Paris, le prix lui importait fort peu; c'était une dépense personnelle, et l'on sait que, sous ce rapport, elle regardait peu à l'argent.

D'ailleurs, parmi les nombreux oisifs qui viendront la visiter à sa maison de plaisance, elle saura se former un cercle d'admirateurs, qui, à l'éloge de sa beauté, uniront celui de son amour pour les arts et la belle littérature.

L'essaim vaporeux des romantiques de province viendra déposer ses hommages à ses pieds; ils inclineront leur épine dorsale devant elle comme devant une Elvire; un murmure flatteur de louanges l'accompagnera sans cesse, lorsque les *Orientales* ou les *Harmonies poétiques* à la main, elle ira comme une autre Velléda, au-devant de quelque Marcomir; n'était-ce pas plus qu'il n'en fallait pour commander de suite à son cocher de la conduire à son cabinet de lecture ?

Le cabriolet s'arrête, et Madame, qui affecte toujours une légèreté qui ne peut plus exister à son âge, tombe lourdement sur le seuil de la porte, casse un carreau, et fort mécontente de son peu d'adresse elle entre rouge et furibonde dans le salon, au milieu d'une foule de lecteurs, bien moins disposés à l'admirer qu'à lui reprocher le bruit presque scandaleux qu'elle a osé se permettre dans un lieu consacré au silence.

Mais quel coup pour la mère et pour la fille!

Déjà Noémie s'est élancée au-devant de madame d'Evremont pour la presser dans ses bras, lorsque celle-ci, conservant toute sa présence d'esprit et cet air froid et imposant qui ne la quitte jamais dans les grandes occasions, ne fait aucune attention au trouble qui empêche sa fille de répondre aux questions qu'elle lui adresse, conclut seule, et pour la forme seulement, le marché de son abonnement de campagne, pose cinq pièces d'or sur le comptoir, et se contente de dire que son domestique viendra le lendemain chercher le catalogue, puis elle s'éloigne sans avoir donné le moindre signe de trouble ou de sensibilité.

La jeune femme était restée pâle, interdite, anéantie ; elle avait touché l'or, mais cet or l'avait glacée, et bientôt elle perdit connaissance, au grand étonnement des assistans qui ne concevaient rien à la pantomime dont ils venaient d'être témoins.

Plusieurs s'empressèrent autour d'elle : la petite bonne courut chercher Théodore qui se trouvait dans le voisinage, et quelques instans suffirent pour la ramener à la vie.

Lorsqu'elle eût repris ses sens, et que son sou-

venir lui eût retracé la scène qui venait de se passer, elle porta les yeux autour d'elle. Les cent francs avaient disparu. Elle interrogea son mari, la servante, les habitans auxquels elle avait le plus de confiance. Personne ne pût répondre à ses questions. Seulement on avait vu un lecteur, plus officieux que les autres, sortir immédiatement après l'avoir secourue.

Telle était la fatalité qui semblait attachée à tous les présens qu'elle recevait de sa mère.

Il fallut bien dire quelques mots à Théodore, pour lui expliquer un événement si extraordinaire. Elle l'attribua à sa grossesse; et quant à l'argent volé sur son comptoir, la somme n'en fut portée qu'à vingt francs pour détourner toutes les conjectures.

Cet incident, qui avait mis tous les abonnés en émoi, leur avait en même temps fourni l'occasion d'admirer de plus près les charmes séduisans de Noémie.

L'un d'entr'eux, homme d'une cinquante d'années, riche, et dont tout l'extérieur annonçait la plus haute naissance, avait été émerveillé de ce qui s'était offert à ses yeux, lorsque Marie s'était mis en devoir de délacer sa maîtresse. Une peau

éblouissante de blancheur, des épaules d'albâtre, une poitrine magnifique; tout cela, joint aux qualités morales qu'il avait déjà remarquées dans la jeune femme, lui inspira pour elle une passion dont rien ne put le distraire.

Jusque là il s'était contenté de lui adresser de ces complimens dont la femme la plus sage ne saurait se formaliser; mais dès-lors il se promit de chercher le moment de lui faire une déclaration en forme. Son projet était de lui offrir une fortune considérable, s'il pouvait la décider à quitter son pays.

Quelques jours après l'apparition de madame d'Evremont, le commissaire de police du quartier entra chez Noémie, jeta un coup-d'œil rapide sur les livres et les journaux, et s'approchant de la maîtresse de l'établissement, il lui demanda d'un ton fort sec, en vertu de quelle permission elle exerçait un état pour l'exploitation duquel il fallait être muni d'un brevet.

Monsieur, lui répondit Théodore plus que surpris de cette mauvaise chicane, la personne de qui nous avons acheté ce fonds, n'a jamais été inquiétée à ce sujet; elle nous a garanti la même sécurité, pourvu que nous ne tinssions aucun

des ouvrages mis à l'index. Faites vos perquisitions ; vous n'avez le droit de nous punir qu'autant que nous nous trouverions en contravention.

—Monsieur, vous êtes dans une grande erreur ; la loi est formelle à cet égard. Il vous faut un brevet avant tout, arrangez-vous en conséquence. Je prends sur ma responsabilité de vous accorder un mois pour vous procurer cette autorisation. Après ce délai, si vous ne l'avez point obtenue, je me verrai forcé d'ordonner la fermeture de votre cabinet. Je vous salue.

Restés seuls, les deux époux n'osaient se communiquer leurs réflexions, tant ce nouveau contre-temps avait jeté de trouble dans leur âme. Noémie en attribuait la cause à sa mauvaise étoile dont l'influence rejaillissait sur son mari.

Théodore, plus pénétrant, ne fut pas long-temps sans reconnaître que le coup devait partir d'une main ennemie. Mais pour ne point effrayer sa femme, il ne voulut pas avoir l'air d'en accuser la malveillance.

C'était effectivement madame d'Evremont qui, choquée de sa rencontre avec sa fille, et dont le constant principe était d'apporter promptement

remède à tout ce qui pouvait menacer son égoïsme, avait, sans réfléchir aux résultats, invité M. de Vernac, fonctionnaire préfectorial, dont nous avons parlé plus haut, à se présenter chez elle pour lui rendre un *service d'amitié*.

Celui-ci trop honoré, trop heureux de trouver une occasion d'être agréable à la belle Julie qu'il connaissait depuis long-temps, avait reçu les instructions nécessaires, et s'était engagé à délivrer madame d'Evremont d'un voisinage qui la blessait.

Théodore allait être père, et son cœur saignait du changement de situation, auquel sa femme et lui seraient encore obligés de se soumettre, au moment même où leur réputation bien établie, était pour eux le gage certain d'un état plus heureux.

Il était urgent de prendre un parti. Abandonnés de leurs parens et de leurs amis, sans ressources, sans protections, pouvaient-ils lutter contre une autorité dont l'arbitraire fesait alors la principale force; n'eût-il pas été ensuite ridicule de distraire deux ou trois mille francs de leur capital pour acheter un brevet? Après un mûr et solide examen, le jeune libraire se rendit, dès le même jour, aux Petites-Affiches, pour y

faire annoncer que son établissement était en vente.

L'air inquiet et soucieux des deux époux, quelques mots jetés au hasard dans la maison par quelques personnes qui avaient été présentes à la visite du commissaire de police, apprirent bientôt, au comte Wlastorf, que celle qu'il aimait était tourmentée par une inquiétude profonde. N'osant lui adresser la parole, il se décida à lui écrire, en peignant de son mieux ce qu'il nommait la pureté de ses intentions.

En passant près du comptoir, il y déposa furtivement sa lettre, et s'esquiva sans proférer une seule parole.

Noémie surprise, indignée de la témérité du comte russe, était d'abord bien résolue à lui rendre son billet sans en avoir pris connaissance; mais comme il pouvait y avoir de l'inconvenance à préjuger ainsi, et qu'il était fort possible que la lettre renfermât toute autre chose que l'expression d'un tendre sentiment, elle l'ouvrit; mais à peine en eût-elle parcouru les premières lignes que la missive fut immédiatement déchirée et les morceaux jetés au feu.

Le soir, le boyard revint, comme de coutume,

pour apprendre les nouvelles du jour ; la froideur et le maintien de la femme de Théodore lui en dirent assez. Il se retira donc sans avoir eu la hardiesse d'aventurer un seul mot; mais les obstacles qui semblaient se multiplier, rendaient ses désirs plus vifs et plus impatiens.

La fin du mois approchait, elle devait amener le terme fixé par le commissaire pour la fermeture du cabinet, et, par la probabilité, pour la délivrance de Noémie.

Un nouvel avertissement de ne pas dépasser le temps prescrit avait été envoyé, et la vente n'était point effectuée. Deux acquéreurs s'étaient présentés sans avoir proposé aucun arrangement ; un troisième voulait entrer en possession, payait comptant, mais ne donnait que 3,500 francs. Il avait laissé son adresse; c'était son dernier mot.

La triste Noémie ne pouvait se résoudre à perdre moitié sur ce que lui avait coûté son établissement; elle hésitait encore lorsque le soleil du dernier jour de mai se leva pour éclairer une injustice.

Dès le matin plusieurs agens de police, accompagnés du commissaire, vinrent pour signifier l'ordre de fermer le cabinet.

Le comte russe était présent.

L'habitude du malheur donne peu de hardiesse. Tout autre que Théodore eût fait au despote de l'arrondissement une scène qui aurait pu finir par le toucher; mais il se contenta de demander la journée, et dès que les alguazils furent partis, il se rendit en toute hâte chez l'acquéreur aux 3,500 francs.

Noémie ne put pas si bien dévorer toutes ses larmes que le comte Wlastorf ne s'en aperçût. La discrétion lui inspira d'abord l'idée de se retirer; mais, ne pouvant résister au désir de profiter du seul moment dont il pouvait peut-être tirer parti, il s'approche d'elle, s'empare avec transport de ses deux jolies mains, puis, d'un ton véhément et avec l'accent qu'un long séjour en France n'avait pu lui faire perdre :

— « Madame, lui dit-il, vous n'avez plus que quelques instans pour réfléchir, pourquoi me refuser le bonheur de vous être agréable? Je serais si heureux de calmer vos chagrins. Vous aimez donc bien votre mari? »

Ici les pleurs de Noémie redoublèrent.

— « Monsieur, répondit-elle, abandonnez

d'inutiles poursuites, j'adore mon époux, et c'est moi qui ai causé son malheur. »

— « Mais, belle Noémie, dictez-moi vos conditions : les vôtres seront les miennes.

» Voulez-vous ne pas quitter M. Théodore ? Eh bien ! restez sa bien-aimée. Je conçois sans peine l'attachement qui vous unit ; mais laissez-moi du moins participer à votre bien-être. Laissez-moi faire pour lui ce que j'aurais tant désiré faire pour vous. Tout ce qui pourra vous conduire au bonheur sera pour moi un sujet de satisfaction. Croyez à la franchise, à la pureté de mes sentimens. »

Il aurait pu continuer long-temps encore, Noémie ne l'interrompait point ; c'était à peine si elle l'avait entendu Mais comme elle craignait le retour de son mari :

— « Je ne puis ni ne veux rien accepter, Monsieur, vos offres sont appréciées à leur juste valeur, votre délicatesse sait les présenter d'une manière bien flatteuse, pour une femme plongée dans la situation où je me trouve ; mais, Monsieur, l'amour et l'honneur de celui dont je porte le nom, me sont plus chers que la vie, ma peine est plus vive encore, de celle qu'il éprouve, que

du mal dont je suis atteinte personnellement.

Il est tout pour moi, je supporterai avec lui la bonne et mauvaise fortune; si le sort nous destine des maux que je ne puis prévoir, mon courage redoublera pour lui en épargner la moitié.

Le comte de Walstorff profondément ému, attachait sur elle des yeux pleins d'amour et d'attendrissement. Noémie, je voudrais vous rendre heureuse, malgré vous, je voudrais être à la place; il allait dire à la place de Théodore, mais il n'acheva pas, craignant de déplaire.

Il réfléchit quelques instans, puis voyant que Noémie essuyait quelques pleurs qui, malgré elle, trahissaient son chagrin, il lui dit encore, en apercevant son mari qui se dirigeait vers la maison : Vos réflexions sont elles faites? Votre refus est-il irrévocable?

— Oui, Monsieur.

— En ce cas, je me retire malheureux : j'emporte une haute idée de votre vertu; j'envie votre douleur; je paierais bien cher une pareille tristesse, si je suffisais à vos consolations.

A ces mots il disparut.

Noémie n'avait pas même songé aux avantages qu'il lui avait offerts; il n'entrait pas dans sa

pensée qu'il fut possible de manquer aux sermens que celui que l'on aime a reçus de nous.

Le lendemain, lorsque les abonnés vinrent, selon leur coutume, pour saluer l'aimable Noémie. Quel ne fut pas leur désappointement? elle était remplacée par une grande femme, déjà sur le retour, espèce de visage masculin, dont le regard hardi semblait inviter chacun à lui offrir ses hommages. La politesse exquise, le bon ton, l'affabilité avaient fait place à un manque total d'éducation. En passant par sa bouche, les noms des auteurs se trouvaient tellement dénaturés, qu'ils perdaient tout le merveilleux de leur réputation. Enfin, tout ce charme, qui la veille encore avait attiré une affluence considérable de lecteurs, tout avait disparu.

CHAPITRE VIII.

Le nouveau né. — La misère arrive à grands pas.

Les deux époux, ayant réglé tous leurs comptes avec la nouvelle propriétaire, donnèrent à cette maison un triste et dernier regard, et furent logés provisoirement dans une petite chambre garnie du faubourg Montmartre.

C'est là que les premières douleurs de l'enfantement se firent sentir.

Théodore courut chercher l'accoucheur le plus célèbre du quartier, auquel il confia les jours des deux objets les plus chers à son cœur.

Le docteur s'acquitta de sa mission avec toute l'habileté désirable, quoique l'accouchement fut très laborieux. Pendant tout le temps qu'il dura, le jeune comte ne cessa d'encourager sa compagne; enfin, après dix heures de cruelles souffrances, c'est-à-dire à quatre heures du matin, Noémie était mère de la plus jolie fille du monde.

Bon Théodore, combien il était heureux! Avec quelle caressante ivresse il s'empara de sa fille; que de baisers il prodigua à celle qui venait de lui faire un présent si précieux.

Les cœurs froids pourront verser du ridicule sur les détails de ces ravissantes expansions, ils pourront les qualifier de trivials, de populaires, peut être même de fabuleux ; il n'en est pas moins vrai que rien n'égale la joie causée par un premier enfant.

Quels délices pour deux jeunes gens qui s'aiment d'un amour véritable! quelle douceur dans ces mots de père et de mère! quelle extase !...... Aucune réflexion amère ne vient y mêler son poison ; il semble que la vie n'aura plus de bornes, qu'après nous elle se prolongera dans ceux à qui nous avons donné le jour.

Noémie était d'une complexion délicate ; pour avoir voulu se lever avant l'expiration de ses neuf jours, elle fut forcée de reprendre le lit, et de le garder pendant un mois encore.

Pendant ce temps, Théodore s'était occupé d'un logement, il l'avait pris peu vaste au deuxième sur la cour, mais c'était encore deux cent

cinquante francs ; le prix du fonds n'avait pas été placé, et les semaines passées à l'hôtel, jointes aux frais de couche avaient réduit la petite fortune au compte rond de trois mille francs.

Il était urgent de réparer cette brêche, et de se mettre à chercher de l'occupation.

Dès qu'elle fut rétablie, la jeune femme retourna chez plusieurs personnes qui lui avaient promis de la pourvoir abondamment d'ouvrage ?

Mais les unes ne pensèrent même pas à leur parole ; et si quelques-unes lui en donnaient c'était comme par commisération ; on lui payait à peine la moitié du prix que l'on donnait partout ailleurs ; elle et son mari eussent envain voulu réclamer les bons offices de leurs meilleurs amis.

Monsieur et madame Duchêne avaient quitté le commerce pour se retirer dans leur pays où ils avaient des propriétés ; Ernest était officier dans un régiment de cavalerie et venait rarement à Paris ; d'ailleurs il ne lui eût pas été possible de rien faire pour eux. Leur avenir n'était fondé que sur eux seuls.

Le travail de Noémie était insuffisant pour subvenir à leurs besoins ; ce fut alors que Théodore reconnut l'avantage de posséder plusieurs talens. Il fit de nombreuses démarches, et parvint à trouver quelques écoliers ; avec de l'ordre, de l'économie, et un parfait accord dans leur ménage, ils arrivèrent enfin à se créer une petite existence agréable, embellie par tout ce qu'un amour réciproque peut offrir de charmes et de volupté.

Louise, tel était le nom qui avait été donné à leur petite fille, fut mise en nourrice, à six lieues de Paris. Souvent on allait la voir, c'était une véritable partie de plaisir ; ils eussent desiré voler aussi rapidement que la pensée, vers le berceau chéri où dormait l'objet adoré de leur commun amour.

Au départ comme au retour, ils formaient les plus rians projets pour assurer le bonheur de leur fille, et leur tendresse pour elle, augmentait en raison de l'abandon auquel leurs parens les avaient voués.

Dans leur infortune, ils éprouvaient une jouis-

sance : ils pensaient que leur sort ne devait exciter l'envie de personne, puisqu'au milieu du monde le plus bruyant, ils se trouvaient plus seuls, plus isolés, que s'ils eussent été dans un désert.

Après quelques mois passés dans cette douce sécurité, qui nait du contentement intérieur et de la joie domestique. Noémie s'aperçut qu'elle allait être mère pour la seconde fois.

Cet enfant fut attendu avec un peu moins d'impatience, il n'avait pas demandé l'être, et force était de le recevoir, et de l'aimer lorsqu'il viendrait.

L'hiver de 1828 se passa sans trop de privations, mais comme les mauvaises affaires ne permettaient pas de pouvoir faire des économies, il fallut prendre à la masse pour fournir aux secondes couches.

Chaque brèche coûtait un soupir à Noémie, car ils allaient entrer dans la troisième année de leur mariage, et leur sort était loin de s'être amélioré.

Louise fut retirée de nourrice, pour être remplacée par le nouveau venu.

Tandis que la mère avait pris six semaines de repos, lors de son premier enfant, quinze jours lui parurent suffisans après être accouchée du second.

L'intérieur de sa maison exigeait toute sa surveillance, ainsi la plus grande partie de son temps se passait à soigner un enfant que l'on n'avait pas encore habitué à marcher seul, et qui, selon la coutume des nourrices de campagne, n'avait aucune idée de l'avantage de la propreté.

Néanmoins, le chiffre de la petite rente se trouvait arriéré de plus d'un tiers, malgré toute l'activité de Théodore.

Noémie ne voyait qu'un moyen, celui de prendre sur son sommeil pour réparer la perte de son temps; mais Théodore ne voulut jamais consentir à tant de dévouement.

On se vit forcé de devoir à la nourrice, un mois, puis deux, puis trois; après un faible à-compte, on en resta cinq sans rien envoyer; ce ne fut qu'après plusieurs lettres pressantes, et

enfin menaçantes, que l'on fut chercher cinq cent francs, pour acquitter cette dette sacrée.

Cette somme servira à payer le terme échu depuis quinze jours, acheter du bois pour l'hiver, qui approchait, et se vêtir un peu convenablement pour conserver la confiance de ceux avec lesquels on se trouvait en relation.

Depuis six mois les deux époux avaient pour voisin un couple charmant, à l'union duquel, il faut l'avouer, la sainte et bénigne église, n'avait pas encore vendu sa sanction.

La jeune fille s'appelait Virginie, c'était un petit bijou de gentillesse; à une taille mignone et bien prises, elles joignait des formes telles, qu'il était rare d'en voir de plus parfaites.

Une gaîté électrique qui se communiquait à tout ce qui l'approchait, un esprit fin, peu développé, peut être, mais saisissant avec un tact tout particulier, le côté plaisant des choses même les plus faites pour exclure la belle humeur, rendaient sa société l'une des plus agréables qu'il fut possible de rencontrer.

Obligeante avant tout, jamais un service ne

lui était demandé deux fois, discrète, soit par modération, soit par habitude, jamais elle n'était importune à personne.

Sa prononciation n'était pas entièrement libre, mais ce petit inconvénient qui, chez tout autre, aurait pu paraître un défaut, n'était chez elle qu'une grâce de plus.

Son ami, nommé Hamelin, appartenait à une très bonne famille de Bordeaux; il avait trente et un ans, joignait aux avantages d'un physique agréable, une éducation soignée, et de plus une solidité, une finesse d'esprit qui le mettait à portée de remplir des places, à la fois honorables et et lucratives.

Son goût, un peu frivole, l'avait porté à retirer chez lui, l'aimable Virginie au minois chiffonné, qu'il avait rencontrée dans un de ces bals champêtres, où l'amour inconstant tient ses séances hebdomadaires, et se rend à tout hasard, dans la belle saison, pour échanger ou remplacer le volage qu'il a perdu, ou celle qui a cessé de lui plaire.

L'hymen n'enchaînait pas ce jeune couple; heu-

reux de leur indépendance, les deux amans n'y eussent point renoncé pour toutes les richesses du monde. Virginie, plus encore que son ami, tenait à la conserver.

Plus raisonnable, peut être, que bien des femmes qui subissent par obéissance, par calcul ou par routine le joug du mariage, le nom d'époux l'effarouchait ; elle aurait cru cesser de plaire, si Charles avait repoussé l'avantage de pouvoir reprendre sa liberté, dans le cas où elle eût cessé de l'aimer.

C'est une manière un peu philosophique d'aimer ; mais, pourquoi ne serait-elle pas la meilleure ? les mœurs, telles qu'elles existent, y gagneraient, sans faire perdre aux lois rien de leurs forces.

CHAPITRE IX.

La Grisette. — L'argent perdu.

NOÉMIE se souciait peu de former des liaisons. Contente de son isolement, elle ne partageait point les sentimens de Virginie, surtout en matière de mariage; et le genre de vie que menait cette dernière l'éloignait encore plus du désir de la fréquenter.

Elle ne se permettait ni de fronder la conduite de personne, ni même de hasarder la moindre interprétation maligne sur le compte de qui que ce fut; mais elle avait entendu dire qu'une liaison faite avec trop de légèreté suffisait pour porter le trouble dans le ménage le plus uni.

Elle répondait donc très froidement au bonjour gracieux que lui adressait la grisette chaque fois qu'elles se rencontraient sur l'escalier.

Les circonstances changent souvent nos plus fermes résolutions : Il n'est rien surtout comme

le malheur pour niveler les échelons de l'état social, et pour faire disparaître les lignes de démarcation que les mœurs ont établies entre les hommes.

Le hasard amène Noémie au point de faire son amie de celle qu'elle avait évitée avec tant de soin jusqu'alors.

Théodore en rentrant communique à sa femme les propositions qui lui avaient été faites, de placer ses fonds dans une de ces nouvelles entreprises, dont les créateurs font publier chaque jour dans Paris des incalculables avantages.

Les actionnaires doivent y acquérir en moins de deux ans une fortune colossale.

On a tout prévu, tout calculé; les milles et une chances contraires doivent venir échouer contre celui qui ne demande ponr prix des efforts de son génie que de la confiance et surtout de l'argent.

La jenne épouse qui s'en rapportait en tout au bon jugement de son mari, lui donna pleine et entière adhésion, l'antorisant à faire ce qu'il

croirait le plus convenable dans leurs communs intérêts :

Seulement elle lui exprime le désir de lui voir garder mille francs, libre à eux de les placer ensuite avec le reste de leur petit avoir, dans le cas où l'entreprise se consoliderait, comme le prospectus et surtout le langage séducteur des chefs de la société avaient semblé l'annoncer.

Théodore porta donc quinze cents francs au directeur de la nouvelle administration dont il fut reçu avec les égards que l'on ne manque jamais de rendre à tout homme portant un sac rempli de numéraires.

Monsieur, lui dit celui-ci, je vous remercie infiniment de la confiance que vous voulez bien me témoigner ; en vérité je vous devrais de la reconnaissance, si le but que je me propose ne tendait à contribuer au bonheur de tous ceux qui m'ont bien compris.

Je vous engage à compléter la seconde action de mille francs : vous sentez bien qu'ici je plaide moins mes intérêts que les vôtres; les bénéfices sont évidens, ils sont certains, et nos fonds ne

peuvent manquer de fructifier entre les mains de personnes versées comme nous le sommes, mon associé et moi, dans les opérations commerciales.

Le jeune homme, peu accoutumé aux discours emmiélés de son interlocuteur, finit par concevoir la plus haute estime pour ses conceptions financières.

Séduit surtout, par la peinture brillante des avantages qui résultaient pour lui, s'il apportait la somme demandée, il s'empressa le lendemain, sans en prévenir sa femme, de distraire les cinq cents francs dont la perte devait rendre leur ruine totale.

C'était la première fois qu'il s'était permis une démarche à l'insu de sa chère Noémie.

Ce manque de sincérité lui inspira comme une espèce de vagues remords; mais la crainte de jeter de l'inquiétude dans son cœur fut ce qui l'obligea le plus à garder le silence.

Depuis quelques temps la santé de Noémie s'affaiblissait visiblement; les soins qu'elle donnait à sa petite fille la fatiguaient beaucoup.

Un jour, après avoir monté péniblement les trois étages qui la ramenaient chez elle, les forces lui manquèrent tout-à-coup, et elle perdit connaissance avant d'avoir pu rentrer dans son appartement.

Les cris de l'enfant attirèrent la jeune voisine.

La bonne Virginie prodigua à Noémie les soins les plus empressés, lui fit respirer des sels, et la pria, dans les termes les plus pressans, de venir attendre chez elle le retour de Théodore.

Noémie accepta avec reconnaissance l'offre qui lui était faite de si bonne grâce; et une fois remise de son malaise, son cœur aimant ne trouvait plus de termes pour exprimer combien elle était sensible au procédé généreux de Virginie.

Celle-ci, qui n'y voyait rien que de très-naturel, voulait fuir les remercimens, lorsque l'arrivée de Théodore lui valut de nouveaux témoignages de gratitude.

Dès ce moment la sympathie parla plus haut que tous les préjugés; le voisinage le plus intime s'établit entre les deux jeunes femmes.

Noémie reçut Virginie avec empressement

sa société lui devint nécessaire, indispensable; elle l'engagea à venir la voir souvent, et de son côté elle ne manquait pas de se rendre chez elle pour abréger la longueur des soirées d'hiver.

Mais quelle différence dans le sort de ces deux aimables personnes! Aucun chagrin ne pesait sur le cœur de la jeune fille. L'amour, exempt d'amertume, semblait prendre soin d'embellir chacun de ses instans. Amie fidèle d'un amant constant, elle ne devait aucun compte à l'avenir.

Le jour finissait pour elle sans plus d'inquiétudes qu'il ne devait en amener le lendemain.

Tandis, hélas! que tout sourit, que tout prospère à l'un, le bonheur glisse sous la main de l'autre sans qu'il lui soit possible de le saisir; l'ombre même de sa félicité passée s'efface de son souvenir.

L'état de la santé de Noémie devient chaque jour plus alarmant; les soucis de l'automne ont remplacé les roses printanières, et de jour en jour la noire et triste vérité succédait à une séduisante chimère.

Virginie, voyant la situation de Noémie, en-

gagea Théodore à faire venir le médecin. Il l'avait devancée dans cette pensée.

Le docteur, à la première visite, avait dissipé toutes les craintes en annonçant que Noémie allait être mère pour la troisième fois.

Cette affirmation découragea la pauvre enfant; les larmes furent l'unique ressource qu'elle trouvait dans son malheur, et, lorsqu'elle était seule, rien ne pouvait lui offrir de motif de consolation.

Théodore lui-même était atterré d'un contretemps si affligeant dans leur position, vainement il cherchait à s'abuser sur ses nombreux chagrins, et tâchait de faire entrevoir à sa femme un meilleur avenir; le bandeau des illusions était aussi tombé de ses yeux, et il ne voyait plus devant lui qu'un horizon de larmes.

Le caractère de Noémie se ressentit de cet état continuel d'angoisses. Il devint sombre, acariâtre; cette aimable douceur, qui avait fait son plus grand charme, fit place à une aigreur de langage qu'elle n'était pas maîtresse de réprimer; des contractions nerveuses l'agitaient à chaque ins-

tant, le corps n'ayant plus aucune force, son âme sensible fut hors d'état de lutter plus long-temps contre les circonstances.

La douleur parlait plus haut que les souvenirs et l'espérance.

La joyeuse, mais compatissante Virginie venait souvent faire diversion à ses tristes rêveries, et parvenait quelquefois par ses raisonnemens et sa philosophie originale à dérober un sourire à sa mélancolique amie; mais bientôt celle-ci, comparant sa destinée présente à celle de l'amie de Charles, retombait pensive et comme absorbée dans sa douleur.

L'été n'était déjà plus; déjà les soirées d'octobre annonçaient une saison plus rigoureuse. Les bénéfices étaient très-bornés; on devait beaucoup à la nourrice, et, malgré l'assiduité qu'il apportait à son travail, Théodore ne recueillait qu'un faible prix de tous ses efforts.

Décidée à allaiter l'enfant dont elle était enceinte, Noémie comptait pouvoir atteindre, sans trop de privation, l'époque de ses couches et sol-

der plusieurs petites dettes qui lui donnaient de l'inquiétude.

Certaine d'avance que son mari approuverait ses dispositions, elle lui en parla. Ce fut alors que celui-ci, ne pouvant lui taire plus longtemps le secret qu'il avait gardé jusque là, lui apprit le sort des 500 francs, sur lesquels elle fondait ses plus solides espérances.

Cette nouvelle l'affligea, mais, sans la décourager, et dès le jour même, elle prit toutes les mesures nécessaires pour son plan d'économies.

On paya partout où l'on avait trouvé du crédit; on expédia à la nourrice, avec l'argent qui lui revenait, l'ordre de ramener le petit Victor, et l'on prépara tout pour recevoir le nouveau né.

C'étaient trois enfans dont il faudrait prendre soin; mais pourra-t-on regretter le temps qu'on leur consacrera? Les jours, au contraire, s'écouleront pleins de sollicitude et de tendresse. L'amour maternel empêchera l'âme de s'ouvrir à des pensées trop sombres.

Noémie sera heureuse d'être trois fois mère;

elle trouvera un nouveau courage dans le désir de voir s'élever sa jeune famille et de la rendre digne de l'époux le plus chéri.

La tristesse continuelle dont elle ne pouvait se défendre influa sur l'enfant qu'elle portait dans son sein; il vint au monde faible et annonçant une constitution extrêmement délicate.

Quel parti prendre dans un moment si épineux, environnés de si pressans besoins, en butte aux plus intolérables privations.

Noémie n'avait plus rien; les ressources de Théodore étaient épuisées. Il ne voyait point revenir les élèves qu'il attendait avec tant d'impatience depuis le retour de l'hiver.

A quelle mesure recourra Théodore? Conservera-t-il sa fierté d'homme à l'aspect des souffrances de sa femme, privée des choses les plus impérieusement réclamées par sa position, ou bien tentera-t-il de fléchir l'injustice de son père? Plusieurs années déjà se sont écoulées.

Le temps aura peut-être influé sur l'esprit du comte; revenu à des sentimens plus doux, sans doute, il n'aura point la barbarie de rester in-

sensible à la peinture des chagrins de son fils. Il lui ouvrira ses bras paternels pour lui dire que tout le passé est oublié.

Il écrira donc à son père; sa lettre sera sage; elle sera mesurée ; surtout elle sera l'expression des sentimens les plus énergiques et en même temps les plus respectueux, et pour mieux cacher la résolution à laquelle il s'est arrêté, il engage sa femme à aller passer la soirée près de Virginie. Noémie était à peine assise que Charles, ayant terminé ses courses, entra, et que, sans savoir combien ses deux voisins sont intéressés à la chose, il annonce que telle et telle entreprise ont manqué et que les entrepreneurs ont pris la fuite.

A ces mots, Noémie, frappée comme d'un coup de foudre, tombe privée de sentiment ; son sang se bouleverse, et on la transporte chez elle dans un état digne de compassion. Théodore, qui avait appris ce nouveau malheur, sut de suite à quoi attribuer la position de sa femme.

L'idée qu'il avait contribué par une faute volontaire à consommer leur ruine, et par là com-

promis la santé et peut-être la vie de son épouse adorée, opéra en lui une révolution à laquelle il ne put résister.

Lorsque Noémie ne sembla avoir recouvré l'usage de ses sens que pour prodiguer ses soins à Théodore.

La fièvre s'empara de lui; une sourde langueur commença à miner tout son être, et la maladie prit bientôt les caractères les plus sérieux.

Noémie ne put douter de la gravité du mal moral dont il était atteint lorsqu'elle eut parcouru la lettre qu'il avait reçue de son père, en reponse à celle qu'il lui avait adressée.

Loin d'y paraître aucunement touché de sa situation, cet homme hautain et incorrigible dans ses préjugés, l'accablait, au contraire, des reproches les plus sanglans, ajoutant qu'il ne devait accuser de ses malheurs que sa mauvaise conduite et les liens indissolubles qu'il avait contractés contre sa volonté avec une femme qu'il n'avouerait jamais pour sa belle-fille.

Cette lettre lui enlevait toute espérance; mais,

en excitant son indignation, le langage de son beau-père sembla lui donner une nouvelle énergie ; elle eut assez d'empire sur elle-même pour comprendre toute l'étendue de ses devoirs de mère et d'épouse.

Comme presque toutes les femmes, elle trouva du courage dans la force même de son malheur. Elle envisagea le côté le moins défavorable de sa position, et s'apprêta généreusement à tous les sacrifices pour résister au nouvel orage qui venait fondre sur elle.

Elle prodiguait ses soins tour-à-tour à son mari et à ses trois enfans, et, le reste du temps, elle l'employait à un travail qui devait diminuer la mesure de leurs privations communes.

Dirons-nous qu'elle y parvint? Il serait impossible de le croire.

Sans doute des jours entiers se passent sans qu'elle prenne pour elle-même la moitié de son nécessaire; sa force morale agit seule; c'est par elle que ne souffrent point les êtres bien-aimés dont elle est la providence.

Le pain qui soutient son existence est bien sou-

vent arrosé de ses larmes; mais une mère sait-elle jamais compter les sacrifices que la nécessité lui impose ?

L'époque du terme arriva ; c'était 70 francs à payer pour obtenir la permission de déménager. Elle était loin de les avoir; aussi le propriétaire retint-il, pour sa garantie, la meilleure partie des effets.

Il ne lui laissa, pour meubler la petite chambre qu'elle fut forcée de louer sous les mansardes de la rue des Canettes, que son lit, quelques chaises en mauvais état, et les plus grossiers ustensiles.

Voilà déjà bien des pas de faits vers l'adversité. Mais que d'échelons encore à descendre ! Quelquefois Noémie demeure fixe et croit voir devant elle l'abîme où il faudra s'engloutir; elle détourne les yeux et court à ses enfans, à Théodore, se reproche d'interroger l'avenir, et cherche à puiser auprès des objets de ses affections les forces qui lui sont nécessaires dans la circonstance la plus terrible où elle se soit encore trouvée.

CHAPITRE X.

Le Commissionnaire au Mont-de-Piété.

Six mois se passent encore dans ces angoisses; souvent la journée commence sans qu'il y ait à la maison de quoi subvenir aux besoins les plus essentiels;

Pas de pain, pas d'argent; une ordonnance est là sur la table; c'est le médecin de la charité qui l'a prescrite; il est imposible de se procurer ce qui doit apporter du soulagement à Théodore, qui est forcé d'attendre et de souffrir.

Noémie a veillé une partie de la nuit; le matin, elle s'est levée avant l'aurore; elle a fini et reporté son ouvrage; cruelle fatalité! la personne est occupée et la prie de revenir le soir:

Elle ouvre la bouche pour déclarer qu'elle ne peut pas consentir à un plus long délai; mais la parole expire sur ses lèvres; elle rentre découragée

Ses enfans sont éveillés: les deux plus grands demandent à manger; l'ainé crie parce qu'il a besoin, et Théodore est là l'œil cave, le teint livide, la peau sèche et collée sur les os : il ne demande rien; il souffre et apercevant les larmes qui roulent dans les yeux de celle qu'il aime.

— Viens lui dit-il, viens; et leur brass caressans s'entrelacent encore comme aux premiers jour des illusions, l'amour vient encore cette fois jeter un voile sur tous leurs chagrins.

Espère, lui dit la jeune femme; le ciel se fatiguera peut-être de nous éprouver; un pressentiment que je nourris dans mon cœur me dit qu'un jour viendra où nous serons plus heureux; nous n'avons rien fait pour subir un sort aussi cruel.

Un signe d'incrédulité fut toute la réponse du malade.

Rien sans doute de beau, de sublime, de divin, comme la philosophie, rien de consolant comme l'espérance; mais lorsqu'on n'a que ces deux ancres à jeter au milieu de l'océan de la vie, adieu sou-

vent la faible embarcation sur laquelle navigue l'homme qui a épuisé ses dernières provisions de courage et de résignation.

On va jusqu'au bout; on fait force de voiles vers le port de l'avenir; et seulement quelques momens plus heureux surgissent au milieu des écueils et des naufrages.

Noémie, après avoir reconnu qu'il lui est impossible de se procurer de l'argent, pense à Virginie; elle y vole bien résolue à lui emprunter quelque chose; avec promesse de la lui rendre le soir même; mais son attente est encore trompée: la jeune personne est partie pour la campagne avec son ami.

Noémie les lèvres tremblantes, le cœur gros de soupirs regagne son domicile, elle est sur le point d'entrer chez le boulanger, pour demander un pain à crédit: elle est certaine de ne pas être refusée; mais comment oser faire ainsi l'aveu de sa misère.

Non, elle ne s'y décidera pas.

Tout-à-coup ses yeux se portent sur une enseigne où sont écrit en gros caractères ces

mots : *Commissionnaire au Mont-de-Piété.* Elle s'arrête spontanément, refléchit l'espace d'une seconde, et frappée, comme d'un trait lumineux, heureuse de la découverte qu'elle vient de faire, elle franchit l'escalier de sa demeure, et ouvre précipitamment sa porte.

Tous dans la chambre sont livrés au repos.

Les enfans se sont endormis à force d'avoir pleuré : Théodore a la figure tournée du côté de la ruelle, et un faible assoupissement est venu l'arracher aux plus pénibles réflexions

Noémie marche donc avec précaution; elle prend la bague que sa mère remit à madame Duchêne; elle a toujours désiré la conserver, et certes son intention n'est pas de s'en défaire : mais comme tant d'autres, elle profitera du bénéfice que présente cet utile et philantropique établissement, où sans faire confidence de ses peines, on obtient au cours légal de 18 pour o/o les fonds dont on peut avoir momentanément besoin.

D'ailleurs ce qu'on y laisse n'est qu'un nantissement : l'important est de retirer à propos les effets déposés dans ce gouffre, et il n'en est pas

un qui ne se promette bien de les dégager dès que les jours de gêne seront passés.

Je laisse aux registres du Mont-de-Piété le soin d'établir la statistique du nombre des victimes.

Accuserai-je ici l'institution du Mont-de-Piété ?

Il y aurait de l'injustice à blâmer ou à maudire ses créateurs: Leur pensée primitive a été d'offrir un moyen honorable de se procurer de l'argent dans les circonstances urgentes ; ils ont voulu épargner aux nécessiteux la honte d'un emprunt :

Eux-mêmes peut-être avaient éprouvé la dureté d'un refus de la part de leurs amis : Ils ont ouvert un refuge à la fierté malheureuse. Et cependant, malgré leurs intentions si bonnes si louables peut-être, de combien la masse des maux qu'ils ont causés ne l'emporte-t-elle pas sur celle des consolations passagères procurées par leur invention.

Faut-il donc que les plus belles pensées des hommes tiennent de la corruption ou du moins de la faiblesse, et que le génie du mal se fraye

toujours une issue au milieu de ses créations les plus sublimes ?

Ce malheur cessera quand le prisme de l'égoisme sera brisé.

Jusques alors Noémie n'avait point songé à cette ressource : elle avait bien la première année de son mariage confié tout son avoir à ces établissemens, et ainsi si elle ne s'était pas retiré, elle ne viendrait pas y chercher aujourd'hui un dernier rempart contre la dernière misère

Mais rien ne lui a réussi : Virginie, son dernier espoir, ne peut entendre le recit de ses peines.

Elle se dirige donc vers le Mont-de-Piété.

Avant d'entrer dans cette succursale du temple de misère, ses genoux fléchissent ; une sueur froide inonde tout son corps ; on dirait qu'elle s'apprête à commettre quelques crimes ; elle regarde de tous les côtés pour éviter la rencontre des personnes qu'elle pourrait connaitre.

Elle passe et repasse dix fois avant d'oser entrer.

Enfin l'affreuse nécesité parle plus haut que toutes les répugnances. Le souvenir de ses enfans manquant de pain, a seul le pouvoir de la faire s'élancer dans la fatale maison.

Mais quel aspect ! quel intérieur ! quels gens employés pour un pareil objet ! quel distributeur des charités chrétiennes !

Au lieu de personnes, dont les traits devraient exprimer et respirer ce sentiment d'intérêt que semble commander celui qui vient au nom du malheur, vous ne voyez le plus souvent que des hommes à l'air hautain, aux manières brusques, que des commis dont la figure prend un air dédaigneux, en développant un paquet de hardes, et ne s'épanouit qu'à l'inspection d'un cachemire, d'un vase d'or ou d'un bijou précieux.

Ces bureaucrates par excellence, ces culs de plomb comptables, ces croupiers de la rue de Paradis, ne connaissent qu'un dieu, c'est le pour cent de leur commission ; la voix de l'infortune n'a point déchu dans leur cœur.

Ce sont des pharmaciens ou des docteurs qui font la grimace quand les maladies ne donnent

pas des fossoyeurs sans défunts, des carabins sans cadavres, des épiciers sans chalands.

Calculant de loin sur la valeur des nantissemens et sur l'impossibilité où les malheureux seront de retirer ce qu'ils engagent, l'estimation la plus avantageuse se réduit souvent à rien : Celui qui a le plus faim est toujours le plus lésé.

Il passe humblement sous la fourche caudine de l'appréciateur et sourit encore en pressant dans ses mains avides, les pièces de monnaies brûlantes qui viennent de jaillir à la voix du suprême arbitre.

Il est neuf heures. Noémie avait été une des premières; mais la foule est déjà nombreuse.

Déjà dix personnes sont entassées les unes sur les autres pour ne pas perdre leur tour :

La femme de Théodore est même rudement coudoyée et apostrophée par une habituée intrépide qui vient hebdomadairement engager quelque drap ou quelque couverture, pour suffire à la dépense dominicale de la barrière.

La femme du commissionnaire fait tranquil-

lement la conversation avec sa servante et ses trois commis;

La veille son mari a acheté pour elle, à la vente, un cachemire des Indes qui est estimé douze cents francs, et sur lequel cependant on n'en avait prêté que cent. La personne qui l'avait engagé a laissé passer les treize mois, et en vertu de la loi, le fin tissu a été adjugé au plus offrant et dernier enchérisseur et le tout au comptant:

La maîtresse du logis, remplie d'orgueil, boursoufflée de coquetterie, déploie le schal sur ses vastes épaules, elle se drape à la George; elle est à faire peur; la belle couleur rouge de la toge fait ressortir davantage le safran de son épiderme.

Les subalternes inclinant leurs épines dorsales n'en vont pas moins jusqu'à trouver motif de flatterie, et à s'extasier sur la richesse et la magnificence de l'acquisition.

Noémie se désespérait d'être là et aussi longtemps absente de chez elle, lorsque tout-à-coup une explosion de mécontentement se fait entendre.

— Mais en vérité c'est affreux, dit une de

ces commères en pet-en-l'air, et en jupe de futaine rayée, dont l'habitude n'est pas de se gêner. Croit-elle donc que nous venons ici pour bâiller aux corneilles, et lui voir jouer la comédie ? J'ai vu mieux qu'ça hier à Bobino ; ça vit aux dépens des malheureux qui la nourissent et qu'elle vole tous les jours.

— Pardié, ajoute une autre; tu n'vois pas qu'elle va aller ce soir au spectaque faire les beaux-bras, et c'est son monsieur qu'y a fait ç'cadeau :

All' n'est pas mal tout d'même avec son rouge et son jaune, c'est comme un bouquet de coquelicos et de pissenlis.

— Taisez-vous donc, dit un homme aux mains calleuses et à la figure charbonnée : vouje attendririez plutôt le chéval de bronze quou de la faire aller plus vite, y'là un mouchieu qui ché coupe les ongles; ch'est ben plus préché que d'nous chervir.

Faut bien enchuite que le chat mange chou son de mou et que Jacquot ait achevé son déjuné, cha n'ira pas sans cha.

Et le tout accompagné des fleurs de réthorique des habitans du port .

On sent bien que les employés ripostèrent avec vigueur, avec impertinence; ils menacèrent même les délinquans de l'intervention de l'ordre public, et la maîtresse jeta des regards de fureur et de dédain sur le familier auditoire.

Celle qui la première, avait osé lever l'étendard de la rebellion avance un paquet ficelé qui se composait de bons effets : mais comme elle n'a pas eu de patience, et qu'elle a trouvé mauvais qu'on la fit attendre, sa bourse paiera pour sa langue.

On lui offre trois francs, d'objets qui en valent plus de trente.

Nouveau concert de plaintes et de reproches; nouvelles menaces de la part de ceux dont elle attend les deniers :

En dernière analyse enfin, les objets de nantissement sont reficelés et rendus à leurs propriétaires qui sorte en lâchant contre la maison et ses gérans, une quadruple bordée de malédictions.

Le tour de Noémie vint enfin ; tremblante, elle est restée paisible spectatrice de ces scènes

pénibles et burlesques à-la-fois ; aussi est-ce avec un sourire demi-gracieux que l'appréciateur l'envisage. D'ailleurs, Noémie est jolie comme on sait, et un minois séduisant peut même quelquefois adoucir le cœur d'airain d'un prêteur sur gage. Ces gens-là, s'ils étaient un tant soit peu physionomistes, liraient sur la figure de leurs pratiques l'emploi de l'argent qu'ils viennent emprunter ; ils reconnaîtraient, par exemple, la grisette apportant gaîment un débris de ce qui faisait sa parure de la veille : elle compte le dégager bientôt ; l'argent n'en sera pas difficile à gagner !! Le retire-t-elle ? Demandez-lui.....

L'étourdi, qui n'est encore qu'au tiers de son mois, et dont la prodigalité a déjà épuisé le revenu périodique, préfère user de cette ressource plutôt que de ne pas répondre à l'appel qui lui est fait pour une partie fine qu'il se promet de rendre délicieuse.

La vieille, que la loterie captive, croit toujours que c'est là le dernier sacrifice que lui imposera Plutus ; un quine, attendu depuis vingt-cinq ans, sera sans doute, cette fois, le prix de tant d'offrandes, et dans cette persuasion, elle por-

tait hier, au Mont-de-Piété, le peu quelle a gagné par son travail du jour; elle y porte encore aujourd'hui, elle a engagé tout ce qu'elle possédait; maintenant elle s'y engagerait elle-même, s'il était possible au commissionnaire de prêter sur des objets qui ne sont plus ni de mode, ni d'aucune défaite.

Mille autres dont la nuance est si différente et qui y viennent également comme poussées par l'instinct de leur perte. Noémie était de ce nombre. Elle demanda 10 francs; ils lui furent donnés sans observation. La reconnaissance fut cachée dans son sein, et, avant de rentrer chez elle, les provisions de première nécessité avaient absorbé la moitié de sa petite fortune; mais, en arrivant, elle apaisa toutes les larmes. Théodore prit la potion si long-temps attendue, et la gaîté sembla reparaître ce jour-là sur le visage de la jeune famille.

CHAPITRE XI.

Les vingt francs. — Le Mari trompeur. — La Femme jalouse.

Le soir, Néomie fut chercher l'ouvrage qu'on devait lui avoir préparé. Elle ne demanda pas d'argent, elle en avait encore ; mais cette fois elle fut payée sans aucune observation.

Il en est presque toujours ainsi : tout vous abonde au moment où vous avez le moins besoin. Elle avait reçu 10 francs sur sa bague ; il lui en restait cinq, on venait de lui en remettre six, elle pouvait, selon qu'elle se l'était promis, aller dégager de suite un objet qui lui offrait une ressource pour l'avenir ; mais, les frais une fois payés, il lui restera trop peu de choses, et le lendemain ressemblera à la veille, et ses chagrins seront toujours les mêmes. Elle remit donc à un autre temps pour retirer un bijou auquel son cœur était attaché plus encore que son in-

térêt, pensant que la chose lui serait plus facile lorsque Théodore se porterait mieux.

Cependant le froid était excessif; d'énormes glaçons couvraient la Seine; les feuilles d'acanthe et de chêne, les branches d'arbres, tous les festons cristallisés dessinés sur les vîtres, lorsque le thermomètre de Chevalier marque douze ou quinze degrés, peuvent offrir des idées riantes à tous les heureux du siècle qui, bien chauffés, bien nourris, bien couverts, laissent aller leur imagination au gré de leurs besoins satisfaits.

Mais hélas! tous ces objets n'avaient rien de vaporeux, rien de calidonien pour les yeux humides de la triste Noémie, couverte d'une simple petite robe d'indienne, et dont les membres délicats étaient transis par le souffle glacé du nord-est.

On peut philosopher et rimailler, à son aise, les pieds sur ses chenets devant un bon feu, dans un appartement soigneusement calfeutré. On se rit des vents déchaînés, on nargue les élémens en fureur, on laisse courir sa plume sur le papier parfumé, et le pathos obéissant peut alors sortir tout armé d'un cerveau romantique.

Mais le pauvre diable, pressé par le froid, par la faim, obligé de souffler dans ses doigts pour rétablir chez lui le calorique. Celui-là voit tout à nu; pour lui point de prisme d'illusions, point d'erreurs; pour lui les choses sont ce qu'elles sont : du bois est du bois, du pain est du pain.

Privé du métal qui lui représente toutes ses privations, tous les vices des institutions sociales sont là pour lui prouver qu'il est dans son tort et que le législateur a nécessairement dû travailler pour le riche, c'est-à-dire pour un millionème peut-être de toute la grande famille humaine.

Noémie s'occupe plus qu'assidûment; son courage n'est point abattu; mais que peut une femme qui n'a de ressources que son travail, veiller son mari malade et nourrir trois enfans en bas âge.

Quelle constance, quelle résignation ne viendraient pas mourir contre tant de difficultés.

Quelquefois elle est tentée d'écrire à sa mère et de lui envoyer ses enfans; mais elle reconnaît bientôt que ce projet est inexecutable.

La coquette, l'insensible Julie ne s'est vue mère qu'avec un sentiment de regret. Sa fille est pour elle un objet d'aversion! Que sera-ce si l'on

amène sous ses yeux les innocentes créatures à qui elle doit le titre d'aïeule, et témoins irrécusables de ses beaux jours évanouis.

La tristesse de Théodore allait toujours croissant; mais elle était plus concentrée que celle de sa femme : une sorte de mutisme et de marasme avait succédé à sa douce éloquence et à son humeur enjouée.

Ses livres mêmes qui, jusqu'ici lui avaient procuré tant de bienfaisantes distractions, n'avaient plus de charmes à ses yeux; nos romanciers les plus spirituels ne pouvaient plus lui arracher un sourire.

Il ne voyait devant lui que l'impossibilité de sortir d'un labyrinthe inextricable : une fièvre dévorante le consume, le mine, l'épuise; pour lui plus de jeunesse, plus d'horison, plus d'avenir.

Une pensée unique l'occupe : il la mûrit; sans cesse elle se mêle à toutes les autres : elle fait presque le charme de ses rêveries : c'est d'écrire à son frère, lui recommander sa femme et ses enfans et de s'ôter une vie qui lui devient de jour en jour plus odieuse.

Et encore, se disait-il, ce frère qui m'aimait en apparence, si tendrement, a-t-il fait une seule démarche pour connaître mon sort? S'est-il mis seulement en peine de savoir mon adresse? Ah! combien je maudirais le bonheur qui me donnerait une semblable indifférence.

S'il était heureux! son cœur lui dirait que tout ce qui souffre aurait droit à sa sollicitude. Il volerait au devant de l'infortune, il serait la providence de la veuve, du pauvre et de l'orphelin.

Ainsi raisonne presque toujours celui qui gémit sous le poids du malheur; mais le vent change-t-il, les nuages de l'adversité viennent-ils à se dissiper, tant de projet généreux s'évanouissent totalement, le cœur se sèche, se métallise, et tout sentiment noble vient se briser contre la cuirasse de l'égoisme.

Tel n'était pas sans doute le caractère de Théodore; mais ce que je viens de dire est une vérité si ancienne, qu'il fallait bien en passant lui rendre un petit hommage philosophique, un surcroit de peines, ne tardera pas à aggraver la situation des deux époux.

L'aîné des enfans eut la rougeole, qui bientôt

se communiqua aux autres, de sorte que les nouveaux soins qu'elle dut leur prodiguer, ravit à l'infatigable Noémie, jusqu'à la possibilité de travailler.

Il fallut recourir à la fatale ressource du Mont-de-Piété.

On engagea d'abord les effets dont l'usage n'était pas indispensable; puis vint le tour de ceux dont le manque devait être une privation.

Ils y furent portés; mais l'argent qu'on en retira était loin d'être suffisant pour subvenir à l'entretien dispendieux de quatre malades.

La pharmacie absorbait presque tout à elle seule; le reste était disséminé entre ceux des fournisseurs avec lesquels on avait des relations quotidiennes.

Noémie, toujours prévoyante, pensa qu'elle ne ferait peut-être pas mal d'aller au magasin qui lui donnait de l'ouvrage, prévenir que l'on ne compta pas sur elle, pendant tout le temps qu'elle serait obligé de consacrer au rétablissement de ses enfans.

La maîtresse du magasin de broderie était absente lorsqu'elle y arriva; elle adressa donc au

mari les excuses qu'elle se proposait de faire à la dame; remerçiant même sa bonne étoile qui lui permettait de parler plutôt à lui qu'à elle.

Il s'était toujours montré si prévenant à lui choisir l'ouvrage le plus avantageux; sa bienveillance lui avait si souvent sauvé les reproches que la dame aurait été en droit de lui faire, sur le manque de soin apporté au confectionnement des objets qui lui avaient été confiés; il lui avait tant de fois évité des courses fatigantes et toujours désagréables, en lui portant lui-même ou de l'ouvrage ou de l'argent, qu'elle ne pouvait mieux rencontrer dans sa mauvaise fortune.

Noémie attribuait les marques d'intérêt dont elle était l'objet, à son assiduité, à son empressement, qui ne lui permettait pas de refuser des commandes quelquefois peu lucratives.

Un peu d'amour-propre, bien pardonnable, lui fesait même voir dans la peine qu'elle se donnait, le motif des attentions du maître brodeur.

Tant d'innocence, de générosité, de désintéressement n'était cependant pas la règle de conduite de M. Deschamps, c'était le nom de ce

nouveau Lovelace. M. Deschamps était un grand homme d'une quarantaine d'années, plus maigre que chargé d'embonpoint, plus sot que spirituel, moins amoureux que libertin, et sémillant encore quoique courbé sous le poids de quinze ans de mariage.

Ayant peu de ressources dans l'esprit et dans ses charmes extérieurs, M. Deschamps avait pour principe en amour que rien ne peut résister à la pluie d'or, n'estimant point les femmes, pas même la sienne et se vengeant peut-être tous les jours de ce qu'il avait aperçu une seule fois, en entrant chez lui trop précipitamment.

Il croyait donc quil lui était permis de concevoir ici une espérance que les circonstances semblaient autoriser plus que jamais.

Depuis long-temps il avait jeté des regards de désir sur la charmante ouvrière; jamais un langage séducteur n'avait été mis en usage pour s'initier dans les bonnes grâces de Noémie; mais connaissant parfaitement l'état de gêne où elle se trouvait, il crut que le moment était arrivé où la vertu la plus inébranlable vient échouer contre le rocher de la misère.

Noémie allait se retirer, lorsque M. Deschamps imprimant à sa voix toute la flexibilité dont elle était suceptible :

— Madame, lui dit-il, les temps sont bien malheureux, le travail est rare; les ressources s'épuisent chaque jour davantage.

Je sais apprécier toute la force de votre âme; j'aime à rendre justice à votre résignation dans le malheur, et je sens combien il doit vous être pénible de suspendre pour quelque temps vos relations avec nous.

Me permettriez-vous de vous proposer l'avance d'une quinzaine de francs.

Touchée d'un si généreux procédé, l'épouse de Théodore hésita d'abord quelques instans; mais les choses en étaient à un tel point dans son triste ménage, qu'elle ne balança plus à accepter cette marque d'intérêt.

— Monsieur, répondit-elle, vos manières sont si obligeantes, qu'il y aurait de l'injustice à vous refuser : je reçois les quinze francs à titre de prêt, et m'engage à vous les rembourser dès que nos travaux auront recommencé.

M. Deschamps souriant à cet effort de son ima-

gination qui lui avait fait trouver un prétexte aussi adroit de se rendre agréable, compta vingt francs à Noémie au lieu des quinze dont il avait d'abord parlé; mais en les lui remettant, il prit ses deux mains dans les siennes; ses yeux, assez insignifians pour l'ordinaire, brillèrent de tous les feux d'un désir effréné, et se fixèrent sur Noémie avec une expression qui la fit rougir.

Elle se hâta de se retirer, très-embarrassée de sa position.

Au moment d'ouvrir la porte, M. Deschamps passe familièrement ses bras autour de sa taille, et lui recommande de ne parler en aucune manière devant sa femme de l'avance qu'il vient de lui faire, et en même temps il veut lui prendre un baiser.

L'épouse de Théodore comprit alors toute la fausseté de la position dans laquelle sa crédulité l'avait jetée, et déjà sans plus d'hésitation elle allait rendre les vingt francs au trop entreprenant brodeur, lorsque celui-ci ayant entendu sa femme qui montait l'escalier, poussa doucement Noémie dehors, et rentra chez lui, la laissant fort mé-

contente de la démarche qu'elle avait tentée dans l'intérêt de son futur bien-être.

Dans sa préoccupation, elle passa près de la brodeuse sans lui parler, ni même sans lui avoir adressé le moindre signe de civilité.

Mais en descendant, les pièces de cinq francs qu'elle avait mises dans son sac firent entendre un tintement argentin, et la crainte de paraître coupable lui fit monter le rouge à la figure, au moment où madame Deschamps tournait les yeux vers elle, attiré par un bruit qui flattait toujours agréablement son oreille.

Il n'en fallut pas davantage pour remplir de serpens le cœur de madame Deschamps, dont nous nous bornerons à tracer le portrait en disant qu'elle frisait la moitié de son neuvième lustre, qu'elle n'avait pas toujours été fidèle, mais que, soit orgueil, soit toute autre cause, elle prétendait à l'amour exclusif de son mari.

Elle réussissait bien.

— Qu'est donc venu chercher cette ouvrière, lui demanda-t-elle aussitôt, d'une voix notable-

ment altérée. Il paraît qu'il se passe ici de jolies choses pendant mon absence.

La figure de cette femme était en feu.

— Cette ouvrière, c'est madame Théodore qui venait t'avertir que ses enfans étant malades, il lui est impossible de travailler avant huit jours.

Si tu n'étais pas toujours par voie et par chemin, tu lui aurais répondu toi-même.

— Et cet argent qui sonnait dans son sac, qui le lui a donné ? Certainement ce n'est pas avec ce qu'elle gagne qu'elle peut en ramasser autant. Voilà deux semaines qu'elle n'a rien fait pour nous. On ne lui doit rien; je veux savoir pourquoi vous lui avez donné cette somme ?

M. Deschamps allait nier le fait.

— Tout beau, Monsieur, je vous ai vu par le trou de la serrure et j'ai descendu un étage pour savoir ce que vous diriez. Je ne m'étonne pas que l'argent marche sibon train.

Madame Deschamps mentait; elle n'avait rien vu, et son mari fort habitué à ces sortes de finesse

prit un ton qu'il savait nécessaire dans l'occasion.

— Eh! ma foi, sais-je moi, d'où lui viennent ses pièces de cinq francs! La monnaie est ronde; elle roule pour tout le monde; d'ailleurs va le lui demander, si tu es si curieuse, tu sauras si c'est moi qui les lui ai données; et là dessus M. Deschamps crie d'un ton de maître pour imposer silence à sa femme.

Mais celle-ci, comme bien d'autres, avait à l'instant compris ce que son cher époux lui préparait; et sans perdre de temps, faisant semblant d'avoir oublié quelque chose dans ses commissions, elle se rend chez Noémie pour constater le délit.

— Pardon, Madame, lui dit-elle en entrant, mon mari ne se rappelle pas combien il vous a remis tout à l'heure; il m'envoie vous le demander.

Noémie, qui savait l'espèce de mystère dont cet homme avait enveloppé son obligeance, changea de couleur, par la seule crainte de pouvoir être soupçonnée, et elle balbutia:

— Vingt francs.

— Les avez-vous encore ?

— Madame il m'en reste quinze ; les voilà.

Madame Deschamps les reprit, et lançant à la jeune femme un regard moitié sardonique, et moitié foudroyant :

—Ah ! la bonne hypocrite, c'est ainsi que vous récompensez les personnes qui vous mettent le pain à la main ; mais, Dieu-merci, mes prévisions ne m'ont point trompée, et il y a long-temps que je m'en doutais.

Puis se tournant vers Théodore :

— Et vous, mon cher, restez couché : allez, dormez en repos, votre femme travaille à merveille ; elle s'entend à troubler les ménages, à suborner les maris.

Diable, mais vingt francs à la fois ! c'est une misère.

Il est bien généreux, M. Deschamps, car vous n'êtes pas belle, et je suppose que ce n'est pas là le début de ses largesses ; mais sois tranquille, traîtresse, maudite effrontée, que je t'y reprenne jamais, tu sentiras ce que peut la colère d'une femme offensée.....

On présume bien que madame Deschamps débita cette sortie furibonde avec une telle volubilité, que ni Théodore, ni sa femme, ne purent d'abord placer une seule parole de justification.

Noémie, humiliée de se voir compromise avec une semblable furie, ne trouvait que des larmes pour sa défense.

Mais Théodore, à qui sa femme avait raconté la chose telle qu'elle s'était passée, fit un effort pour châtier, comme de raison, l'insolente qui l'injuriait, parce qu'elle le croyait hors d'état de la punir de son impertinence.

Il parvint enfin à se traîner jusqu'à la porte, et recueillant ses dernières forces, il poussa la brodeuse dehors.

La violence qu'il s'était faite avait épuisé tous ses moyens physiques, et il se laissa tomber sur une chaise. Son visage se couvrit d'une pâleur mortelle, et si on ne l'eût vu respirer, on eût cru voir les symptômes d'une destruction totale.

Noémie lui soutenait la tête et lui faisait respirer du vinaigre; elle couvrait de baisés cette

figure si belle et qui ne présentait plus aujourd'hui que l'aspect de la mort.

Elle lui prodiguait les noms les plus doux, les plus tendres, le réchauffait de son haleine; mais il fut près d'un quart d'heure avant de reprendre ses sens.

— « Ah! pourquoi me prodiguer des soins, lui dit-il en ouvrant les yeux, et du ton de reproche le plus doux; mon amie, il fallait me laisser mourir. J'étais si heureux! Peux-tu me rappeler à la vie. Va, la perdre est un bonheur, lorsqu'on ne peut rendre heureux ceux que l'on aime et qui nous entourent.

Noémie chercha à le consoler; à force de tendresse, de douceur, elle réussit à calmer son désespoir, et le soutenant dans ses bras, elle parvint à lui faire regagner l'humble couche sur laquelle il reposait ses souffrances.

CHAPITRE XII.

Le Propriétaire comme il y en a peu. — Hésitation. — Le Déménagement.

L'ÉPOQUE du terme approchait ; il fallait faire de nouveaux sacrifices : ils devaient être les derniers.

Excepté quelques hardes appartenant aux enfans, et celles qui les couvraient eux-mêmes, les deux pauvres époux ne possédaient plus rien.

L'année entière et le treizième mois lui-même étaient révolus ; et il leur avait été impossible de rien dégager.

Noémie aurait ardemment désiré avoir quelque chose encore dont elle pût disposer, afin de renouveler les objets auxquels elle tenait davantage ; mais le prix du renouvellement était exorbitant.

Le grand bureau avait prêté moins que les petits ; il fallait payer la différence, plus l'intérêt

du commissionnaire qui s'était accumulé, plus les intérêts des intérêts.

Noémie attendra donc encore; peut-être avant peu sa situation changera.

Peut-être arrivée au dernier degré de l'infortune, la providence jetera sur elle un regard d'indulgence, et répandra sur sa malheureuse famille ce rayon d'espérance qui ne l'a pas abandonnée.

Et puis, elle a une mère, et la jugeant d'après son cœur, elle ne peut croire que, malgré tant de tentatives infructueuses, sa haine puisse être éternelle.

Le propriétaire, M. Perrin, avait envoyé sa quittance; il fallut se décider à descendre chez lui, et à se justifier du retard; mais on sait qu'en pareil cas, le meilleur argument, c'est l'exactitude ou de l'argent pour parler d'une manière plus arithmétique, plus positive.

Noémie a été ponctuelle jusqu'à ce jour; mais cette fois elle se trouve dans l'impossibilité de compléter le montant de son loyer.

Elle se présente chez M. Perrin avec la timi-

dité d'un débiteur innocent, munie des 10 francs seulement qu'elle a pu réunir.

Le vieillard, car cette dénomination convient presque généralement à tous gens ayant pignon sur rue, reçut les excuses de sa locataire d'une manière assez bénévole, pour écarter de l'esprit de celle-ci tout soupçon de rudesse ou de sévérité.

Il reste quelque temps absorbé dans ses réflexions, puis, avec tous les ménagemens que sait employer un homme d'une éducation distinguée, avec toutes les précautions nécessaires pour ne pas alarmer l'amour-propre, il prie Noémie de s'asseoir et de l'écouter attentivement.

— « Il y a long-temps, ma chère enfant, que j'ai pensé à vous être utile; mais j'en vois peu le moyen.

» Votre mari, toujours malade et dont la guérison peut être bien longue, puisque tout ce qui serait capable d'y contribuer vous manque, est un obstacle au peu de bien que j'aurais désiré vous faire.

» Je ne vous engagerai point à lui conseiller de se laisser conduire dans un hospice; il repousserait cette idée, lorsque un peu moins d'amour-propre lui rendrait sans doute la santé.

» Il travaillerait et vous seriez tous, sinon plus heureux, du moins hors de cette position voisine du désespoir. »

Noémie n'osa pas même approuver du geste une semblable ouverture; des sanglots furent la seule réponse.

Aurait-elle jamais pu consentir à ce que son mari, livré à des mains mercenaires, reçût d'autres que d'elle-même des soins dont la privation eût infailliblement conduit son cher Théodore au tombeau?

Elle se tut, et écouta M. Perrin, qui continua de la sorte :

— « Il est encore une proposition que je voulais vous faire.

» Il ne faut pas vous en fâcher, ma chère enfant; je désirerais que ma fortune me permît de me livrer aux élans de mon cœur; mais, vous le savez, les temps ne sont pas heureux, beaucoup

de mes locataires sont en arrière de plusieurs termes et m'ôtent les moyens de faire le bien qu'il me serait doux de commencer par vous. »

— « Monsieur, je suis plus que reconnaissante de vos bonnes dispositions à notre égard, et je serais bien injuste de trouver mauvais un conseil qui, j'en suis persuadée d'avance, ne peut manquer de s'accorder avec nos intérêts communs. »

— « Très-bien, mon enfant! bien! Vous me remercierez plus tard; ma proposition actuelle n'est que provisoire et subordonnée à la situation encore indécise de mes propres affaires.

» Elle n'a pour but que de vous aider à passer l'hiver et à diminuer vos charges qui sont trop fortes pendant une saison aussi rigoureuse.

— « Je possède dans le nouveau village bâti plaine de Grenelle, une maison fort belle et d'une grande élégance; elle est entièrement neuve et n'a pas un seul locataire.

» J'en suis un peu embarrassé. Un marchand de vin qui se trouve en face est chargé de la montrer; mais, soit qu'il ne s'en occupe qu'avec négligence ou qu'il y ait une fatalité attachée à

cette habitation, le fait est qu'elle ne se loue pas et que depuis un an elle ne rapporte rien.

Mon projet est de vous y installer dans une salle qui est par bas; vous ne m'en paierez pas le loyer; seulement vous voudrez bien répondre aux personnes qui viendront pour louer.

Voyez si cette offre vous arrange comme elle me convient à moi-même.

Monsieur, vos bontés me touchent profondément; vous savez faire oublier que le choix n'est pas permis aux malheureux; je vais parler de suite à mon mari, et je ne doute pas que sa réponse ne soit la mienne.

Elle s'apprêtait à regagner le cinquième, lorsque l'excellent homme la pria de se rasseoir.

— Ma chère petite dame, lui dit-il, vous m'intéressez, et je serais vraiment à plaindre d'avoir tous locataires qui vous ressembleraient. Je n'aurais jamais le courage de les forcer à me payer.

Tenez, un peu plus, un peu moins, je n'en serai ni plus riche ni plus pauvre; reprenez ces dix

francs que vous venez de m'apporter, ils vous serviront à déménager et à faire transporter votre mari qui est incapable de parcourir une aussi longue route à pied.

En disant cela, une main quelque peu ridée, mais jadis fort belle, et dont on prenait encore le plus grand soin, présenta à Noémie les deux pièces qu'elle venait de remettre à-compte.

L'expérience est, dit-on, un maître infaillible, l'axiôme est vrai; cependant il doit assigner des bornes à la méfiance; celle-ci nous rendrait souvent injustes, et sa lumière n'est que douteuse dans les champs du présent et de l'avenir.

La situation de Noémie était donc fort embarrassante dans cette occasion.

La scène de la brodeuse était encore présente à sa mémoire, elle craignait de ne trouver qu'un prétexte de galanterie dans une action qui lui semblait prendre sa source dans ce que la délicatesse la plus exquise offre de ressources.

Elle se rappelait la bonhomie qu'elle avait eue d'accepter les vingt francs de M. Deschamps, et se reprochait encore la faiblesse de ne pas les lui

avoir rendus, alors que sa conduite envers elle eût légitimé des soupçons trop bien fondés.

Elle hésitait donc cette fois, et sa rougeur fut telle que l'honnête propriétaire crut avoir prononcé quelque parole dont le sens douteux, peut-être, l'aurait humiliée.

— Serais-je assez malheureux, lui dit-il, pour qu'une chose, que je ne fais pas même dans l'intention d'exciter votre reconnaissance, fût prise par vous dans un sens entièrement opposé au but que je me suis proposé dans cette occasion.

Me réduiriez-vous à rougir du peu de bien que je m'estime heureux de faire.

Si cela était, ma chère dame, j'en serais profondément affligé, parce que vous méritez l'estime et le respect de tous ceux qui vous connaîtront. Laissez-moi du moins le mérite de la bonne action que vous m'avez inspirée.

D'ailleurs c'est une simple avance que je vous fais ici; plus tard vous m'en rendrez compte.

J'augure bien de votre avenir; je crois, je suis certain même qu'un jour vous serez aussi heureuse que vous êtes digne de l'être.

Non, vous ne me refuserez pas le bonheur de m'occuper de votre destinée.

Montez de suite chez vous; faites part à votre cher malade des nouveaux arrangemens que je crois devoir prendre dans vos intérêts, et venez me rendre réponse ce matin même.

Que répliquer à un pareil langage.

L'accent de la vérité n'est pas moins éloquent que celui du véritable amour : il faut y croire; les cœurs nobles seuls peuvent le reconnaître.

Aussi Noémie va-t-elle immédiatement rejoindre Théodore; elle lui raconte la conversation qu'elle vient d'avoir avec M. Perrin, ses excellentes intentions à leur égard, et lui demande son sentiment sur ce qu'il convient de faire dans la circonstance présente.

— Ce que tu voudras, dit-il avec indifférence.

N'es-tu pas notre génie protecteur à tous ?

Je consens à tout ce que tu jugeras capable de te rendre plus heureuse.

Mais à quoi bon désormais un peu de mieux. Va la source du bonheur est à jamais tarie pour

nous. Nous en avons épuisé les dernières gouttes.

A ces mots il cacha de nouveau sa tête dans ses mains longues et décharnées, et comme redevenu seul au monde, un soupir s'échappa de sa poitrine oppressée.

Ce langage désespéré n'enleva cependant pas tout courage à la triste Noémie. Elle s'en fia au temps pour calmer l'âme trop exaltée ou trop abattue de Théodore, et à la lueur du dernier rayon d'espoir qui lui restait encore, elle descendit de suite chez M. Perrin.

— Monsieur, lui dit-elle, d'un air de gaîté qui contrastait avec les sentimens douloureux dont elle était affectée, vous voyez en moi une ambassadrice chargée de pleins-pouvoirs.

Mon mari souscrit en mon nom à tout ce que vous avez bien voulu nous proposer.

Je ne vous parlerai point de sa reconnaissance ; elle est muette en ce moment, son état le prive du plaisir de vous l'exprimer ; mais nos cœurs s'accordent trop bien, pour que vous ne les jugiez pas tous deux favorablement.

Aujourd'hui même nous nous transporterons au nouveau domicile que votre bonté nous assigne : notre seul désir est de voir bientôt changer notre sort pour vous prouver que nous savons apprécier tout ce dont nous vous sommes redevables dans cette occurence.

M. Perrin essuya quelques larmes septuagénaires, de ces larmes que la vieillesse même ne peut refuser à l'expression d'une déchirante sincérité.

Et pressant affectueusement la main de son aimable locataire :

— Allez, lui dit-il, femme trop courageuse pour n'avoir plus d'avenir; allez, ange consolateur, le ciel ne laissera point tant de vertu sans récompense.

L'impiété seule renie la providence, et Théodore un jour, avec la santé, recouvrera plus qu'il n'a perdu.

Riches de vos malheurs passés, et d'une situation plus heureuse, souvenez-vous au moins de votre vieil ami.

Celui-là ne vous trahira jamais.

Il demande pour seule grâce de vivre assez long-temps pour voir s'accomplir une prédiction qui, du reste, n'est que l'expression de mes vœux les plus ardens.

Émue jusqu'au fond du cœur, Noémie ne put témoigner à M. Perrin tout ce qu'elle éprouvait de bonheur en ce moment; et quoique bien faible fût sa confiance dans le pronostic arraché peut-être à la seule force du sentiment dont le généreux vieillard était pénétré, elle alla de suite chercher un commissionnaire pour effectuer dans la journée même l'œuvre de son déménagement.

Elle sortait à peine de sa demeure, lorsqu'au détour de la rue, un homme d'une cinquantaine d'années, richement vêtu, couvert d'un manteau magnifique, s'arrête tout-à-coup, et l'aborde avec la plus exquise civilité. Noémie cherche à l'éviter.

— Eh! quoi, Madame, vous ne reconnaissez plus le comte de Walstorff, un de vos abonnés les plus assidus, lorsque vous teniez votre cabinet de lecture, rue Pelletier.

Aurais-je commis quelqu'action qui m'eût at-

tiré votre entière indifférence, serais-je mort dans votre mémoire ?

— Monsieur, répond la femme de Théodore, vos traits ont pu s'effacer de mon souvenir, mais jamais vos procédés à mon égard. La femme la plus irréprochable devrait tenir à honneur de se les rappeler.

— Vous me reconnaissez donc ?

— Je serais ingrate de vous répondre que non. Mais permettez-moi de vous quitter ; une affaire bien importante exige que je ne m'arrête pas plus long-temps.

— Une minute encore. De nouveaux désastres vous auraient-ils frappée ?

Le comte russe les avait devinés, et cette question était faite pour éviter d'humilier Noémie.

L'aimable Théodore, cet homme qui seul a pu fixer votre cœur, serait-il victime de nouvelles injustices ? Obligé de retourner à Moscou, j'avais absolument perdu les traces de la seule femme qui aurait embelli ma vie.

— Point de complimens, monsieur le comte ; nous avons épuisé, peut-être, toutes les peines imaginables ; mais la tendresse que nous nous portons est toujours la même, et elle nous aide à supporter nos maux ; ensembles nous sommes encore heureux.

—Eh ! bien, Madame, si des offres que je vous ai déjà faites, pouvaient vous rendre au bonheur, après trois ans d'absence mon cœur n'est pas changé, vous y tenez toujours la première place ; mais ne croyez pas que l'égoïsme, ou un sentiment plus vil encore, m'inspire en ce moment.

Je ne veux ici que rendre hommage à la vertu ainsi qu'à l'amour constant qui m'a donné une haute idée du courage et de la résignation des femmes en France.

— M. le comte, je sais apprécier toute la générosité de vos propositions, mais je dois vous refuser ; tout m'en fait un devoir ; tant que je vivrai, votre souvenir vivra dans mon âme, après celui de mon Théodore ; mais aujourd'hui nous devons passer et supporter les épreuves qui nous sont envoyées.

A ces mots, et prête à succomber sous le double poids de la surprise d'une rencontre aussi inattendue et de l'aveu le plus pénible, Noémie s'enfuit précipitamment, laissant le comte stupéfait, et rempli d'admiration au spectacle de tant de malheur réuni à tant de grandeur d'âme.

Remise de son émotion, et après avoir jugé que le seigneur Russe avait eu le temps de s'éloigner, elle fait prix avec le maître d'une petite charrette à bras pour transporter son petit mobilier, de la rue des Canettes à la plaine de Grenelle.

Elle revient ensuite louer un fiacre pour son mari et ses trois enfans.

Elle suit à pied pendant cette longue route le pédestre phaëton chargé de ses dernières richesses.

CHAPITRE XIII.

Le logement de Grenelle. — Le matelas mis au Mont-de-Piété. — La mère et la fille.

Il était presque nuit lorsque l'homme-cheval arriva.

Théodore entouré de ses enfans attendait dans une grande pièce bien froide. Son état était celui d'un homme qui n'a plus que le sentiment machinal de son existence.

La douleur, il ne la sentait plus.

Le mieux, il n'y songeait pas ; une situation plus pénible était la seule perspective qui s'offrît encore à son esprit.

La maison de M. Perrin était sans contredit une des plus belles du nouveau village créé par Violet, nom qui doit figurer en première ligne dans la biographie des maçons.

Elle est bâtie avec beaucoup de recherche tant à l'extérieur qu'en dedans ; mais on a apporté la plus grande économie dans ce qu'on appelle vulgairement la loge du concierge.

C'était une petite salle carrée très-basse, extrêmement humide, et d'une tristesse qu'il eût été difficile de diminuer, en raison du peu de jour qui pouvait y pénétrer. Une seule fenêtre garnie de barreaux de fer donnait sur une rue déserte et avait pour vis-à-vis un mur gris-foncé de trente pieds d'élévation.

— Ah! dit Noémie en entrant, ce sera ici notre tombeau.

Théodore aussi eut la même pensée : il murmura quelques paroles à voix basse, et la jeune femme regretta une observation qui ramenait son mari aux idées de destruction qui ne le quittaient plus depuis long-temps.

Les deux époux songèrent à s'organiser tant bien que mal ; ils disposèrent du mieux possible du peu de meubles qu'ils avaient sauvés du naufrage ; mais tous leurs efforts ne purent égayer leur nouveau séjour.

Rien ne porte plus à la tristesse qu'un réduit sombre et obscur.

Le soleil réjouit le cœur même du pauvre ; l'arc-en-ciel a été créé pour le malheureux ; mais nos jeunes gens ne pouvaient pas même apercevoir dans les cieux ce signe de réconciliation.

Les plus tristes pressentimens entrèrent avec eux dans ce manoir solitaire.

L'enfant que Noémie allaitait se ressentait de la mauvaise santé de sa mère et des privations qu'elle n'avait cessé de s'imposer depuis si long-temps. Il était chétif, languissant et ne prenait pas le sein avec cette avidité instinctive qui semble annoncer toute la force vitale du premier de nos alimens.

Noémie arrêtait souvent ses yeux attendris sur ce dernier fruit de ses amours. Elle le regardait avec cette pitié qui anticipe sur un malheur à venir.

Son cœur se brisait à la seule pensée qu'il faudrait peut-être le supporter avant peu ; mais elle n'avait garde de manifester ses craintes à Théodore.

Il était déjà si malheureux qu'il eût été cruel d'accroître ses chagrins par une prévoyance incertaine.

L'argent si généreusement rendu par le propriétaire était à sa fin.

Depuis que Noémie est emménagée elle n'a pu trouver d'ouvrage ; aucune ressource pécuniaire ne se présente à son esprit si fertile en expédiens. Elle a même perdu le peu de crédit qu'elle avait acquis dans son ancien quartier, et la confiance que son exactitude lui avait méritée de la part de ses fournisseurs.

Là, plus d'épicier bénévole, plus de boulanger patient dont elle eût pu mettre à l'épreuve la générosité si elle l'eût voulu.

Il faut tout payer au comptant. On est mal costumé ; on est timide et l'on croit que l'on va lire sur votre physionomie tout ce que vous souffrez et ce dont vous avez besoin. On pense que chacun devine votre triste situation.

Depuis plusieurs jours du pain plus que bis est la seule nourriture de toute la famille, et quelques

pommes de terre cuites dans l'eau composent tout son luxe culinaire.

Dans une extrémité semblable, il vint encore à l'idée de Noémie que le moment était peut-être venu de pouvoir s'adresser à sa mère : elle ne parla pas de son espoir à Théodore. Elle préféra le surprendre.

Elle écrit à madame d'Evremont; mais en exposant une partie de sa situation, elle conserve vis-à-vis d'elle le respect froid et craintif qui doit distinguer la fille de l'étrangère.

Sur le sort de ses enfans, elle s'exprime avec plus de détail ; elle pense qu'elle intéressera ; elle va jusqu'à oublier que jamais le cœur de Julie ne battra de plaisir en entendant parler de ceux dont l'existence est un témoignage vivant de son divorce avec la jeunesse.

Elle n'ose pas s'abandonner à la possibilité d'une vérité cependant si palpable ; elle passe un jour entier dans ces douces illusions ; mais le soir lui ramène toute l'horreur de la réalité ; la réponse de sa mère était écrite par une main étrangère, elle avait évidemment été dictée par elle.

On l'invitait à s'épargner des démarches inutiles, à renouveler des demandes tout-à-fait inconvenantes.

Madame n'était point dans l'habitude d'assister des personnes *qu'elle ne connaissait pas.*

Un torrent de larmes vint au secours de Noémie, dont le dernier espoir était anéanti.

Le refus glacial et presque ironique de sa mère rouvrait toutes ses blessures ; mais son chagrin fut à son comble lorsqu'elle s'aperçut que son petit dernier ne voulait plus prendre le sein ; long-temps elle le contemple avec tendresse ; elle le couvre de ces baisers dont l'amour maternel seul connaît toute la douceur, toute l'efficacité.

L'existence de cet enfant chéri est plus que compromise.

Comment survivra-t-il ? Quel moyen de le sauver ? Il faudrait, pour réussir, envoyer chercher un médecin ; mais la visite de ce docteur serait inutile, puisqu'il n'y aurait pas encore cette fois de quoi se procurer l'ordonnance qu'il prescrirait.

Elle se tourmente, se désespère, se fatigue à chercher ce qu'elle pourrait faire.

Le néant, l'impossibilité, la nuit, voilà tout ce qui s'offre à son imagination flétrie.

Elle peut conduire l'enfant dans un de ces hospices où tous les soins les plus dignes d'éloges sont prodigués à ces innocentes créatures ; mais son fils n'aura pas la force de supporter le voyage..... Elle a trop tardé.....

Il n'est plus temps.....

Théodore, malgré l'état d'apathie où son âme était plongée, s'aperçut du trouble moral qui agitait sa femme.

— « Pourquoi, lui dit-il, garder tes peines pour toi seule ?

» Ce n'est donc plus les adoucir que de les partager avec moi.

» Si ton sort n'était pas lié au mien, depuis long-temps la mort aurait fait justice de mes calamités ; mais c'est toi, c'est ton état qui fait le plus terrible de mes maux. Ne me cache donc rien. Supportons ensemble le lourd fardeau de

nos infortunes. Allons jusqu'au bout : quand la mesure sera comblée, quand les forces nous manqueront......, eh bien! nous verrons...... »

Noémie le comprit; elle ne blâma ni n'encouragea sa pensée.

Que faire, lui demanda-t-elle; regarde tes enfans, et du geste elle indiquait lés deux plus grands endormis, et ramassés l'un près de l'autre....... Vermeils de santé, ils faisaient un contraste frappant avec le dernier qui venait d'être remis dans son berceau. Ses membres étaient glacés et un dernier souffle l'animait à peine.

On était à la fin du mois de janvier; le froid avait repris avec une nouvelle intensité; un voile de glace était répandu sur toute la nature, et au milieu de ce désastre universel, auquel le riche seul peut échapper, une famille entière se trouve sans pain, sans feu, sans un sou.

Les deux époux restèrent muets devant toute l'horreur de leur position.

Cet affreux silence dura dix minutes.

Théodore ne cherchait aucun moyen; il n'en

connaissait qu'un, et vingt fois par jour il était tenté de l'offrir à sa femme.

Mais Noémie, dont l'esprit actif travaillait sans cesse, voulut employer la dernière ressource qui lui restait encore pour sauver son enfant.

Elle propose à Théodore de faire porter au Mont-de-Piété le dernier matelas sur lequel ils sont couchés.

— Prends, lui dit-il avec indifférence, mais fais vîte; il est déjà tard.

Et tes deux enfans, que vais-je en faire pendant tout ce temps? où les mettre? il fait si froid!

— Je vais les emmener, répondit Noémie, la marche les échauffera.

Elle avait ses projets.

Elle roule le matelas, fait signe à un commissionnaire d'approcher, et l'engage à la suivre.

Les deux enfans, quoique bien enveloppés et chaudement vêtus de haillons, n'en étaient pas moins fort mal à leur aise; ils pleuraient.

Leur bonne mère les porta à tour de rôle, et les consolait en leur promettant de les conduire chez leur ancienne voisine, la bonne Virginie, dont elle n'a point voulu jusqu'à ce jour accepter les propositions généreuses.

Mais les temps sont tellement cruels qu'elle s'est décidée à lui laisser ses deux petits pour quelques jours, si elle ne réussit pas dans ce qu'elle a projetée, et dont elle veut lui faire part; car c'est sur elle seule qu'elle compte pour cela.

Elle la connait si expansive et si complaisante qu'elle est certaine d'avance que Virginie n'hésitera pas à faire des démarches qui doivent améliorer le sort de ceux dont elle désire être l'amie.

Pendant un trajet aussi long que pénible, Noémie a perdu beaucoup de temps. Il y a loin du village de Grenelle à la rue des Grands-Augustins, seule succursale du Mont-de-Piété qui ait le droit d'avancer de l'argent sur des objets mobiliers.

En entrant dans la cour, le dernier tintement

de l'horloge venait d'annoncer que quatre heures étaient sonnées.

La femme de Théodore était en nage d'avoir porté ses deux enfans.

Elle va pour entrer; le concierge l'arrête : et ces mots, *il est trop tard*, viennent frapper son oreille.

Deux fois elle se fait répéter le terrible arrêt; puis elle fixe celui qui l'a prononcé et semble pétrifiée.

Que je suis malheureuse, s'écrie-t-elle enfin, en poussant un profond soupir.

« Vous voulez engager ce matelas, lui dit alors le portier d'un air obligeant.

» D'abord vous avez trop tardé, vous avez laissé passer l'heure, et puis le Mont-de-Piété ne prête plus sur ces sortes d'objets; ils tiennent trop de place; la misère est si grande qu'il faudrait des magasins plus vastes que les plaines Saint-Denis, si l'on recevait tous les effets de ce genre qu'on nous apporte tous les jours. »

« Grand Dieu ! que vais-je devenir, dit alors Noémie ; je ne possède rien ; je comptais payer Monsieur (en montrant le commissionnaire) sur ce qu'on m'aurait prêté ; maintenant je n'ai plus le moyen de le faire »

« Parbleu ! si ce n'est que ça qui vous tourmente, ma pauvre femme, soyez tranquille ; une autre fois je serai plus heureux ; je regarde que je vous ai rendu un service d'amitié, vous ne me devez rien. » En disant ces mots, il reprit ses crochets et allait s'éloigner promptement pour se dérober aux remercîmens de celle qu'il venait d'obliger, lorsqu'un brillant équipage, après avoir tourné dans la cour, s'arrête devant le perron qui conduisait à l'appartement de l'administrateur. Une femme richement parée y entre ; un laquais chamarré ferme la portière avec fracas, et le cocher enveloppé d'un manteau garni de fourrures fait partir avec la rapidité de l'éclair deux chevaux d'une éclatante beauté.

Le grouppe arrêté devant la loge du portier se

range un instant dans la crainte d'être écrasé. Noémie tenait ses deux enfans serrés près d'elle ; ses yeux étaient encore humides des pleurs que sa mauvaise étoile venait de lui faire répandre ; le matelas, les crochets, le commissionnaire, tout était là : le hasard lui fait porter les yeux sur la personne qui est dans la voiture : quelle foudroyante fatalité! c'est encore madame d'Evremont! c'est sa mère; c'est le luxe le plus effréné aux prises avec la détresse la plus déchirante.

Un sentiment combiné de honte, d'humiliation, de désespoir et d'amour-propre, anime Noémie. Elle prend ses enfans dans ses bras et se précipite dans la chambre du concierge.

« Si votre position est réellement telle que vous l'annoncez, Madame, lui dit cet homme, je ferai tout mon possible pour que votre matelas soit engagé demain matin. Déposez-le ici et comptez sur mon exactitude. »

— « Votre humanité me touche, lui répond la femme de Théodore. Je m'y abandonne; mais

un enfant et un mari malades attendent mon retour pour prendre quelque nourriture. M'en retournerais-je ainsi auprès d'eux ? »

— « Veuillez prendre ces deux francs à compte sur le prêt que j'obtiendrai demain ; laissez-moi votre adresse ; je vous porterai votre argent, car vous demeurez trop loin pour vous donner la peine de venir le chercher. »

La pauvre Noémie, si peu habituée aux douceurs de l'humanité, prit les deux francs avec tout l'élan de la plus vive reconnaissance ; elle ne savait comment remercier deux personnes qui lui témoignaient à la fois tant de désintéressement. Le commissionnaire s'éloigna en sifflant une ronde populaire ; le concierge souhaita du courage à la femme de Théodore, et celle-ci, ranimée par la bienveillance, gagna la demeure de Virginie dans un état difficile à décrire.

En voyant arriver celle qu'elle savait si digne d'un meilleur sort, la grisette réprima la gaieté que son heureuse situation imprimait à sa phy-

sionomie. Elle courut au-devant de Noémie, lui donna le baiser le plus sincère et prodigua aux deux enfans les plus douces caresses; elle les approcha du feu, réchauffa dans les siennes leurs petites mains raides de froid; puis elle s'empressa de préparer pour la mère un verre de Malaga et des biscuits qui rappelèrent ses forces épuisées.

— Ma chère Virginie, dit Noémie, je vous amène Louise et Victor pour quelques jours seulement. N'est-ce point une indiscrétion de ma part?

L'amante de Charles conservait pour l'épouse de Théodore ce respect qu'inspire toujours une vie pure et des mœurs irréprochables; elle avait passé sa première jeunesse dans un système de philosophie qui l'avait portée à rire de toutes les austérités de la sagesse; mais elle les honorait dans ceux qui les pratiquaient sans ostentation et cédaient au seul penchant de leur âme.

« Bonne Noémie, répondit-elle aussitôt, je suis flattée de votre excellent souvenir. Mon

cœur est ouvert aux sentimens les plus généreux. Depuis long-temps j'avais formé le projet d'aller chercher vos enfans et de les conduire moi-même chez le père de Théodore. Le temps est venu d'accomplir ce projet. Je ne les quitte plus. »

— « J'ai eu la même pensée, dit Noémie, et à cet effet j'ai apporté mon acte de mariage pour confondre toutes les suppositions et tous les faux soupçons. »

— « Cette précaution est excellente. »

— « Je le crois, mais quand les conduirez-vous ? Ils sont si mal vêtus que je crains qu'il ne les repousse. »

— « Oh ! dans ce cas, soyez tranquille, je vais les arranger ; ils vont être charmans. J'irai vous voir demain et vous rendrai compte du succès bon ou mauvais de cette démarche hasardée. »

Après cette assurance la pauvre épouse de Théodore quitta Virginie, non sans l'avoir remerciée, et avoir tendrement embrassé ses en-

fans dont elle se séparait pour la première fois.

Il était nuit depuis long-temps. Quelle ne devait pas être l'inquiétude de son mari ! Quelles idées ne durent point passer dans sa tête pendant la longue route qui la séparait encore de sa demeure! Quelle journée! Quelle rencontre! Quels rapprochemens! Tout un roman dans l'espace de quelques heures ! Mais ce qui l'a surtout désespérée, c'est la vue de sa mère, dont l'opulence formait un contraste si frappant avec les maux qui l'accablent. Elle ne pense pas avoir été aperçue, cependant elle le désire, bien qu'elle souffre davantage en supposant que Julie a pu mesurer toute l'étendue de son malheur.

Avant d'arriver jusqu'à son triste quartier, Noémie acheta ce que le pharmacien lui assura devoir convenir le plus à la situation de son petit; c'était une potion calmante et quelques plantes pour de la tisane. Cette acquisition emporta plus des trois quarts de la somme qu'elle avait reçue. Néanmoins elle paya sans se plaindre. Son pre-

mier soin en entrant chez elle fut de courir au berceau. La respiration de l'enfant était si faible qu'il fallait approcher de bien près pour l'entendre. Noémie le prit dans ses bras; Théodore tenait la fiole, et ils lui firent avaler une cuillerée de la potion; mais il est déjà glacé, il n'y a plus d'espoir de le conserver.

La jeune mère rend compte à son mari du résultat de sa démarche; elle n'omet que son entrevue avec madame d'Evremont.

Elle pose sur la table le reste de l'argent qu'elle doit à la pitié; mais dix sols ne suffiront pas aux premiers besoins de cette soirée.

Elle regarde autour d'elle pour découvrir quelques objets combustibles. Déjà la moitié de la paille sur laquelle ils sont couchés a servi à ranimer leurs membres engourdis.

Il ne reste plus rien que la barcelonnette; elle y porte les yeux, hésite quelque temps; mais l'enfant aura plus chaud en étant couché dans ses bras, et elle porte vers la cheminée ce meuble

qu'une bonne mère conserve avec tant de sollicitude. Le sacrifice en est donc fait. Une douce chaleur vient leur rendre la vie : mais, hélas ! c'est pour bien peu de durée ! Les derniers brins en sont rassemblés avec soin ; ils sont dévorés par la flamme, et le froid recommence à se faire sentir.

Il est neuf heures du soir : la tisane prescrite est là ; il faut la faire ; il reste assez pour avoir du charbon. Noémie sort pour en aller chercher. En rentrant elle pose le panier près de Théodore ; il la regarde, et un sourire presque frénétique passe sur ses lèvres.

La jeune mère attentive reprend son dernier né : elle essaie de lui donner encore une cuillerée de la potion ; mais il n'ouvre sa petite bouche que pour exhaler son dernier soupir.

A cette vue, Noémie jette un cri déchirant ; Théodore prend l'enfant prêt à échapper des bras de sa femme, et après s'être assuré par lui-même qu'il ne tient plus qu'un cadavre, il le reporte sur

son paillasson, et le couvre avec le seul morceau de toile qui leur servait de drap.

Puis, serrant sa femme contre son sein, ils considérèrent ensemble avec désespoir les restes inanimés du pauvre petit qui n'était mort que de besoin.

Et après quelques instans d'un silence affreux : « Noémie, dit Théodore, auras-tu le courage de mourir avec moi. Ce sort n'est-il pas préférable mille fois à nos souffrances de tous les jours. Mais non je mourrai seul, je pense, je dois périr : j'ai fait ton malheur..... Quant à toi, si jeune encore, tu sauras intéresser tout le monde. La vie aura pour toi quelque charme. »

— « Moi, te quitter, mon Théodore, ne l'espère pas, répond Noémie exaltée par le délire. Nous séparer serait au-dessus de tous nos maux. La mort est le seul bienfaiteur sur lequel je compte aujourd'hui. Mettons donc un terme à nos douleurs; elles sont arrivées à leur comble ; elles sont sans remède. Autour de moi, l'avenir ne m'offre que la destruction. L'attendre des

privations serait une faiblesse, une lâcheté. Allons au-devant d'elle; notre dernier jour doit être le plus beau. Hâtons-nous ; couche-toi, je vais faire seule tous les préparatifs de notre voyage suprême. Ne t'endors pas, dans un instant je serai près de toi. »

Théodore resta debout; sur sa physionomie se reflêtait tout le bouleversement de son âme. Ses traits portaient comme l'empreinte d'une sorte de convulsion satanique. Ce qu'il éprouvait était au-dessus des forces humaines. Il avait vu se dérouler devant lui le tableau des misères dans tout ce qu'elles ont de plus hideux.

Depuis quatre ans, rien de ce qu'il a entrepris n'a tourné à son avantage.

Il adore sa Noémie; cette femme peut servir de modèle aux mères et aux épouses; il lui a vu user sa jeunesse en luttant sans cesse contre le besoin. Jamais une plainte, un murmure, un reproche. Si elle ouvre la bouche, c'est pour lui donner un espoir qu'elle n'a pas elle-même. Le

travail, les veilles, la fatigue, la nourriture de son dernier enfant, l'ont rendue méconnaissable. Autrefois si jolie, si fraîche. Il la contemple avec le même amour ; mais il cherche en vain à retrouver en elle une de ces grâces qui tiennent autant à la santé qu'à la jeunesse. Ses joues sont creuses, un air de langueur et de tristesse a remplacé sa douce aménité. Un mouchoir dont on ne distingue plus la couleur retient ses cheveux, mais quelques boucles qui s'en échappent attestent le peu de soin qu'elle prend à les arranger. En un mot, la misère a jeté son affreuse livrée sur elle et sur tout ce qui lui appartient. Le froid est à 14 degrés, eh bien ! elle n'est couverte que d'une simple robe dont la vétusté est indiquée par les pièces de diverses nuances qui ont servi à la raccommoder. C'est bien toujours Noémie, c'est bien toujours un objet d'adoration pour celui qui ne l'a jamais quittée ; mais il serait impossible aux personnes qui ne l'auraient point vue depuis trois ans de la reconnaître.

Tant de bonté, d'amour et de jeunesse, tout cela va pourtant mourir.

Théodore la considère encore, et à cette pensée ses entrailles sont comme déchirées. Il voudrait mourir seul, mourir pour deux, ne pas se séparer, mais lui sauver les souffrances attachées à une mort violente.

Noémie, au contraire, a retrouvé du calme, elle fait ses apprêts avec une sorte de solennité.

Elle porte son petit près de la fenêtre, l'enveloppe bien, s'assure encore qu'il ne respire plus : le froid qui gagne toutes les extrémités lui confirme qu'il n'y a plus d'espoir. Un lambeau de couverture est appliqué devant la cheminée. La fenêtre est bien clôse, la porte l'est également. Elle porte près du lit le fourneau de terre, y place le charbon, et pendant que Théodore est là, muet d'horreur et de résignation, elle se penche et souffle long-temps avec sa bouche, pour accélérer la combustion.

Tandis que le feu s'allume, elle trace à la hâte un écrit, donne la plume à son mari : —« Signe,

lui dit-elle, c'est encore un acte d'union. »
Puis, avec un sourire d'amour, elle ajouta : mais celui-là doit être éternel.

Théodore l'embrassa avec passion.

Pendant qu'il renfermait dans un papier ses titres de noblesse auxquels il était redevable de tous ses malheurs, la jeune femme déposait près de son enfant tous les papiers qu'elle possédait, comme quittances de loyer, notes exactes de ses commandes et de ses fournitures, un compte détaillé de sa recette et de sa dépense jour par jour, et pour faire la balance, les reconnaissances des effets qu'elle avait engagés.

Tous ces arrangemens pris, la vapeur du charbon commença à épaissir l'air. Déjà les deux pauvres époux se sentent la tête lourde..... Courage, dit Noémie, je vais te rejoindre, et elle se posa sur la paille en invitant Théodore à l'imiter dans sa persévérance. Celui-ci la couvrit de ses derniers baisers. Ses lèvres collées sur les siennes semblaient vouloir la garantir de l'air empoi-

sonné. Leurs bras s'entrelacèrent ; ils se serrèrent étroitement, et le sommeil de la mort vint peu à peu s'appesantir sur eux.

CHAPITRE XIV.

Le frère d'Amérique. — Les deux Rivales. — Une soirée à l'Opéra.

Nous avons laissé madame d'Évremont s'apprêtant à agréer les hommages, pour la réception desquels son esprit et son goût épuisaient les dernières ressources de la coquetterie.

Celui de tous les jeunes gens qu'elle voyait surtout avec plaisir attelé à son char, était le vicomte de Saint-Félix, qui depuis un an avait été promu au grade de lieutenant des gardes du corps. Il n'avait guère que vingt-huit ans, et malgré la disproportion d'âge, il était flatté de la préférence qu'une femme aussi recherchée semblait lui donner sur l'essaim d'adorateurs encore empressés à lui plaire. C'était amour-propre, et rien de plus; il eût sincèrement refusé des faveurs qui

l'auraient conduit au bonheur qu'il était loin d'ambitionner.

La société de madame d'Evremont était essentiellement choisie : littérateurs distingués, hommes d'État, auteurs et artistes en réputation, avocats illustres, femmes charmantes, semblaient avoir choisi sa maison pour rendez-vous.

L'encens continuel que chacun prodiguait à Julie, ne lui donnait pas le temps de compter les années; elles passaient pour elle comme de belles matinées; et jamais on ne lui avait entendu exprimer un regret sur l'emploi qu'elle en avait fait.

La vanité l'aveuglait au point qu'elle ne voulait point reconnaître l'expression de la vérité. Son miroir même semblait être dans la confidence ; car ses cheveux, quoique du plus beau gris, n'avaient pas encore changé de couleur à ses yeux ; ils ne l'avaient pas encore avertie que, quoique fort belle encore, elle portait déjà la trace de tous ses printemps éclipsés.

La baronne, que Saint-Félix accompagnait, était une femme d'une trentaine d'années, moins jolie que mignonne, assez spirituelle, et l'un des plus agréables ornemens des réunions qui se faisaient à l'hôtel d'Evremont.

Personne plus qu'elle n'excitait le dépit dans l'âme de Julie; mais l'amour-propre, ce consolateur tout-puissant venait promptement à son aide; et elle osait encore s'imaginer que plus d'un Pâris lui adjugerait la pomme.

Madame de Saint-Florentin, sous le dehors de la plus entraînante amitié, cachait une âme vindicative; elle ne pouvait pardonner à sa rivale d'avoir voulu cent fois l'humilier par de ces saillies imprévues qui écrasent et tuent les réputations les mieux établies. Son esprit avait saisi l'occasion de laver ses injures d'une manière éclatante; elle n'attendait pour cela que le moment favorable.

— Avez-vous des nouvelles à m'apprendre, mon cher vicomte, demanda Julie à Saint-Félix,

d'un air qui semblait lui imposer l'obligation de s'occuper d'elle exclusivement.

— Oui, Madame, je venais pour avoir l'honneur de vous annoncer qu'un frère que j'avais à la Louisiane, depuis plusieurs années, vient d'arriver à Paris avec sa jeune épouse. Je sollicite près de vous la faveur de vous les présenter.

— « Comment! mais je l'espère bien comme cela! et c'est une des conditions que je mets à l'avantage que vous aurez de m'accompagner au premier concert que je vais donner incessamment..

» Ils augmenteront le nombre de nos amis, et donneront un charme de plus à une soirée à laquelle je ne pense pas que l'on puisse donner plus d'éclat que celui que je me propose. »

Le jeune vicomte s'inclina profondément, et réclama seulement quelques jours nécessaires à sa belle-sœur pour se remettre des indispositions que la mer lui avait occasionnées.

Rien de plus juste, de plus naturel. Tout fut

accordé, les clauses du traité minutieusement stipulées, et la conversation ne roula bientôt plus que sur les modes, les théâtres, les bruits de coulisses, quelques nouvelles en l'air débitées dans les antichambres du palais, recueillies et mystérieusement racontées par les jolis-cœurs de l'indemnité, et les sinécuristes truffés ou non truffés.

On répéta un coup de lancette du Figaro, une bordée du Corsaire, un tintement du Tocsin National, une phrase du mandement de monseigneur l'Archevêque de Paris, un bon mot de M. Madrolle, une fugue de M. Cottu.

Après cet ambigu épigrammatique, et toutes choses convenues, on se sépara, content ou mécontent les uns des autres : c'est ce que je ne saurais dire : c'est au tapis à répondre de ce torrent de paroles, de ces lazzis de société qui ne signifient rien, et dont la médisance, l'oisiveté ou l'inconséquence font seules tous les frais.

Julie avait remarqué un peu de préoccupation dans la conversation de Saint-Félix ; elle s'en

était inquiétée, et avait tour-à-tour fixé le vicomte et la baronne; mais celle-ci ne laissait rien deviner de ce qui se passait dans son cœur.

On était au moment de se quitter, lorsque la porte dérobée de la chambre de Madame laissa voir, en s'ouvrant, l'opulent M. d'Evremont. C'était un hasard de le voir chez sa femme; aussi celle-ci lui fit-elle les honneurs avec autant de grâce que s'il se fût agi d'un étranger.

Le banquier possédait par excellence et surtout dans les grandes occasions ce bon ton de finance qui n'admet plus aujourd'hui de Turcaret. Il avait tout ce qu'il fallait pour réussir auprès des femmes : de l'enjouement, des manières engageantes, de l'esprit même; mais par dessus tout l'argument auquel il en est qui ne résiste pas.

Jeune encore en comparaison de sa femme, la fortune lui avait toujours été favorable : s'il l'avait traitée en esclave, elle ne lui était restée que plus fidèle; aussi avait-il une réputation de

prodigalité qui lui faisait trouver peu de cruelles.

Au moment où d'Evremont parut, la baronne retrouva toute la gaîté qu'elle avait perdue, pour ne penser qu'aux moyens de surpasser Julie en machiavélisme social.

Un plaisir vif scintilla dans ses beaux yeux ; son teint s'anima tout à coup ; son attitude reprit cette grâce qui faisait ressortir tous les avantages d'une taille charmante.

En un instant tous les renforts de la plus agaçante coquetterie furent mis en jeu, et dans son âme elle pétillait d'aise en voyant sa rivale écrasée sous l'attirail de sa beauté factice.

Si madame d'Evremont souffrait, ce n'était pas la crainte de voir la baronne lui enlever le cœur de son époux. Une semblable appréhension ne lui était pas même venue dans l'idée ; sa jalousie ne s'étendait pas jusque sur le lien conjugal.

Elle abandonnait cette passion vile et bourgeoise aux dames d'un autre étage.

Il n'y avait ici chez elle que calcul et dépit. Ses yeux étaient obligés à la supériorité des charmes de madame de Saint-Florentin; mais son cœur démentait en secret cet hommage, et jamais plus de coquetterie ne fût déployée de part et d'autre; jamais femmes ne surent mieux tirer parti de leurs armes respectives. Si l'une était plus sémillante, plus jeune, plus entraînante, du côté de l'esprit madame d'Evremont l'emportait.

Le sien était comme son visage; il n'avait que la superficie; mais il avait quelque chose de si brillant qu'on était forcé de demeurer d'accord que rien ne pouvait lui résister.

Mais ce dernier avantage ne suffisait point à Julie, et pour la première fois peut-être elle s'avoua qu'on ne peut réparer des ans l'irréparable outrage.

La conviction lui fit monter le feu au visage; elle devint d'un rouge foncé, et les rides qui avaient disparu sous plusieurs couches de fard et

sous les dehors d'une amabilité forcée, se dessinèrent d'une manière, hélas! trop réelle sur tous ses traits.

En se regardant au miroir, elle se fit presque horreur.

Quelle différence avec l'incarnat qui colorait les joues de la baronne! L'observateur désintéressé y eût reconnu celui du plaisir et d'un triomphe assuré. Il lui eût été facile de distinguer que madame de Saint-Florentin avait auprès d'elle l'objet pour lequel son cœur était sensible.

Une situation semblable ne pouvait durer long-temps : Julie, qui étouffait de rage, résolut d'abréger son supplice en congédiant tous ses hôtes.

Elle feignit une indisposition subite, et après avoir réitéré au vicomte la prière de lui amener son frère et sa jeune épouse, chacun se sépara, emportant dans son âme des sentimens en sens inverse, mais du reste une pensée défavorable à ceux qu'il quittait.

D'Evremont fit à son tour les honneurs qu'exigeait la circonstance; pendant que Saint-Félix baisait la belle main que lui présentait Julie, il échangeait, de son côté, quelques mots très-significatifs avec la baronne.

Mais le tout se passa avec ce velouté de décence, ce tact exquis, cette finesse que peut seule donner l'habitude de vivre dans ce que l'on est convenu d'appeler le beau monde.

Le soir, Julie parut à l'Opéra : tous les dieux et déesses de ce lieu enchanté devaient paraître. Un ballet magnifique était annoncé; la charmante Noblet, Montessu l'aérienne, Paul et toute l'élite de l'Académie dansante s'apprêtaient à faire les délices de la soirée. L'assemblée était nombreuse et brillante; tout ce que Paris renferme de plus riche, de plus élégant, de plus comme il faut, se trouvait réuni dans la salle de la rue Lepelletier.

Déjà le rideau était levé, lorsque la femme du banquier, étincelante de diamans et de pierre-

ries, fait ouvrir sa loge avec ce fracas qui accompagne toujours la richesse.

Son entrée suspend pour quelques instans l'enthousiasme excité par Nourrit.

Les yeux de plus d'un Renaud se fixèrent sur la nouvelle Armide ; il n'en fallut pas davantage pour dissiper toutes ses erreurs.

Le parfum de la louange ne fut jamais plus suave pour elle ; jamais elle ne fut plus heureuse.

Quelque temps encore se passa de la sorte ; mêmes plaisirs, même insouciance de l'avenir ; on aurait pu croire, en voyant la manière de vivre de Julie, qu'elle croyait jouir sans doute de l'immortalité.

CHAPITRE XV.

Grands préparatifs pour plaire. — L'Écrin. — Le Caissier. — Rencontre inattendue.

Une grande partie de la fortune de Julie avait été placée dans les caisses de M. d'Evremont.

Plus tard, le banquier avait paru désirer qu'elle retirât tous ses titres qu'elle avait encore sur l'Etat, et devenir ainsi seul dépositaire de tout ce qu'elle possédait.

Cette demande ne passa point pour tyrannie dans l'esprit de Julie; elle obéit sans balancer, sans réfléchir qu'elle se mettait ainsi sous la dépendance entière de celui qu'elle n'avait jamais considéré comme son maître.

Il est vrai de dire que ses rentes lui étaient exactement versées, et que jamais M. d'Evremont ne l'avait seulement questionnée sur l'emploi qu'elle faisait de sa fortune.

Il ignorait surtout qu'elle eût une fille; il pensait que la coquetterie était la seule idole à laquelle ses revenus considérables étaient sacrifiés.

Un simple regard rétrograde sur cette histoire prouvera que la sagacité de notre Mondor n'était pas en défaut dans cette occasion. On sait que l'économie et la prévoyance n'étaient pas des vertus théologales pour madame d'Evremont.

Selon la promesse qu'il lui avait faite, Saint-Félix fut fidèle à l'heure du rendez-vous; seulement, pour calmer l'impatience que lui montra Julie de connaître son frère et sa sœur, il prétexta la timidité d'une étrangère qui a peu parue dans un monde dont cependant elle était capable de faire un des plus brillans ornemens.

Julie ne trouva rien d'admissible dans aucune de ces excuses, et force fut au lieutenant des gardes de lui confier que les nouveaux débarqués de la Louisiane devaient se rendre le soir même au Théâtre-Italien pour y voir jouer une pièce nouvelle.

Dire à madame d'Evremont qu'une femme est jeune, qu'elle est aimable et jolie, c'était lui communiquer l'irrésistible envie d'en faire avec elle la comparaison, et de combattre en champ clos; aussi le pur et simple souhait de politesse qu'elle avait d'abord exprimé, se changea-t-il tout-à-coup en un désir ardent.

La différence d'âge ne lui parut pas même un obstacle au triomphe qu'elle se promettait.

Sa sentence était irrévocable, et, juges toujours indulgens, ses yeux ne manqueraient point de faire incliner la balance en sa faveur.

Aussitôt après le départ de Saint-Félix, Julie court à la sonnette : elle fait préparer tout ce qu'elle pense devoir contribuer davantage à s'assurer la victoire. La soubrette, voyant bien qu'il s'agissait d'une toilette foudroyante pour les autres beautés, employa, pour orner sa vieille déesse, toutes les ressources de son art inventif.

Rien ne fut épargné; à sept heures du soir Julie n'avait plus que quinze ans.

Dans sa reconnaissance elle fit encore quelques présens à la fée qui s'entendait si bien à opérer la plus miraculeuse des métamorphoses.

Convaincue que le soir elle attirera l'attention partout où elle se présentera, elle voudrait dans son impatience déjà siéger dans le char qui doit la transporter au lieu de son triomphe; mais le bon ton exige qu'une femme du grand monde ne paraisse jamais qu'après la première pièce.

L'exactitude au théâtre n'appartient qu'aux spectateurs vulgaires, qu'à l'écume des dilettanti, ou bien à ceux qui ne vont aux Italiens que pour leur argent.

Son empressement a été tel que ce jour là, sa toilette a été finie bien avant l'heure indiquée par Saint-Félix pour venir la chercher.

Que faire pour éviter la longueur du temps? Comment charmer l'heure qui lui reste encore avant de paraître décemment au Théâtre Favard?

Elle se fait apporter une corbeille élégante, dans laquelle sont déposées les cartes auxquelles

il faudra répondre, soit par écrit, soit par acte de présence personnelle; elle sourit à plusieurs, en voyant les noms de quantité d'adorateurs qu'elle considérait encore comme autant de victimes.

Tout-à-coup elle rencontre sous sa main une lettre bien écrite, et soigneusement pliée. Elle la développe pour en lire le contenu ; mais aussitôt son front s'obscurcit, ses sourcils se froncent; toutes les marques de la mauvaise humeur se peignent sur son visage, et elle rejette loin d'elle ces caractères détestés.

Sa main continue de chercher parmi les papiers épars; mais pénétrée du même sentiment de crainte que celui qui a trouvé une bête venimeuse cachée sous des roses, elle n'en approche plus qu'en tremblant; son esprit est loin de là; elle renverse, bouleverse tout, finit par se lever avec un dépit marqué, et va regarder à la pendule si M. Saint-Félix n'est pas en retard.

Voyant qu'il lui reste encore plus d'une demi-

heure à attendre, elle veut employer ce temps à se distraire; et l'idée de passer chez son mari lui vint subitement à l'esprit; elle s'y abandonne avec délice; ce sont encore de nouveaux éloges qu'elle va recevoir : tout mari qu'il est, M. d'Evremont est galant; il va l'accabler de complimens.

Peut-on dépenser son temps d'une manière plus agréable ?

Elle se dirige vers l'appartement du banquier : il est désert; elle le parcourt en entier, et arrive ainsi jusqu'à la porte du cabinet.

Tout semble annoncer qu'il n'y a qu'un instant que M. d'Evremont est sorti; les bougies sont encore sur la table; toutes les chambres sont éclairées; les vêtemens qu'il vient de quitter sont encore-là, et sans doute, François est allé conduire son maître; car lui seul l'accompagne d'ordinaire lorsqu'il sort en cabriolet.

Le désir de briller et de recevoir des hommages conduit Julie jusqu'à ouvrir le cabinet de son mari.

Sans doute les clercs sont encore à l'étude, et son amour-propre sera satisfait d'inspirer un mouvement d'admiration, un sentiment de respect à des gens qui lui sont au reste fort indifférens; mais l'encens, si grossier qu'il puisse être, n'en est pas moins odoriférant; n'importe d'où il vienne, la coquetterie en aspire les exhalaisons avec une sorte de volupté.

Le bruit qu'elle a fait en entrant n'a pas été entendu dans la pièce voisine; il a été couvert par le bruit que font plusieurs personnes qui parlent à la fois; mais le caissier est celui qui semble surtout attirer l'attention de l'auditoire.

Sa voix est altérée; il paraît fortement sentir ce qu'il exprime avec énergie.

Julie ne comprend pas d'abord le sens de leur entretien; mais en prêtant une oreille plus attentive, elle en saisit le sens.

— J'en suis hors de moi, dit le caissier; pourrait-on croire que la seule réponse qu'il m'ait faite, a été : Ma foi, mon cher, je n'ai pas le

temps de vous entendre; je suis attendu; nous verrons cela demain.

Sera-t-il temps demain de prendre les mesures nécessaires? Pas deux mille francs en caisse, et près d'un million à payer! .

Un frisson mortel parcourut tout le corps de madame d'Evremont; puis le caissier continua :

D'ailleurs, il a épuisé toutes ses ressources, et j'avais prédit sa ruine dès l'année dernière: il s'est soutenu, je ne sais trop comment, depuis quelques mois, mais il est impossible qu'il tienne plus long-temps : d'ici à huit jours il faut qu'il faillisse.

— Mais ne pensez-vous pas que la honte, que le désespoir ne le porte à se suicider ? dit un des jeunes gens de l'étude, en s'adressant au caissier.

— Lui ! ah ! ne craignez pas cela ; je vous garantis bien que cette pensée généreuse ne lui viendra pas.

Il est de ces hommes d'honneur qui, après avoir joui d'une réputation intacte, et se voyant

tout-à-coup plongés dans l'infortune, ne peuvent supporter l'idée de leur déchéance, et préfèrent se détruire que de chercher par leur courage à surmonter l'injustice du sort.

Mais lui, le seul moyen qu'il trouvera pour se soustraire aux poursuites qui l'attendent, c'est la fuite ; il passera à l'étranger, emploiera ses dernières ressources à de nouvelles spéculations, et par une conduite toute aussi dissipée, répondra de loin aux plaintes des malheureux qu'il aura faits.

Le caissier n'avait pas nommé M. d'Evremont ; une crainte vague seule avait bouleversé Julie.

Mais le désir de se montrer et de faire parade de sa riche toilette s'effaça de son souvenir.

Elle regagnait lentement son appartement, ensevelie dans ses réflexions, et comme une personne dont les idées ne sont que conjecturales, lorsqu'en traversant la chambre à coucher de son mari, ses regards se portèrent sur une boîte en marroquin à filets dorés, posée sur un fauteuil, avec un mouchoir de poche.

Ces deux objets semblaient avoir été oubliés, et elle s'apprêtait à examiner ce que contenait l'écrin, lorsque la voix de M. d'Evremont se fit entendre.

A cette arrivée imprévue qui devait vivement piquer sa curiosité, Julie s'enfuit avec la rapidité de l'éclair, et gagne son appartement, bien décidée à nier qu'elle a soustrait la boîte, jusqu'à ce qu'elle ait pu se rendre compte que la conversation des employés de son mari ne le regardait en aucune façon.

Dans ce moment, Saint-Félix venait la chercher; elle cache soigneusement son larcin, et présente sans tarder la main à l'aimable lieutenant.

La voiture les attendait; en y montant, elle jeta un coup-d'œil rapide sur les fenêtres des appartemens, et aperçut un grand mouvement dans celui de son mari.

Satisfaite de s'être emparée d'objets qui pouvaient être d'une grande valeur, et cependant

tourmentée par le souvenir des discours du caissier, elle arriva au théâtre avec un esprit de distraction qui ne lui était pas ordinaire.

Sa loge était à l'avant-scène : elle avait eu soin de la choisir ainsi, afin d'être visible pour tous les spectateurs. La syrène de Berlin, la comète chantante du dilettanti, en un mot, l'inimitable Sontag devait se faire entendre ce jour-là; le rideau était déjà levé, et les admirateurs attendaient la virtuose; mais trop de pensées diverses traversaient l'esprit de Julie pour qu'elle prêtât aucune attention à l'accueil que l'on s'apprêtait à faire à l'enchanteresse.

Malgré le tonnerre d'applaudissemens qui se fit entendre, elle demande assez haut au vicomte où étaient placés son frère et sa belle-sœur.

— « Ils ne sont point encore arrivés, mais sans doute ils ne tarderont pas, répond celui-ci. »

Effectivement, une loge s'ouvre : elle se trouve en face de celle où ils sont placés, et une femme d'une taille charmante, conduite par un

beau cavalier, vient se placer sur le devant de la loge.

La jeune dame est pâle; celui qui l'accompagne l'est également, et l'éclat des lumières semble les incommoder.

Ce sont eux, dit Saint-Félix, et d'un regard il indique à Julie les parens désirés, tandis que de la main il échange des signes d'intelligence et de satisfaction.

Madame d'Evremont lève spontanément son éventail; elle s'en cache la figure : la précipitation qu'elle imprime à ce mouvement tient à l'agitation de ses nerfs et non au désir ou au besoin de se procurer un air réfrigérant.

Elle est en proie à une affreuse convulsion.

Tout son être a éprouvé une commotion électrique; l'agonie qui nous pousse à la mort n'est pas d'un effet plus immédiat.

En effet, c'est Noémie, c'est sa fille qu'elle a devant les yeux.

La révolution que Noémie éprouva était d'une

autre nature. Elle était prévenue qu'elle verrait sa mère.

La rencontre ne devait donc pas produire sur elle un effet aussi violent; mais elle seule le savait, et elle ne s'était laissée conduire aux Italiens qu'après avoir opposé mille raisons pour s'en dispenser.

Elle gardait pour elle seule les sentimens qui l'agitaient; la crainte, la frayeur que sa mère lui inspiraient étaient telles qu'elle n'eût pas osé risquer la vérité de sa naissance vis-à-vis même de son mari.

Julie remise de son premier trouble songea au meilleur parti qu'elle pouvait tirer de sa situation : la plus convenable était de feindre.

Elle répondit donc aux questions du vicomte par des éloges exagérées de la beauté de Noémie.

Elle lui fit répéter que c'était bien de la Louisiane qu'elle et son frère arrivaient.

Elle cherchait à concilier tant de contradictions.

Comment expliquer la présence de sa fille venant d'Amérique, alors qu'il n'y a pas six semaines elle était encore venue implorer des secours, qu'elle l'avait parfaitement reconnue devant la loge du portier du Mont-de-Piété, et dans quelle situation! dans un état à faire pitié.

Elle la fixa de nouveau, espérant toujours s'être méprise; mais il n'y a plus moyen de s'abuser ; elle la reconnaît malgré son extrême pâleur et l'élégance de sa parure, et quoique la jeune femme évite de porter ses regards de son côté.

Noémie n'a que trop bien aussi remis les traits de sa mère, et tous ses efforts ne tendent qu'à ne pas laisser apercevoir à son mari l'agitation à laquelle elle est livrée dans ce moment.

Il fallait sortir de ce pas difficile; madame d'Evremont reprend tout-à-coup le ton de persuasion qui déguise si bien sa véritable pensée. Elle réitère à Saint-Félix le désir et presque

l'ordre de lui voir amener les jeunes gens à sa première soirée.

Elle ne sait pas encore au juste à quelle idée elle s'arrêtera ; mais qu'importe ? Il est essentiel d'imposer à sa fille l'exemple de la discrétion et surtout de trouver l'occasion de lui réitérer la défense formelle de la nommer encore moins que jamais.

Et après tout, peut-être se présentera-t-il encore quelque Versac qui l'aidera dans des projets dont l'ébauche est déjà dans sa tête !

Théodore lui parut un cavalier fort bien élevé, plein de grâce et de politesse : ce n'aurait pas sans doute été pour lui qu'elle eût donné son consentement verbal à Madame Duchesne, quatre ans auparavant.

D'ailleurs, il est présumable que Noémie n'est que la maîtresse de ce jeune homme.

En lui donnant le titre d'épouse, il ment à ses parens ; en supposant même qu'elle tienne à cette famille par des liens indissolubles, elle a

dû être forcée de leur faire l'aveu de sa naissance ainsi que de l'isolement et de l'abandon où sa mère l'a laissée.

Faudra-t-il, parce que la fortune a changé pour elle, courir lui tendre des bras dont elle n'a jamais sentie la douce étreinte ?

Faudra-t-il que les deux frères puissent faire la comparaison de leur choix ? Julie se flatte que Saint-Félix l'adore, et que si, jusqu'à ce jour, il a retenu l'aveu de sa passion, c'est uniquement dans la crainte d'apprendre qu'il a un rival préféré.

Madame d'Evremont n'eut pas le courage de rester jusqu'à la fin du spectacle : vainement la divine cantatrice déployait tous les ressorts de sa voix ravissante; vainement tous les acteurs en retenaient les plus délicieuses modulations, Julie ne prit aucune part à l'enthousiasme de l'auditoire; la gêne qu'elle éprouvait et qu'elle voulait réprimer, la jeta dans un mal-aise inexprimable.

Elle témoigna à Saint-Félix la volonté définitive de se retirer.

Elle se lève, jette sur ses épaules le manteau doublé d'hermine dont le prix excessif eût, dans un autre temps, sauvé bien des peines à sa fille ; et son chevalier d'honneur la ramena à l'hôtel.

C'était bien le moment, ou jamais, pour le vicomte, de mettre à profit sa bonne fortune ; mais il s'excusa en exprimant ses regrets d'être attendu pour un bal dans la même soirée.

Cette dernière galanterie n'était qu'une défaite.

Saint-Félix n'osait pas rompre brusquement avec une femme pour laquelle il avait montré un empressement qui avait eu quelque trait de ressemblance avec l'amour.

Il sentait tout le ridicule de sa position, et pour tout au monde il n'aurait pas voulu que l'on s'imaginât un seul instant qu'il avait pu être l'amant d'une femme fort aimable, il est vrai, mais dont l'âge devait à jamais éloigner les adorateurs.

Sans doute, madame d'Evremont avait été une des plus belles femmes de Paris.

Elle avait balancé la réputation des Beauharnais et des Récamier; mais son règne était éclipsé; il ne lui restait plus de sa couronne que quelques fleurons trop respectables d'antiquité.

Le plus court eût été pour elle de renoncer au désir de plaire; mais comment répudier une si attrayante habitude ?

Loin de là, les années semblaient accroître sa coquetterie; les hivers passaient inaperçus à ses yeux.

Sans doute, il était difficile à une première vue de ne pas subir le joug de ce charme invincible qui n'était donné qu'à elle seule; mais l'illusion était de courte durée; l'œil précédait le cœur dans de fâcheuses découvertes : l'amour, dieu de la réalité, fuyait sans retour, honteux d'avoir un seul instant été dupe d'une tricherie.

CHAPITRE XVI.

On trompe difficilement les Femmes. — La Soirée. — Le pronostic du Caissier. — L'Apoplexie.

De retour chez elle, et mécontente de l'emploi de cette journée, dont tous les instans ont cependant été si remplis, madame d'Evremont voulut mettre à profit ce dernier moment de solitude. Elle prend une bougie, et s'arrête devant une glace.

La vérité lui parla peut-être alors pour la première fois.

Il lui sembla qu'elle était noire, que tous ses traits étaient décomposés.

En effet, on eût facilement reconnu sur sa physionomie l'expression des sentimens pénibles, la trace des combats intérieurs qu'elle avait soutenus pendant tout le jour.

Ses yeux étaient rouges, fatigués ; les sillons de la vieillesse se frayaient passage à travers les cosmétiques de toutes espèces dont ses veines étaient couvertes.

Le flambeau de l'amour-propre pâlit devant les rayons de l'immuable vérité.

Elle maudit ses cinquante-cinq ans, sa glace accusatrice, et sonne Estelle.

La soubrette, en exprimant avec murmure la peine qu'elle éprouve d'être obligée de veiller si tard, vient mettre la dernière main à la destruction de mille charmes factices dont nous nous garderons bien de faire ici l'énumération.

La malignité féminine se chargera de réparer cette omission importante. Nous dirons seulement que cette fois Julie ne se regarda plus ; elle alla ensevelir dans son lit le souvenir de ses triomphes passés, et ne songea plus qu'aux préparatifs qu'elle devait faire pour être belle le lendemain.

Ile devait l'être pour tout le monde, car elle

n'était visible pour personne, pas même pour elle-même, avant deux heures de relevée.

Avant de s'endormir, elle voulut voir ce que contenait la boîte qu'elle avait saisie chez son mari : elle en fit l'examen, et sa surprise ne fut pas médiocre en reconnaissant une parure composée des brillans les plus précieux.

Quel triomphe sur la femme à laquelle elle était destinée! Quelle délicieuse vengeance!

Mais les discours du caissier et des jeunes gens de l'étude, qui retentissaient encore à son oreille, vinrent se mêler aux réflexions que faisait naître la possession des bijoux qu'elle ne pouvait s'empêcher de contempler avec admiration, et, il faut bien l'avouer, son intérêt personnel entrait pour beaucoup plus dans son inquiétude que les malheurs dont M. d'Evremont pouvait être menacé.

L'écrin devait être d'un très-grand prix; elle le serra soigneusement, et se disposait à reposer lorsqu'elle entendit frapper à la porte qui séparait ses appartemens de ceux de son mari.

Elle balance un instant ; son sort peut dépendre d'un refus, d'une hésitation peut-être. La prudence lui fait rejeter le premier parti, et elle se promet de bien dissimuler.

Ce n'est pas là le moindre de ses talens.

Le banquier se présente à elle avec l'air d'un homme dont la cause n'est pas excellente.

— « Vous ici, Monsieur, lui demanda Julie d'un ton qui marquait plus l'étonnement que la satisfaction ? »

M. d'Evremont ne l'avait pas habituée à de pareilles surprises, et l'hymen aurait pu s'étonner s'il avait vu cette fois l'amour venir lui demander asyle.

— « Je viens m'informer, Madame, si vous ne seriez pas entrée chez moi dans la soirée ?

— « Mais non ; vous le savez, j'y vais rarement, et maintenant moins que jamais je me serais permis une infraction à nos traités. »

— « Le moment est peu favorable pour plai-

santer, Madame; mais puisque vous m'assurez n'avoir point paru, il faut que des voleurs s'y soient introduits. »

» Il est donc nécessaire que justice soit faite; il faut interroger tous vos gens, les questionner avec finesse et n'en laisser sortir aucun, avant que les perquisitions légales n'aient été faites. »

— « Ce que vous avez perdu est donc bien précieux! »

Ici M. d'Evremont fixa sa femme d'un air scrutateur; mais l'impassibilité qu'il remarqua dans sa physionomie lui fit douter qu'elle fût effectivement dans la confidence. Cependant, comme il fallait répondre, il avoua qu'il s'agissait de diamans pour une valeur de cent mille francs.

— « Quoi! vous aviez ces objets chez vous? »

L'époux, de plus en plus embarrassé, balbutia quelques mots sans suite, puis convint qu'un ami se trouvant dans la plus grande gêne, au moment d'une échéance, était venu les lui offrir.

« Je lui ai fait entendre que je pourrais les acheter pour vous ; mais sachant que vous en possédez de plus beaux, je lui ai seulement avancé dix mille francs, l'engageant à reprendre ses bijoux.

» Ce ne fut, ajouta le banquier avec un peu plus d'assurance, qu'après le départ de mon ami que je m'aperçus qu'il m'avait laissé ce nantissement ; dans ma précipitation, je cours après lui ; mais à peine étais-je au coin du boulevard que je reconnais avoir fait une course inutile : j'avais oublié les brillans.

» Je reviens en toute hâte ; il n'était déjà plus temps : l'écrin avait disparu.

» Vous devez concevoir la gravité d'un pareil évènement.

» Il faut sur le champ prendre les mesures nécessaires pour ne pas compromettre votre honneur et le mien, en gardant à notre service des gens capables d'une faute aussi condamnable. »

— « Et quel moment prenez-vous pour cela, s'écria Julie, qui n'avait garde d'ajouter foi à la

fable que venait de lui débiter assez adroitement son époux.

» Je vous préviens qu'aucun de mes domestiques n'est passible d'une telle accusation.

» Je m'en rends responsable.

» Quant aux vôtres, vous êtes entièrement le maître de passer la nuit à visiter leurs effets, de les mettre à la porte, ou de les faire tous pendre, si la fantaisie vous en prend.

» Faites absolument ce que bon vous semblera; pour moi, je suis fatiguée, excédée. J'ai besoin de repos.

» J'ose le réclamer de vous. »

M. d'Evremont ne savait trop à quoi attribuer l'insouciance passive de sa femme.

Etait-ce elle qui avait soustrait les diamans? Ou bien, se méfiant de la vérité, le mécontentement de lui voir faire des sacrifices pareils pour une rivale la portait-il à refuser d'agir comme la prudence et l'intérêt conjugal l'exigeaient en cette circonstance?

Fort peu satisfait de son nocturne interrogatoire et de son peu de sagacité à pénétrer le véritable motif de la conduite de Julie, il se retira en murmurant quelques paroles dont le sens parlait trop clairement à celle à qui elles étaient adressées, et qui vinrent se mêler aux pénibles réflexions qui accablèrent Julie toute la nuit.

Le lendemain, Estelle et les autres valets furent interrogés par Monsieur.

Madame, imperturbable comme elle devait l'être, ne leur adressa aucune question.

La journée se passa sans aucun évènement remarquable; le soir, il y eut réception à l'hôtel.

Madame d'Evremont en fit les honneurs avec sa grâce accoutumée, quoique les paroles foudroyantes du caissier fussent toujours là présentes pour comprimer les élans de sa gaîté et de sa coquetterie.

Saint-Félix était venu assurer à Julie que sous peu de jours il aurait l'honneur de lui présenter son frère et sa jeune épouse.

Elle reçut cette nouvelle promesse avec toutes les marques d'un véritable enchantement, et remit au lendemain à trouver un expédient pour se tirer de ce pas difficile.

Les jeux étaient établis, les paris ouverts; l'or couvrait les deux camps ennemis : les pertes n'étaient pas toujours en rapport avec les fortunes, car il n'est pas rare de voir tout risquer à celui qui n'a que peu ou rien.

L'écarté est le trente et quarante de la bonne société. A l'exception du rateau exterminateur, la plupart de nos salons ne sont plus que des arènes où les plus heureux ou les plus adroits jouissent du plus haut degré de considération.

Le grand monde a fait justice des petits jeux dits de société; et l'on sait que le piquet et le boston sont depuis long-temps à l'index.

La baronne de Saint-Florentin était déjà en possession d'une somme assez ronde, que madame d'Evremont cherchait à lui gagner, lorsque la discrète Estelle remit mystérieusement à sa

maîtresse une lettre qui venait à l'instant même de lui être confiée par François.

Julie, qui depuis quelque temps surtout était continuellement poursuivie par la même inquiétude, pria Saint-Félix de prendre son jeu, et demanda la permission de s'absenter.

Retirée dans sa chambre à coucher, elle ouvre la lettre, et prend connaissance du tardif avertissement qui suit :

« Je pars pour jamais, Madame; j'ai con-
« sommé votre ruine et la mienne; je vais sous
« un ciel étranger chercher un abri contre la
« honte et le châtiment qui m'attendraient ici.
« Tout est englouti, jusqu'aux sommes que vous
« m'aviez confiées. Mettez à profit le peu de
« temps dont vous pouvez encore disposer : faites
« valoir vos droits; du reste je ne puis rien faire
« pour vous. J'ai tout perdu, même l'honneur.

« D'EVREMONT. »

Julie tombe sans connaissance sur le parquet, et une attaque de nerfs des plus violentes lui ôte jusqu'à la force de sonner.

Son état se prolongea ainsi assez long-temps pour que sa disparition fût remarquée.

Quelques personnes qui s'en étaient aperçues communiquent leur étonnement à quelques autres, et les domestiques sont interrogés sur la cause présumable d'une si longue absence.

Estelle, qui croyait sa maîtresse de retour au salon, était avec François, qui avait eu ses raisons pour ne pas vouloir suivre son maître, occupée à détourner à leur commun profit une foule d'objets que M. d'Evremont n'avait pas eu le temps d'emporter.

Attirée par la voix des convives qui demandaient avec instance où était l'épouse du banquier, elle entre dans sa chambre, et la trouve dans l'état d'anéantissement que nous avons décrit plus haut.

Dans sa frayeur, elle appelle du secours. Toute la société se précipite en foule.

La baronne arrive; elle voit Julie, comprend d'un coup-d'œil toute la situation. La lettre de

M. d'Evremont est là ; elle s'en empare, s'éloigne quelques instans et en lit le contenu qu'elle soupçonnait par avance.

Le banquier lui avait fait ses adieux, tels qu'un homme comme lui devait les lui faire.

Depuis plus de deux mois, acte de vente avait été passé en son nom et en sa faveur de l'hôtel qu'il habitait.

Elle avait exigé de lui ce souvenir d'amour ; et lui, avait trouvé tout naturel d'en enrichir sa maîtresse au détriment de sa femme.

L'effet produit par le message avait prouvé à la baronne que madame d'Evremont n'était pas comme elle au courant des bonnes et mauvaises spéculations de son mari.

Le médecin appelé invita les convives à se retirer ; tout le monde obéit à cet ordre, et s'éloigna en faisant mille conjectures ; car la vérité commençait à devenir patente ; chacun commenta cet évènement à sa façon, et Dieu sait comme les langues se montrèrent charitables en cette occasion.

— Cela ne pouvait pas arriver ni finir autrement; c'était un véritable Capharnaüm, une maison sans ordre, sans régularité; tout y était à l'abandon, à la discrétion des laquais.

— Monsieur d'un côté, Madame de l'autre! Elle était d'un ridicule avec sa coquetterie, dépensant des sommes immenses; il ne faut pas s'étonner si tout cela finit mal.

— Voilà où mène l'inconduite.

— Et puis ce d'Evremont avec toutes ses maîtresses; un homme qui n'avait de l'esprit que parce qu'il avait de l'argent.

—Et la belle Julie avec ses soixante ans, ses faux cheveux, ses dents postiches, et les autres appas trompeurs. Qu'elle entre donc en lice maintenant; qu'elle jette le gant aux plus jolies femmes de Paris; qu'elle fasse des passions avec ses attaques de nerfs et sa figure violette.

C'est la baronne Saint-Florentin qui termina le colloque par toutes ces remarques charitables.

A peine quelques amis plus dévoués font-ils en-

tendre au moins quelques mots de compassion, la majeure partie de la société tire à boulets rouges sur le couple qu'elle suppose pour jamais ruiné.

Tout le monde s'éclipse ; les lustres sont éteints ; la nuit, et quelle nuit ! remplace tous les astres qui avaient brillé tour-à-tour pendant cette courte soirée.

Julie fut immédiatement saignée : soixante sangsues lui furent en outre appliquées sur la poitrine ; et elle ne donnait aucun signe de vie.

Le docteur avait formellement déclaré que madame d'Evremont était victime d'une attaque d'apoplexie, et que malgré tous les secours de l'art, il était plus que présumable qu'elle en resterait infirme et défigurée pour le reste de ses jours.

En effet, son extérieur était affreux ; la contraction s'était, en grande partie, portée vers la tête, et le sang avait fait des ravages effrayans dans toute l'économie physique.

Les personnes qui étaient restées près d'elle s'étaient retirées, lorsqu'elles eurent entendu la sentence du médecin, et partirent avec l'assurance qu'elle n'en reviendrait pas.

Julie resta livrée à l'indifférence de ses valets, qui surent employer de la manière la plus lucrative pour eux les deux heures durant lesquelles ils se virent maîtres absolus du domicile.

CHAPITRE XVII.

La garde-malade mystérieuse. — Les valets prennent à qui mieux mieux. — La convalescence. — Les nouvelles folies.

A cinq heures du matin, une jeune dame simplement mise, arrive accompagnée d'un jeune homme qui la quitte dès qu'elle a déclaré qu'elle est expressément envoyée par le docteur, pour prodiguer ses soins à madame d'Evremont.

Elle se fait conduire auprès de la malade, congédie d'un ton impérieux et significatif les vampires mâles et femelles dont elle est entourée ; elle brave leur mauvaise humeur, qui lui fait un crime d'être venue interrompre leurs intéressantes recherches : et elle seule s'installe près du lit de l'épouse de l'ex-banquier.

Estelle et François s'arrêtent à la porte pour

tâcher de surprendre les intentions de la nouvelle venue ; mais ils n'entendirent aucune parole : seulement il leur sembla qu'elle soupirait et versait d'abondantes larmes.

Toutes les ordonnances du médecin étaient exécutées avec une religieuse ponctualité.

Pendant quinze jours, l'état de madame d'Evremont fut complètement désespéré ; elle ne donnait que des signes incertains d'existence; mais plus sa situation était alarmante, plus l'ange de bonté qui veillait à sa guérison redoublait de zèle et d'activité ; plus elle mettait d'empressement à prévoir ce qui pouvait adoucir la souffrance de sa chère malade.

Le docteur n'avait qu'à prescrire : ses recettes étaient suivies avec la plus minutieuse précision.

Tant de sollicitude, tant de persévérance de la part d'une jeune femme qui passait les nuits et les jours, n'excitèrent pas peu de surprise dans l'esprit des mercenaires qui habitaient encore l'hôtel d'Evremont.

Enfin, cette œuvre de bienfaisance, de désintéressement et de charité, fut couronnée par la certitude de rendre à la vie l'épouse de M. d'Evremont.

Lorsque la connaissance lui fut revenue, celle-ci s'aperçut enfin de la situation réelle dans laquelle elle se trouvait : elle balbutia quelques phrases sans suite.

Ses gestes annonçaient qu'elle comprenait son état d'apoplexie et qu'elle s'en rappelait la cause.

La complaisante garde prévenait ses moindres désirs, et sans l'importuner par des conversations qui auraient pu la fatiguer, quelques monosyllabes consolateurs venaient seuls au secours des attentions sans nombre dont elle se faisait un bonheur de l'accabler.

Dans le peu que madame d'Evremont s'efforce d'exprimer, on voit facilement que ce sont des remercîmens pour la personne à qui elle doit des soins aussi délicats.

Ses forces étant un peu revenues, elle voulut

essayer de changer de place; elle tenta de marcher seule; mais c'était encore de l'imprudence : heureusement elle trouve près de là des bras ouverts pour la soutenir; elle se contente de cet appui, et manifeste le désir de se diriger vers la glace.

Le jour était sombre, mais pas assez pour lui dérober l'image de ses traits usés par l'âge et plus décomposés encore par les maladies.

A cet aspect, elle repousse impétueusement les bras qui lui ont prêté leur secours; elle semble répudier avec effroi le portrait qu'elle a devant les yeux.

La garde n'a que le temps de la déposer sur une ottomane, et de lui donner une potion calmante.

Le désespoir le plus épouvantable l'agite; son âme entière est bouleversée; les paroles décousues qui lui échappent, et qu'elle prononce assez distinctement pour être comprise, expriment la rage et le regret.

Elle fait signe que toutes les glaces disparaissent et soient à l'instant remplacées : ces témoins accusateurs sont par elle taxés de mensonge.

Ses domestiques s'imaginent qu'elle a perdu la raison ; la mystérieuse garde est la seule qui ne se méprenne pas sur la véritable cause de la rechûte de la malade ; elle y voit la preuve du retour de ses facultés intellectuelles. L'illusion a disparu ; Julie a reconnu toute sa laideur, toute sa difformité.

Le médecin avait prévu cette crise nerveuse, et à cet effet il avait prescrit d'avance les remèdes les plus efficaces : en homme habile qui s'attache d'abord à étudier le moral de ses malades, il connaît le caractère, les habitudes de Julie. Il a ordonné que, pour alléger son chagrin, on la traite comme un enfant volontaire, qui trépigne en courant après un papillon ou la bulle de savon qu'il n'a pu saisir.

On admet toutes ses idées. On flatte ses chimères ; elle s'appaise en entendant retentir à son

oreille que le temps n'a rien fait à ses charmes, qu'elle est toujours la même.

Un tapissier est mandé pour couvrir exactement toutes les glaces, et l'on persuade à Julie qu'elles ont été enlevées pendant son sommeil.

Sa vue est si faible qu'elle ne peut s'en assurer, et elle attend le retour du médecin pour prendre son avis sur le sujet important de sa beauté perdue.

Toutes les dispositions prises pendant l'absence du docteur furent approuvées par lui; seulement il jugea convenable de conserver la psyché dans son ancienne place.

Il défend expressément de la couvrir, recommandant le jour le plus sombre possible, assurant qu'avant l'expiration de la semaine, madame d'Evremont se serait apprivoisée avec son nouveau visage.

Effectivement, de jour en jour le mieux devint sensible; déjà la malade se lève seule, gagne l'extrémité de la chambre en réclamant de temps

en temps l'appui de tous les meubles circonvoisins.

Elle jette à la dérobée un coup-d'œil sur son image réfléchie : la première fois, elle détourne la vue ; mais peu à peu elle s'accoutume à ses traits, commence à se trouver supportable, puis mieux, et finit même, comme par le passé, à rester des heures entières à se contempler.

L'hiver avait fait place à des jours moins sombres ; déjà l'on ressentait la douce influence du printemps. Les malades, plus que tous les autres, saluent avec joie cette grande et solennelle résurrection de la nature.

La vieillesse même entonne son hymne de reconnaissance et de régénération.

Le culte des mages est écrit au fond de tous les cœurs, et Zoroastre est peut-être le plus grand des sages.

Il vaut toujours bien Saint-Simon, et s'est posé un peu plus haut dans les siècles que le révérend père Bazar.

On était donc au mois d'avril : le soleil donnait en plein sur l'appartement de Julie.

Elle pensa qu'une chaleur vive et bienfaisante viendrait lui rendre une nouvelle existence. Elle ordonna que tout fut ouvert, et témoigna le désir de se promener sur une terrasse qui se trouvait de niveau avec sa chambre à coucher.

Mais l'air encore trop vif la saisit ; sa tête se trouble, et promptement elle cherche le secours de la jeune femme à qui elle doit peut-être de revoir le jour.

Estelle seule se rend aux ordres de sa maîtresse; en vain elle fait chercher de tous côtés ce guide incomparable ; personne ne répond, et l'on se décide à attendre son retour ; mais la journée se passe; la nuit s'écoule ; les questions mille fois réitérées n'avaient pu procurer aucun éclaircissement.

Ce qui étonnait le plus dans l'hôtel, c'est qu'elle était partie sans réclamer le salaire de ses peines et des longues fatigues qu'elle avait endurées.

Ce fut ample matière à discourir pour la femme de chambre et son inséparable François.

Les deux fripons, inquiets du rétablissement de Julie, et peu rassurés dans leur conscience, pensèrent qu'il serait prudent et opportun de jeter un jour défavorable sur la conduite mystérieuse de l'inconnue.

— Quel était son nom ?

— D'où venait-elle ?

— De quel droit s'était-elle impatronisée dans l'hôtel ?

— Pourquoi fuir au moment même de la guérison de madame d'Evremont.

Cette dernière ne manquait point de défauts ; nous avons même vu qu'elle était richement partagée de ce côté ; mais elle avait un esprit juste, et lorsqu'elle ne l'avait pas mis en usage, c'est qu'elle avait jugé inutile de le faire. Elle devina sur le champ les motifs d'accusation lancés injustement contre une femme respectable, et loin de les partager, elle en comprit le vrai sens.

Un soupir amer s'échappa de son sein. Comment son cœur, si cruel qu'il eût été, aurait-il pu ne pas établir une différence entre des soins qui semblent n'être jamais assez payés et des veilles filiales ?

D'un côté, elle voyait ses domestiques spéculant d'avance sur les progrès de sa décrépitude, et se partager les objets qui avaient le plus contribué à sa gloire.

De l'autre côté, mille circonstances l'amenaient à penser qu'une fille seule et une fille obéissante, oublieuse, dévouée, a pu lui prodiguer une tendresse vivifiante.

Elle croit se rappeller l'avoir vu s'agenouiller devant son lit, couvrir ses mains de baisers et les arroser de ses larmes; mais l'a-t-elle vue effectivement, ou bien n'est-ce encore qu'un songe ?

Elle s'arrêta à cette dernière pensée.

Jugeant les autres d'après son cœur, elle croit à l'impossibilité d'un pareil dévouement, et pense qu'un motif impérieux a pu éloigner cette

femme, que tôt ou tard elle reviendra réclamer le prix de sa sollicitude.

Néanmoins elle eut bien de la peine à s'accoutumer à une absence dont elle sentait vivement la privation.

Estelle avait beau déployer le superlatif de son activité, ce n'était toujours que des soins à cinq cents francs par an.

Les profits n'étaient pas comptés.

Pour ajouter aux tourmens de Julie, les scellés avaient été apposés à l'hôtel sur les effets appartenant à M. d'Evremont.

Les affaires se poursuivaient avec activité. Nous avons vu l'imprudence impardonnable qu'elle avait commise de placer chez son mari la presque totalité de son avoir ; et la rente qui lui restait encore aurait à peine suffi pour faire vivre le plus modeste ménage du Marais.

Elle devait, en punition de sa faute, n'être considérée que comme créancière ordinaire, et

par cette raison devait être complètement ruinée.

Voilà donc l'incomparable madame d'Evremont privée à la fois du reste de beauté qui faisait à ses yeux le principal mérite de sa personne, et de cette fortune qui, avec l'indépendance, lui procurait le bonheur.

Jusques-là, tous ses vœux ont été satisfaits ; à peine a-t-elle eu le temps de les former.

Lancée au milieu du torrent de l'indifférence et de la frivolité, jamais elle n'a senti le besoin d'avoir une amie. Aucune peine n'a troublé son cœur ; les consolations elles-mêmes, si elle avait pu devoir en réclamer la douceur, ne lui auraient semblé que l'élan de la pitié.

Elle a passé les deux tiers de sa vie emportée sur le char rapide du plaisir ; mais ce char vient de se briser ; et pas une main secourable n'est là pour l'aider à achever la course pénible qui doit la conduire à sa fin.

Plus sa santé se rétablit, plus les réflexions viennent en foule absorber son âme.

La société entière a été instruite de la banqueroute frauduleuse du banquier, et que ce désastre a englouti jusqu'à la fortune entière de sa femme.

Comment ramener les adorateurs ou plutôt les convives ? quel antidote, quel préservatif contre la perte du malheur.

Quelques anciennes connaissances viennent encore : un reste de pudeur les empêchait de rompre en visière avec une femme si cruellement frappée par la main du sort. Mais ce n'est plus elle qui accorde comme une grâce un sourire de protection. Journellement, au contraire, elle se trouve en butte à des conseils ironiques, à de sanglantes représailles, et qui pis est, à l'humiliante compassion.

Sa vanité profondément blessée jura de tout sacrifier pour faire revivre, ne fut-ce qu'une étincelle de ce feu qui avait ébloui si long-temps, et qu'elle ne cessait d'adorer, parce qu'elle le croyait pour jamais éteint.

Dans cette position, le souvenir de sa fille se représente à son idée; mais ira-t-elle la rappeler, alors que peu de temps auparavant elle l'a pour jamais bannie de sa présence.

Non, son âme est trop vieille de sévérité, et de ce froid égoïsme qui ne lui a jamais laissé rien voir d'intéressant à ses côtés.

Pour elle plus de combats, plus de victoires, elle a tout perdu. Un peu de modestie, de repentir, d'expansion peut lui ramener quelques instans heureux; mais elle préfère souffrir que de devoir à son orgueil humilié les douceurs, les compensations qui lui sont offertes.

Le tribunal de Commerce ayant prononcé dans l'affaire de M. d'Evremont, Julie fut contrainte de sortir de l'hôtel, où elle avait cru terminer ses jours au sein de la mollesse, du repos et de l'opulence.

Tout le monde s'attendait à la voir se retirer modestement, et aller dans quelque province

éloignée cacher le souvenir de sa splendeur éclipsée.

Elle possédait encore en diamans, en bijoux de toute espèce, cachemires, argenterie, porcelaine et autres objets de prix de quoi faire la fortune de toute personne qui se serait contentée d'une honnête médiocrité.

Au lieu de suivre cette marche que lui prescrivait la prudence, elle choisit au centre même de son ancien quartier un appartement qui ne le cédait en rien au luxe de celui qu'elle quittait. Le train de sa maison ne devait rien perdre de sa richesse habituelle.

Elle jouait son va-tout. Elle laissait à la destinée le soin de faire le reste.

Son nouveau logement fut meublé avec une recherche qui n'avait pas même existé dans son premier hôtel. Ses domestiques l'y suivirent; le nombre en resta à peu près le même : la fidèle Estelle, dans un élan de sensibilité avait juré à sa maîtresse que jamais elle ne l'abandonnerait.

Julie, touchée d'un semblable dévouement, ou accoutumée au service de cette fille adroite lui accorda une confiance entière.

Elle devint le factotum de Madame; elle seule encaissait, enregistrait, payait, recevait ou congédiait les fournisseurs. En un mot, elle était ministre des affaires intérieures et extérieures.

Elle n'avait qu'à présenter la plume à sa maîtresse pour que celle-ci apposât sa signature.

Tout se faisait avec le plus grand ordre, la résignation la plus aveugle, et sans que personne s'avisât jamais de faire la moindre réclamation.

Le nouveau genre de vie qu'elle avait embrassé, ses nouvelles relations; les dispositions qu'elle avait faites dans le logement qu'elle venait de louer, mais plus que tout cela, le prétexte de sa santé avait empêché madame d'Evremont de paraître dans le monde.

Une fois installée, un carrosse brillant la transporta chez toutes les personnes qui avaient osé

présumer que jamais elle ne se remontrerait dans la société.

Mais cette fois, elle n'eut pas même la satisfaction d'exciter la jalousie des femmes ou les empressemens des hommes.

Chacun vit dans ce luxe passager les derniers efforts de la vanité expirante.

Devenue méconnaissable à ses propres yeux, comment aurait-elle pu être la même pour les étrangers ? comment aurait-on reconnu en elle cette belle Julie, qui, pendant plus de vingt ans, fit le désespoir des coquettes et des élégans du jour.

Les uns la regardaient avec malignité, les autres avec cette compassion, cette pitié qui inspire tout individu qui n'a plus qu'une lueur de raison ; et sans refuser ses nouvelles invitations, on attendit sa ruine, en l'aidant encore à s'y précipiter.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU 1er VOLUME.

Imprimerie de Setier, rue de Grenelle-Saint-Honoré, n° 29.

LE

MONT-DE-PIÉTÉ,

OU

L'HIVER DE 1830.

TOME SECOND.

LE

MONT-DE-PIÉTÉ

OU

L'HIVER DE 1830;

PAR

Mme AMÉLIE RICHARME.

Qui ne pense qu'à soi quand sa fortune est bonne,
dans le malheur n'a pas d'amis.
FLORIAN.
Fable des deux Voyageurs.

II

PARIS,

TENON, libraire, rue Hautefeuille, n° 30;
LECOINTE ET POUGIN, quai des Augustins;
LEVAVASSEUR, libraire, au Palais-Royal;
PIGOREAU, place Saint-Germain-l'Auxerrois.

1832.

LE

MONT-DE-PIÉTÉ,

OU L'HIVER DE 1830.

CHAPITRE PREMIER.

Virginie. — Les Enfans. — La loge du Concierge.

VIRGINIE n'était pas restée oisive : fidèle à la promesse qu'elle avait faite à l'amitié, émue jusqu'aux larmes de la cruelle extrémité où se trouvait réduite son ancienne voisine, elle ne s'occupe plus que de l'important message dont elle a pris sur elle la responsabilité.

Elle commence par envelopper chacun des deux marmots dans un schall bien ample, bien chaud, loue un cabriolet et se rend à l'hôtel du comte Saint-Félix, leur ayeul paternel. Mais

elle ne s'arrête point au lieu même de sa destination.

Avant tout, elle prend dans le quartier les informations nécessaires pour s'en faciliter l'entrée.

Jamais agent de police n'a mis plus d'art à obtenir tout ce qu'il lui importe de savoir : le commissionnaire du coin, l'épicier, la mercière sont par elle adroitement interrogés ; et ces gazettes vivantes lui en apprennent dix fois plus qu'elle ne désire en apprendre.

Elle est bientôt instruite du nom de tous les gens composant l'état-major de la maison, depuis celui du maître d'hôtel jusqu'au dernier marmiton inclusivement.

Elle apprend les intrigues de MM. Jacques et Lapierre avec mesdemoiselles Pauline et Lucie, la masse du crédit de l'un, le détail des dettes de l'autre.

Munie de ces importans documens, et après avoir séché les larmes de ses deux pupilles transis de froid, en leur achetant des gâteaux, elle

frappe, et se présente au concierge avec cet air dégagé qui ne déplait jamais aux gens du rez-de-chaussée et de l'antichambre.

— M. Lapierre est-il ici ?

— Il est sorti pour l'instant; il vient d'aller accompagner Madame.

— Mon Dieu ! que je suis contrariée, dit Virginie feignant d'être déconcertée, car elle savait d'avance qu'elle ne trouverait pas celui qu'elle demandait.

Je viens de loin, et j'aurais bien désiré lui parler ; mais, n'importe, je reviendrai ; il faut absolument que je le voie aujourd'hui.

— Mais, ma petite dame, si vous voulez l'attendre ici, dit la femme du concierge, il ne va pas tarder à rentrer.

— Je vous remercie mille fois ; mais comme j'ai une course à faire dans le voisinage, et que le froid est insupportable, je n'accepterai pour l'instant votre offre obligeante que pour mes deux petits ; je vais vous les laisser : ils seront

mieux ici que dehors, et vous pouvez compter sur moi dans une demi-heure au plus.

— Comment donc, Madame, mais avec plaisir.

Le peuple de Paris est bon ; malgré les reproches qu'on lui adresse chaque jour et la réputation d'égoïsme qu'on lui prête, il est essentiellement humain.

Témoin quotidien des misères qui affligent cette grande capitale, son premier mouvement est d'assister les malheureux ; mais trop souvent trompé, il a dû s'armer de méfiance, et ce sentiment a refoulé vers son cœur son premier élan de philantropie.

Cependant M. et madame Simon n'auraient eu garde de soupçonner Virginie : sa mise soignée, sans être élégante, annonçait, sinon de la richesse, du moins de l'aisance.

D'ailleurs, elle s'introduisait sous des auspices *si puissans* qu'il y aurait eu plus que de l'impolitesse à la refuser.

On plaça donc chacun sur une chaise et vis-à-vis d'une petite table Louise et Victor, qui, malgré leur costume équivoque, ne laissaient pas présumer qu'on les amenait à cette heure parce que leurs parens n'avaient pas ce jour là un morceau de pain à leur donner.

Ils ne mangeaient point leurs gâteaux avec cette avidité, cette gaucherie qui dénotent des enfans d'une classe tout-à-fait indigente.

Peu accoutumés à la chaleur et aux friandises, ils restèrent là sans se plaindre, sans être importuns, et sourds à toutes les questions qu'on pouvait leur adresser. (Ils étaient encore trop jeunes pour y répondre.)

Une heure, une heure et demie, deux heures se passent, et Virginie ne songe seulement pas à reparaître.

— Que cette femme est donc longue à revenir, dit enfin M. Simon le concierge; est-ce qu'elle s'imagine que nous allons prendre ses marmots en pension ?

— Dame, réplique la mère Simon, Paris est si grand, les courses sont si longues, et puis il fait si froid.

Et toi, quand tu restes des journées entières dehors, après m'avoir promis de revenir tout de suite.

— C'est vrai; mais je ne laisse pas mes enfans en nantissement chez les autres.

Ah! la voici peut-être. Et de suite il court au cordon pour répondre à l'appel qui lui a été fait au moyen du lourd marteau; mais c'est Lapierre rentrant seul avec la voiture; il vient de conduire Madame qui est allée en soirée : on lui ouvre, il entre, et lorsqu'il est descendu de son trône aërien, il est appelé dans la loge pour recevoir les visites qui l'attendent depuis si long-temps.

— Dites donc, farceur, vous ne nous dites que ce que vous voulez bien.

— Quoi! qu'y a-t-il de neuf?

— Pardine, regardez. V'là deux poupons de

vot' fabrique. La mère va revenir tout-à-l'heure.

— Allons, laissez-moi donc tranquille ; est-ce que je les connais ? Quand j' les aurai vus encore une fois, ce sera la seconde...... Mais comment est-elle cette mère ? brune, blonde, châtaine ?

— Ta, ta, ta ; n' dirait-on pas qu'il a des femmes à revendre ?

— Allons, M. Simon, pas d' mauvaise plaisanterie.

On lui dépeint alors, non sans altérer la vérité, celle que l'on suppose devoir être une de ses bonnes amies. Chacun lui donne un avis charitable et chrétien : il serait indigne d'abandonner une jolie femme ainsi que les innocens et irrécusables témoins de ses liaisons avec elle. On veut lui faire avouer que la mère et les enfans le touchent de près.

Mais Lapierre n'est pas homme à se laisser intimider ; il se débat, il se défend avec chaleur, avec opiniâtreté. Sur le point d'épouser mademoiselle Lucie, première femme de chambre de

Madame, qu'il courtise depuis quatre ans pour le bon motif, laissera-t-il planer sur lui le soupçon d'avoir une famille à lui appartenante et venant à l'improviste réclamer ses soins paternels.

Il a bien eu, il est vrai, quelques années auparavant la fille d'un menuisier du faubourg du Roule, qui pourrait mettre, par esprit de vengeance, sur son compte, cette double progéniture; mais il sait de science certaine qu'elle est morte depuis long-temps : elle lui a donné un gros garçon, qui pourrait avoir dix ans à bien calculer; mais cela ne le regarde en rien; le nourrisson a été mis chez ma tante pour que mon oncle en prenne soin.

A ce trait nouveau et spirituel, un rire universel s'empare des assistans. La conviction gagne tous les esprits, et le temps se passe à débiter des quolibets, des lazzis de même force; chacun donne un libre cours à sa fertile imagination. Cependant onze heures sont sonnées et la dame en question ne revient pas.

Les avis sont ouverts ; mademoiselle Lucie, promise à Lapierre, et dont le *conjungo* doit être prononcé sous quelques jours, la mère Simon, madame Aubenot la cuisinière, opinent pour qu'on mène immédiatement les enfans chez le commissaire de police; d'autres veulent qu'on attende jusqu'au lendemain, sans rien dire de la chose aux maîtres de la maison : leur mère, attardée par quelques circonstances imprévues, les viendra peut-être chercher le matin.

— Eh bien! dit enfin le cocher, puisque vous m'avez jeté la pierre (calembourg qui provoqua une hilarité générale), mon opinion est que M. le comte soit instruit à son retour de tout ce qui s'est passé. Je vois qu'il y a ici supercherie, crime peut-être, et nous devons nous en rapporter à des gens assez éclairés pour décider dans une matière aussi grave.

Il arrive tous les jours cent aventures du même genre dans Paris, et avant de livrer des gens à la police, il faut y regarder à deux fois.

D'ailleurs vous m'avez taxé de bigamie, vous avez voulu m'envoyer aux galères, et je veux une éclatante justification.

Cet éloquent et chaleureux plaidoyer fut interrompu par le bruit d'un cabriolet qui s'arrête subitement devant la porte, et dix voix s'écrient aussitôt : c'est Monsieur !

On ouvre, on se range respectueusement le long des murs, et tous s'inclinent devant le seigneur et maître.

Lapierre qui se trouve compromis, puisque c'est sous son nom que l'on s'est introduit, se hâte de courir pour raconter les faits tels qu'ils ont eu lieu.

Le suisse, responsable avant tout des allans et venans, veut prévenir le cocher, pour présenter sous un jour favorable la complaisance qu'il a eue de garder les enfans. Malheureusement l'embonpoint dont il est pourvu, et dont la plus grande partie s'est portée sur son abdomen, nuit beaucoup à sa célérité. Voyant son zèle trahi par ses

jambes, il s'arrête enfin tout essoufflé, et s'écrie :

—Attendez donc Lapierre, attendez donc! que diable, vous courez comme un dératé! qu'avez-vous à dire? ça n'vous r'garde pas, vous n'étiez pas présent à la chose : c'est à moi seul à tout conter.

Jusqu'ici le comte a bien entendu des mots, mais voilà tout; il n'a pu rien comprendre à ce flux de paroles; il est même disposé à ne plus écouter, lorsque les mots d'*enfans laissés dans la loge* viennent réveiller son attention. Sa pensée se porte aussitôt sur son fils; sa physionomie se rembrunit, et il est facile de deviner toute la contrariété que lui cause un évènement aussi inattendu.

Il monte lentement, et ordonne que les deux enfans soient apportés chez lui.

Au même instant le vicomte Saint-Félix rentrait à l'hôtel. En semestre depuis deux mois, il logeait chez son père, et mettant à profit pour ses plaisirs le temps qu'une faveur royale lui avait ac-

cordé, recherché partout avec empressement, il ne quittait souvent le spectacle que pour courir à un bal ou à un concert. Ce jour là, il avait passé la soirée chez madame d'Evremont, et contre son ordinaire il rentrait avant minuit.

Attiré par l'espèce d'explosion verbale dont le bruit se répercutait sous la voûte de la porte cochère, et sans avoir rien pu saisir encore de ce qui faisait le sujet d'un entretien si animé, il entre chez le concierge, et ne peut voir sans compassion les deux petites innocentes créatures qui, livrées au plus paisible sommeil, ne songeaient guère à l'espèce de révolution qu'elles occasionnaient.

Déjà, par ordre du comte, Lapierre en tenait un dans ses bras; il allait encore se charger du second, lorsque le jeune Saint-Félix lui en évite la peine; il l'enlève lui-même avec précaution, pour ne point l'éveiller, et le transporte jusqu'à la chambre de son père.

Au moment où il déposait le petit Victor à

côté de sa sœur, un rouleau de papiers s'échappe de dessous l'un des mouchoirs dans lesquels il était enveloppé. Le comte l'arrache des mains de son fils, promène un regard sévère sur l'auditoire, impose silence à quiconque veut lui faire quelque objection, et congédie tous les valets qui vont de nouveau se réunir dans la cuisine pour continuer de se livrer aux conjectures que devait faire naître un évènement aussi extraordinaire.

Le vicomte suit de ses yeux avides les impressions que la lecture des papiers produit sur l'esprit de son père.

Il est loin de s'attendre à la vérité qui a toujours été cachée pour lui, lorsqu'il voit le comte changer de couleur.

Une altération visible se manifeste sur tous ses traits, il suspend sa lecture, et se retournant avec vivacité, il s'écrie :

—Je suis trop coupable, peut-être n'est-il déjà plus temps de réparer tous les maux que j'ai causés. Un poids énorme pèse sur mon cœur. Je

suis un malheureux, mon fils, je suis un malheureux, je ne mérite pas que le ciel ait pitié de moi.

— De qui sont ces écrits, mon père ? Qui peut troubler ainsi votre tranquillité ? Quels moyens de conjurer les malheurs qui semblent vous menacer ?

— Viens, Victor ; je suis le seul auteur des chagrins auxquels tu me vois en proie aujourd'hui. Viens, mon fils, courons l'arracher à la mort, à une mort cruelle, peut-être.... Julie Mercier !!!... c'est sa fille..... c'est elle qui m'a sauvé la vie ! Ton frère, ce pauvre Théodore !.... Il n'est peut-être plus !

Ces enfans sont les siens !

Et en prononçant ces mots sans suite, le comte courait çà et là dans la chambre comme un homme qui ne jouit plus de ses facultés intellectuelles.

Victor n'osait l'interroger ; il respectait sa douleur ; son état l'effrayait.

Il était à Londres au moment où Théodore s'était marié, et son père lui avait écrit qu'ayant commis une faute grave dans son régiment, il avait eu le bonheur d'étouffer cette affaire, et avait jugé convenable de le faire partir pour le Mexique.

Cette fable ne lui avait jamais parue bien vraisemblable. Aussi, pour se mettre au fait de la demi-confidence que son père venait de lui faire, il prend lui-même les papiers qui étaient restés sur la table.

Le premier était le contrat de mariage de Noémie, fille de cette Julie Mercier, que son père avait cent fois nommée comme sa libératrice, comme à son ange protecteur, à laquelle il devait de ne pas avoir été traîné à l'échafaud.

Elle avait épousé Théodore son frère : l'acte était précis, revêtu de toutes les formes légales ; mais ce n'était pas cela qui pouvait avoir produit sur le comte une impression si funeste.

Le second papier était une lettre de Noémie conçue en ces termes :

« Ce n'est plus pour votre fils Théodore ni « pour moi que je réclame aujourd'hui votre « appui. Demain tout secours nous deviendra « inutile. Votre malédiction a porté plus de « fruits que vous ne deviez en attendre : nous « avons atteint le dernier degré des infortunes « humaines. Un seul remède nous restait, nous « l'avons employé. Nos enfans sont sans protec- « tion. Du pain, un abri, voilà tout ce que je « vous demande à genoux pour eux seuls. Ne me « refusez pas ; mon dernier soupir sera encore « pour bénir ce bienfait. »

Des pleurs abondantes suspendirent cette lecture : — Mon père, s'écria-t-il, partons, il est peut-être temps encore. Eh quoi ! vous restez indécis, insensible ! Qui vous arrête ici? Craignez-vous encore de lui pardonner ? Je le vois, vous m'avez trompé. Théodore s'est marié malgré vous, et vous n'avez pas voulu consentir à une réconciliation.

Quoi! mon seul ami, mon pauvre frère mourir de faim et de misère, tandis que nous !....

— Votre frère est un monstre, répliqua le comte en regardant Saint-Félix avec des yeux où se peignaient à la fois la colère et l'indignation ; il nous a déshonorés. Puis rejetant tout-à-coup cette dureté, fruit de ses souvenirs sur la désobéissance de son fils : Julie Mercier, répétait-il, Julie Mercier, c'est elle, c'est à ses avis modestes, à sa bienfaisante intervention que je dois la vie ; une heure plus tard, et vous n'auriez jamais vu le jour ; et jamais elle ne s'est fait connaître, jamais je n'ai pu découvrir à quel ange de bonté j'étais redevable d'un soin si désintéressé. Mais c'est sa fille qui a épousé ton frère. Je suis certain que c'est elle ; mes pressentimens ne me trompent jamais.

Courons la sauver : viens, hâtons-nous ; ne pensons qu'à elle ; car, dit-il en s'arrêtant subitement, si je pensais à lui seul, je resterais peut-

être inflexible ; il m'a fait trop de mal. Il a trop oublié ce qu'il devait à sa famille.

— Mon père, répliqua Victor, allons sauver la fille de Julie Mercier ; elle est la vôtre aussi ; mais bénissez votre destinée qui, par l'entremise de mon frère, va peut-être vous mettre à portée d'acquitter une dette sacrée.

En disant ces mots, il entraîne son père ; ils sortent à pied de l'hôtel, montent dans un cabriolet de place, et se dirigent vers la demeure solitaire indiquée sur la lettre.

La nuit était claire comme elle l'est ordinairement par une forte gelée. La lune brillait de tout son éclat ; mais il est près d'une heure. Le repos, le silence règnent seuls dans la grande cité, à plus forte raison dans le village de Grenelle.

Des maisons élégantes dessinent leurs ombres glacées sur une terre durcie par le froid. Les paratonnerres semblent menacer les étoiles scintillantes ; les girouettes, agitées par le nord-est, font entendre leur cri aigu de rotation capricieuse. On

est arrivé; mais où prendre des renseignemens : tout est fermé

Ils sont prêts à renoncer à leur projet, lorsque le cocher du cabriolet ayant compris qu'il y va de la vie de quelque malheureux, et voyant qu'il est impossible de distinguer le numéro de la maison qui se trouve précisément du côté de l'ombre, a l'idée lumineuse de s'adresser au marchand de vin qui fait le coin de la rue.

— Cet homme, dit-il, pourra bien nous indiquer l'endroit; il est fermé, mais comme c'est aujourd'hui lundi, il a peut-être chez lui des gens qui attendent le retour du jour.

Après deux coups assez vigoureux donnés dans les volets, et maintes paroles échangées au-dehors et au-dedans, le marchand, qui a entendu le bruit des roues, se décide à ouvrir : on entre et l'on voit plusieurs épicuriens en blouse, en bonnet de coton, en veste de velours et la pipe à la bouche, qui, à la lueur d'un quinquet à deux branches, narguaient le froid et le cha-

grin à côté d'un litre, et d'un poêle de fonte dont la chaleur est à faire reculer les plus intrépides.

— Que vais-je demander, dit le cocher, en s'adressant à ses pratiques ?

— Et parbleu ! M. Théodore, répondit Saint-Félix, qui déjà voyait son père disposé à faire sonner bien haut ses nom et qualités.

— Ah ! M. Théodore, c'est là en face, à côté de la fruitière, dit un de ceux qui composaient le nocturne sanhédrin ; puis il s'avance pour montrer la porte. « Ils doivent être couchés maintenant ; mais, continua-t-il en hochant la tête, couchés les pauvres diables, c'est à savoir ; car sur quoi ? J'ai aidé ce matin la femme à porter son dernier matelas au Mont-de-Piété. Ah ! c'est une misère, une misère ; il faut voir cela pour le croire. C'est d'autant plus malheureux, qu'il n'y a de leur part ni vice ni *faignantise*. L'homme est à la mort, sa femme n'en vaut guères mieux, et puis avec ça deux ou trois marmots qui crèvent la faim. C'est dommage tout d' même, car c'est

des gens ben honnêtes, quoiqu'ils n'aient pas pu me payer ma commission. »

— C'est bien, mon ami, c'est bien; aidez-nous seulement à pénétrer dans leur chambre; vous ne vous en repentirez pas.

On traverse la rue; on frappe à la porte à coups redoublés : on les appelle par leur nom..., point de réponse.

— Ils auront peut-être déjà exécuté leur fatal projet, dit Saint-Félix; cependant nous n'avons pas tardé; ils reposent peut-être; mais s'ils demeurent au rez-de-chaussée, comme cet homme nous l'indique, il est impossible qu'ils ne nous entendent pas.

On récidive : même silence; cependant le froid est à n'y pas tenir. Le comte et son fils, dans leur précipitation, ont oublié leur manteau. Ils se trouvent là fort mal à leur aise; mais Victor, que l'inquiétude dévore, ne s'aperçoit pas que ses dents s'entrechoquent.

Ils allaient perdre tout courage, toute espé-

rance, lorsque le bon Guillaume, qui commence lui-même à pressentir quelque sinistre évènement, court chez le marchand de vin, rapporte une petite échelle, l'applique sur le mur au-dessous d'une croisée.

Malgré les représentations qui leur sont faites qu'ils se compromettent en agissant ainsi, avant d'en avoir préalablement instruit les autorités, Victor s'élance le premier, casse un carreau, ouvre la fenêtre, aide son père à le rejoindre sans accident, et se fait suivre ensuite du cocher et du commissionnaire. Ce dernier les guide; il est déjà venu la veille, il connaît les êtres; il reconnaît la porte : la clef est restée après. Le cocher s'est muni de la lanterne de son cabriolet, il éclaire cette marche presque funèbre.

Victor ouvre; mais un cri d'horreur lui échappe; il recule épouvanté du spectacle qu'il a devant les yeux; une vapeur de charbon est répandue dans l'air : une chambre, sans autre meuble qu'un mauvais grabat; un homme, et

c'est Théodore, est étendu à terre, et tout annonce qu'il n'existe plus ; une femme presque livide, agitée encore par quelques convulsions, est à moitié couchée sur le peu de paille qui couvre la sangle du vieux bois de lit : elle lutte contre la mort, et c'est peut-être là son dernier effort ; elle paraît épuisée. En se précipitant pour leur donner des secours, il foule aux pieds le corps froid d'un enfant que Théodore a entraîné dans sa chute. Ce groupe est si hideux, si repoussant d'horreur, que le comte cache un instant son visage dans ses deux mains ; mais Victor redouble d'activité : on dirait qu'il se multiplie.

Il fait ouvrir la fenêtre ; les deux moribonds sont exposés à l'air, et de suite il court s'informer où sont les plus proches secours ; il apprend avec désespoir qu'il faut aller jusqu'à Vaugirard.

— « Mon père, dit-il, retournez de suite à l'hôtel dans le cabriolet, et envoyez-moi la calèche avec un matelas sur lequel on pourra coucher les malades, et les transporter commodé-

ment. Le cocher qui nous a amenés sera payé en conséquence; ce sera lui qui sera chargé de conduire la voiture ; il laissera le cabriolet à l'hôtel, et de cette façon personne dans la maison ne sera instruit d'une aventure aussi funeste. »

Ces dispositions arrêtées, Saint-Félix relève son frère, fait venir des oreillers de chez le marchand de vins, pour le placer lui et sa femme d'une manière plus commode. Il prend les conseils qui lui sont indiqués comme les plus salutaires en pareil cas ; il les emploie avec modération, et s'aperçoit enfin avec bonheur que Noémie respire encore : pour Théodore, il n'est pas froid ; mais il ne donne aucun signe de vie.

Le petit était déjà pénétré de ce goût fade et cadavéreux qui n'appartient qu'à la mort : on cherche comment ces trois infortunés ont pu se trouver ainsi épars. Guillaume fait alors remarquer que Théodore a du sang au poignet et qu'un carreau de la fenêtre est cassé. De là ils concluent que les deux époux s'étaient sans doute couchés

l'un près de l'autre, en mettant le petit loin d'eux; que Théodore, comme il arrive presque toujours, en se sentant mourir, a cherché à se cramponner à la vie; qu'il aura fait des efforts inouis pour se traîner jusqu'à la croisée; et qu'en brisant la vitre, il a sauvé la vie à sa femme et à lui peut-être; mais qu'en tombant il aura entraîné le corps de son enfant à l'un des pieds duquel est encore suspendu le lambeau de couverture qui a servi à l'envelopper.

CHAPITRE II.

Les Valets comme ils sont tous. — Le Mystère. — Le Retour à la vie.

Le temps emportait ces tristes évènemens avec la même vitesse qu'il engloutit les jours de fête. La voiture du comte Saint-Félix arrive; on y place les deux époux qui se trouvent encore dans le même état d'anéantissement. Victor se place à côté du cocher, mais non sans avoir remis une pièce de vingt francs à l'honnête Guillaume; les portières restent ouvertes malgré la rigueur du froid; et l'infatigable cocher, moins excité peut-être par l'espoir d'une bonne récompense que par un sentiment d'humanité, imprime son impatience aux chevaux, et fait en moins d'une heure le trajet de Grenelle à la rue du Helder.

L'ordre que le comte avait donné à ses domestiques de se retirer, avait seul suffi pour aiguil-

lonner davantage leur curiosité. L'office leur avait paru un lieu propre à prolonger le colloque : là se livrant au vaste champ des suppositions, ils donnaient un libre cours à la volubilité de leur langue.

L'accueil de bienfaisance fait aux enfans, le départ à pied, le retour en cabriolet de place, au cocher duquel on a confié la calèche; et enfin l'absence prolongée de M. Victor, tout cela veut certainement en dire beaucoup.

Ce fut bien autre chose lorsque, vers les trois heures du matin, on vit revenir la calèche contenant deux personnes qui semblaient ne plus exister.

Peu ne s'en fallut que les laquais bénévoles ne soupçonnassent leurs maîtres d'être complices de quelqu'assassinat.

Le comte descend dans la cour, et comme le suisse était à son service depuis nombre d'années :
— Simon, lui dit-il, lorsque celui-ci eût refermé la porte, après le départ du cabriolet, cela suffit; c'est mon fils Théodore que l'on me ramène ma-

lade avec son épouse; je les fais transporter dans mon appartement. N'éveillez personne; moi et Victor nous suffirons pour lui donner les soins qui leur sont nécessaires.

Depuis long-temps la comtesse était rentrée : à son retour la femme de chambre n'eut rien de plus pressé que de la mener vers les deux enfans que l'on avait confiés à sa vigilance. Elle lui apprit le départ du comte et de son fils; mais les papiers oubliés par Saint-Félix mirent la comtesse au fait des évènemens mieux que tout le verbiage de mademoiselle Lucie.

Des larmes de douleur mouillent ses paupières; elle répète, avec la plus vive reconnaissance, le nom de Julie Mercier, à laquelle, ainsi que le comte son mari, elle était redevable de la vie. Elle s'occupa, pendant l'absence de son époux et de son fils, à faire coucher les deux petits, et ils goûtèrent tout le charme d'un sommeil paisible.

La première chose à laquelle on songea dès que M. Saint-Félix fut revenu, fut de préparer

deux lits dans un petit salon qui se trouvait à côté de la chambre à coucher des grands parens.

Pendant ce temps Lapierre, exécutait l'ordre qui lui avait été donné d'aller chercher le médecin. On attendait avec impatience le retour de Saint-Félix. Malgré la rigueur du froid, la comtesse ouvre la fenêtre pour écouter si elle ne distinguera pas le bruit d'une voiture roulant au milieu du calme le plus parfait.

Mais si tranquille que soit Paris à cette heure, il n'en est pas moins sillonné en tout sens par mille équipages de tout calibre; par le sapin qui ramène une société joyeuse de la Courtille ou de la barrière du Maine; par l'élégante calèche où sommeillent l'ambassadeur ou l'agent de change chargé de quelques billets de mille francs qu'il vient de gagner à l'écarté; puis enfin par ces lourdes charrettes remplies, non de denrées coloniales, mais de ces fruits de la terre, dont le débit est certain à la halle vers quatre à cinq heures du matin.

La comtesse voit enfin arriver la voiture qu'elle

attend avec tant d'impatience. Le comte, le médecin, elle-même, descendirent pour aider Victor. A eux quatre, et profitant du sommeil des domestiques qui l'a emporté sur leur curiosité, ils transportèrent les jeunes gens dans un lit chauffé à une température prescrite. Les remèdes les plus prompts, les plus efficaces sont dès-lors ordonnés et mis en usage par l'habile docteur. La comtesse seule se charge du soin de les exécuter, et en attendant la résurrection tant désirée, elle embrasse cent fois la figure décolorée du pauvre Théodore.

L'état de léthargie dura encore long-temps; il fallait éviter le danger d'une transition trop subite; mais lorsqu'enfin il eut ouvert les yeux et qu'il eut repris connaissance; lorsqu'il vit autour de lui son père, sa mère et le bon Victor, il crut n'avoir cessé de vivre que pour se trouver au séjour des félicités promises aux hommes qui ont souffert pour l'honneur et pour leurs principes.

Où suis-je, dit-il, quel ange ou quel dieu m'a

rappelé à la vie. Etres généreux, qui êtes-vous; à qui dois-je tant de bienfaits?

Il leur souriait avec mélancolie, lorsque le nom de Noémie échappe à ses lèvres décolorées. Apercevant alors sa femme encore agitée par d'affreuses convulsions, par des spasmes qui ne veulent point céder à l'efficacité des remèdes, la vérité se retrace à son esprit, l'horreur de son désespoir, celle de ses dernières angoisses, remplit son âme d'une terreur subite; et repoussant ceux qui voulaient l'approcher : — Sauvez Noémie, leur dit-il avec fermeté, sauvez-la, si ma vie vous est chère : la mienne n'est rien si elle n'est plus. Nous sommes inséparables.

Sa mère se penche vers lui, le couvre de douces caresses, le tranquillise, l'encourage; mais ce nouvel assaut lui a fait atteindre ce dernier degré d'apathie qui résiste à toutes les souffrances.

La nuit entière et le jour suivant se passèrent sans que Noémie sortit de l'état d'irritation nerveuse qui l'agitait. Le docteur déclara même l'im-

puissance des seuls moyens qu'il pouvait employer, et que désormais il fallait attendre la crise qui devait décider de la vie ou de la mort. Heureusement à l'effervescence cérébrale succédèrent une faiblesse et un affaissement qui lui permirent de goûter quelque peu d'espérance.

Vers le milieu de la nuit suivante, Victor, qui avait voulu veiller avec sa mère pour éloigner tout étranger qui aurait essayé de pénétrer leur secret de famille, entendit que la respiration de la jeune femme était plus libre. Un long soupir s'échappa de son sein, et un instant après, comme si elle se fût réveillée d'un sommeil léthargique, elle appelle son Théodore d'une voix douce et faible. Celui-ci était assoupi ; mais des accens aussi chers l'arrachent bientôt à cet état d'inertie.

Qui sont ces gens, leur dit-elle ? Des personnes qui nous aiment et qui nous ont pardonné. Où sommes-nous ? quelle est cette richesse, cette opulence ? Noémie, tu te trouves dans un séjour où tu seras heureuse.

Mais nos enfans, sont-ils morts avec nous? que sont-ils devenus? Cette pensée n'était point venue au souvenir de Théodore. Pour Noémie, le premier battement de son cœur a été pour eux. Quelle tendresse que celle d'une mère! Quel foyer que celui où brûle l'amour qu'elle porte à ses enfans.

Victor a porté les deux marmots qui dormaient profondément; il les place sur le lit de sa belle-sœur; l'effet que leur vue produisit sur elle était incertain; on craignait une secousse trop vive; mais son émotion fut douce; elle les presse l'un après l'autre dans ses bras.

Ses grands yeux noirs se fixent avec amour sur eux, puis ils se reportent sur Théodore; puis elle prend la main de Victor, et la pressant affectueusement dans les siennes : Bon frère, lui dit-elle, car je devine qui vous êtes, combien il m'est doux de vous donner ce nom! Combien j'eusse été heureuse de vous le prodiguer plus tôt! Oui, je vous reconnais, car vous lui ressemblez : et elle

indiquait son mari; je laisse pour une époque moins cruelle, le soin de vous remercier. En attendant assistez à l'expression muette de notre gratitude, et croyez que je vous dois moins encore pour avoir sauvé mes jours que ceux de Théodore.

Le jeune Saint-Félix fut touché; de semblables émotions lui étaient encore inconnues; leur charme valait bien les plaisirs factices dont il jouissait chaque jour.

Ma sœur, lui dit-il, dans les termes les plus consolans, si jamais j'avais pu soupçonner vos peines, croyez que mon bonheur eût été de les alléger; mais j'étais sous le poids de fausses indications. Me croyez-vous capable d'être resté si long-temps sans m'inquiéter de votre sort, si j'avais seulement pensé que vous fussiez à Paris?

— Que tout soit oublié, mon ami; et les deux frères se jurèrent que l'avenir réparerait tous les torts du passé.

Le berceau des enfans fut apporté près de leur

mère, et la nuit s'écoula pour les deux époux dans un calme, dans une tranquillité d'esprit dont ils n'avaient pas joui depuis long-temps.

Le lendemain, le comte Saint-Félix vint avec empressement s'informer des nouvelles de toute la famille : comment se fait-il, demanda-t-il à Noémie, que vous ne vous soyez pas fait connaître plus tôt. Ma reconnaissance envers Julie Mercier est éternelle, je vous supplie de m'indiquer où je pourrai la rencontrer, pour lui prouver qu'elle n'avait pas obligé un ingrat, et que sa belle action est toujours dans mon cœur.

Noémie, peu préparée à cette demande, avoua en rougissant qu'elle ne pouvait lui donner aucun détail concernant sa mère.

— J'ai bien entendu raconter par elle-même, dit-elle, les faits que vous me rapportez; mais la même bizarrerie qui l'a toujours engagée à se dérober aux remercicmens de ceux qu'elle a obligés, l'a rendu sourde à tout sentiment qu'une mère doit avoir pour sa fille.

Cependant loin de moi la pensée de lui vouloir du mal; je respecte jusqu'à sa conduite à mon égard.

Elle lui avoua l'abandon dans lequel elle avait crû devoir la laisser, et en gardant le silence le plus absolu sur le nom sous lequel dans le monde on connaissait sa mère, elle assura qu'elle n'aurait que des félicitations à recevoir si elle lui avait permis de la nommer; mais qu'elle devait se soumettre à ses volontés, et que, envers son mari lui-même, elle ne trahirait pas la promesse qu'elle avait faite.

Le comte écoutait ce discours avec une surprise mêlée d'admiration. Comment l'âme d'une femme si compâtissante pour ceux qui lui étaient étrangers, restait-elle froide et fermée au premier sentiment de la nature.

Noémie, pour atténuer les torts de sa mère, fit l'éloge des soins qu'elle avait fait prendre de son éducation; parla de son séjour chez madame Duchesne, et enfin de sa dot, ce qui prouvait que

si elle n'était pas susceptible de tendresse, du moins elle se croyait esclave de ses obligations ; qu'elle les avait toujours remplies strictement ; elle eut même l'art de tourner encore à l'avantage de sa mère le bonheur d'avoir recouvré l'amitié des parens de Théodore ; si elle eût été étrangère au comte, il n'eût pas mis cet empressement à les arracher à la mort.

Le comte, qui louait sa belle-fille de son respect et de sa piété filiale, ne pouvait expliquer le caractère de l'incompréhensible Julie, mais force fut de se contenter de ces détails, et de reporter sur la fille tout le bien dont il aurait été heureux de combler la mère.

CHAPITRE III.

Le Commissaire de police. — Le Concierge du Mont-de-Piété.

Le lendemain de la catastrophe arrivée à ses enfans et de l'heureuse circonstance qui les avait arrachés à la mort, le comte Saint-Félix avait donné à Benoît, vieux serviteur attaché à son service depuis trente ans, l'ordre de s'informer de l'adresse du propriétaire de la maison de Grenelle, de lui payer ce qui lui serait dû, et vendre à son profit le peu de meubles qui restaient encore. Il lui était enjoint de ne faire en aucune manière mention du comte, d'user seulement de quelque défaite honnête pour se débarrasser des questions importunes qui ne manqueraient pas de l'assiéger.

A l'arrivée de Benoît, un grand nombre de personnes étaient réunies devant la porte cochère; on écoutait à peine un homme qui demandait avec empressement la famille infortunée qui avait résidé en cet endroit; il n'obtenait pas de réponse; la plupart des curieux, qui regardaient bouche et oreilles béantes, ne savaient seulement pas ce qui pouvait se passer d'extraordinaire dans cette maison.

Cependant une écharpe blanche qui ceint le ventre rebondi d'un homme de fort petite taille, fait voir à celui qui demandait des renseignemens qu'il y a là compétence de commissaire; il se fait jour au travers de cette foule de curieux, et s'adresse à l'homme de justice, préposé au maintien du bon ordre et à l'enlèvement des boues, chargé de veiller à ce que les chiens, transformés en limoniers, ne portent point la rage et l'épouvante dans les rues de la capitale, et périssent impitoyablement par les boulettes, s'ils sont déclarés vagabonds et ne portent point muselières.

Ledit commissaire avait été prévenu par quelques voisins officieux, ennemis du marchand de vin, lequel avait refusé crédit (crime impardonnable pour les ivrognes). On avait déposé qu'il y avait eu escalade, que plusieurs personnes avaient enlevé des effets dont le volume avait paru considérable, et que c'était par la fenêtre qu'on s'était introduit à l'aide de l'échelle prêtée à cet effet par le marchand de vin.

A ce récit, falsifié par la méchanceté, envenimé par la calomnie, mais qui cependant contenait un fonds de vérité, procès-verbal en bonne et due forme fut dressé. Dès le grand matin, les autorités s'étaient transportées sur les lieux; mais, à leur grand étonnement, ils n'avaient trouvé qu'un réduit qui ne paraissait pas avoir contenu de grandes richesses : un carreau était brisé, et de là, ample matière à verbaliser. Sans doute des voleurs se sont introduits, et n'ont laissé que ce qui ne valait pas la peine d'être emporté. Un assassinat peut-être a été commis.

La justice n'informe jamais que sur des soupçons.

C'était au moment où un grand Monsieur maigre, au regard doux et compatissant, arrivait et fesait tous ses efforts pour pénétrer jusque dans le logement désert, que le chargé du comte arrivait. Celui-ci écouta d'abord attentivement tout ce qu'il y avait de bon à apprendre pour en informer son maître? C'était à la famille infortunée qui habitait cette chambre-là, que je venais apporter quelques secours, disait-il. — Ah! oui, vous êtes venu un peu trop tard pour cela, ils n'y sont plus; cette nuit, entre une et deux heures du matin, on les a enlevés. Alors voulant mettre fin à tant de discours déplacés, Benoît s'approche du commissaire, l'emmène dans l'embrâsure d'une fenêtre, lui parle un langage irrésistible, nomme son maître, montre des pièces convaincantes à l'appui de ce qu'il avance; aussitôt le desservant du temple de Thémis ne trouve plus rien à argumenter; il fait rouler le procès-verbal à moitié rédigé, ordonne au nom de la

loi aux spectateurs surpris de se retirer; ceux-ci s'éloignent en murmurant, et comme frustrés des nouvelles émotions qu'ils attendaient.

Après un échange de profondes salutations, Benoît ferme la porte cochère, et reste seul avec le grand homme, dont la présence lui paraissait assez étrange : il lui fait les honneurs du logis, lui présente un tabouret en bois, et prend pour lui-même une chaise dépaillée, dont un pied vermoulu a cédé aux efforts du temps.

— Je suis, Monsieur, le concierge du Mont-de-Piété de la rue des Petits-Augustins, c'est à moi qu'une jeune dame (qui m'a indiqué ce domicile) s'est adressée hier, pour engager un matelas, seul effet dont elle pût encore disposer.

L'heure était passée, et la position où je la vis était si déchirante, que je ne pus prendre sur moi de la laisser s'éloigner sans lui donner quelques faibles secours; je pensais bien qu'ils seraient insuffisans, mais j'ai de la famille, et si vous saviez comme ma sensibilité est mise souvent à

l'épreuve, combien de fois je suis obligé de résister aux élans de mon cœur, vous croiriez facilement que ce que je donnerais dépasserait de beaucoup les gages qui me sont alloués.

Je promis à cette intéressante femme de lui porter moi-même l'argent du prêt, ce matin sans faute.

Elle était à peine à cent pas, qu'une dame qui venait de rendre visite à M. le directeur, envoya la femme de chambre qui l'accompagnait m'apporter cent francs pour les remettre à la personne qui devait être encore chez moi, et dont elle me désignait les traits et le costume. Qu'elle ne fût pas ma douleur, je courus jusqu'au quai pour tâcher de la découvrir, je me figurais la joie de cette infortunée en recevant un pareil don; mais ce fut en vain, je ne pus parvenir à la rejoindre.

Ma femme s'opposa au désir que j'avais de venir sur-le-champ lui apporter ici cette somme; vous savez le temps qu'il fesait, et c'est si loin qu'après un peu de réflexion, je pensai que les

deux francs qu'elle avait reçus de moi lui suffirait pour attendre le matin.

Aujourd'hui, possesseur d'un secours dont ils ont tant besoin, je m'empressais de le leur apporter.

Benoît, heureux du bonheur de ses maîtres, fut touché de la narration du brave homme ; ils lui presse affectueusement la main, et tous deux vont sceller leur nouvelle amitié au café. Le petit verre fraternel ayant été échangé, ils vont ensemble procéder à l'inhumation du petit Eugène.

La cérémonie fut courte et sans appareil, plus tard un mausolée devait rappeler le sort dont il avait été victime.

Benoît ne cacha pas au concierge l'heureux changement survenu dans la fortune de Théodore, et il l'engagea à venir rendre visite au comte; mon maître, lui dit-il, est un homme un peu fier, mais d'un sens très-droit, il ne rougira pas de ce

que vous avez fait pour son fils, bien au contraire, il vous en témoignera une gratitude qui ne vous sera point désavantageuse.

Parler à cet honnête concierge de remercîment, c'était lui enlever tout le mérite, toute la douceur d'une bonne action, c'était lui interdire la porte.

Il n'en dit rien cependant, il remit l'argent qu'il avait reçu, sans retenir même ce qu'il avait prêté et se retira en priant son compagnon de faire agréer ses respects à ses maîtres.

Le propriétaire déclara à Benoît qu'il n'avait rien à réclamer pour prix de son loyer, il était enchanté d'avoir deviné juste, en prédisant à Noémie, qu'elle serait bientôt plus heureuse. Il lui fit dire de ne pas l'oublier, lorsque, revenue à la santé, elle aurait un moment à perdre. Il apprit avec douleur l'affreuse résolution des deux époux, s'affligea de l'état désespéré où ils étaient encore, et promit d'aller s'informer de leurs nouvelles; il tint parole deux jours après : le suisse

remit au comte une carte de visite qui lui avait été laissée par un petit monsieur, d'une soixantaine d'années, qui était venu s'informer de la santé de M. Théodore et de son épouse. Il y revint encore une fois, et sur l'assurance qui lui fut donnée que tout danger était passé, il laissa de nouveau sa carte, et ne revint plus.

Lorsque Noémie fut en état de pouvoir prêter quelqu'attention aux discours de ceux qui l'entouraient, la comtesse lui raconta fidèlement le succès de la mission du fidèle Benoît. Sa famille entière crut devoir le secours des cent francs à la pitié d'une étrangère. Noémie seule en devina la source; elle avait vu sa mère, personne autre n'avait pu le lui adresser ; son cœur, prompt à croire le bien, conçut dès-lors l'espérance de pouvoir un jour, et bientôt peut-être, nommer celle qu'elle a toujours brûlée de chérir. Peut-être cet épanchement, résultat naturel de l'amour le plus vrai, deviendrait-il aussi un besoin pour cette mère qui n'a jamais rien aimé.

Vaine espérance! Julie pouvait être touchée de

quelque compassion, mais elle l'eût été pour un autre comme elle l'était pour sa fille, et rien de particulier, rien de maternel n'était entré dans son action.

CHAPITRE IV.

Voyage en Normandie. — Madame Duchesne. — Le Prince russe.

Le médecin voyant que les deux malades ne couraient plus aucun risque, prescrivit l'air de la campagne. Il fesait encore froid, mais le changement de température ne pouvait que hâter leur guérison. Une voiture bien fermée et commode fut préparée pour leur voyage ; il devait être long, et toute la famille avait besoin de beaucoup de ménagemens ; le docteur avait prescrit de ne voyager que quelques heures par jour et même de suspendre la course, si l'un ou l'autre s'en trouvait incommodé. C'est en effet ce qu'ils firent, et c'était autant mesure de précaution pour leur santé, que le plaisir d'admirer et visiter en-

semble l'aspect d'une nature renaissante, qui ne s'était offerte à leurs yeux pendant quatre ans, que couverte d'un voile de deuil.

Et pouvait-il en être autrement? Lequel des deux, pendant ce long espace, a eu le loisir de porter sa pensée vers une idée riante ? la première année de leur mariage seulement, ils auraient pu le faire, mais encore n'ont-ils pas eu des peines et des tribulations dès le jour même où ils prononcèrent le serment de s'aimer toujours?

Les propriétés du comte Saint-Félix étaient en Normandie, entre les riches départemens de l'Eure et du Calvados, pays charmant où l'œil ne cesse d'admirer. La terre en est fertile, les habitans y sont généralement dans l'aisance, l'homme se ressent de la force de la végétation ; il est, pour la plupart, robuste, grand, beau de visage, et surtout laborieux.

Ils passèrent Mantes, en allant par Rouen. Le charme pittoresque de la Seine en cet endroit ne peut être décrit ; après l'avoir laissée au bas de

Saint-Germain, on la retrouve là, aussi pure, et peut-être plus riante qu'elle ne l'est à sa source. Son cours en est sinueux, ses bords fleuris, de hauts peupliers l'ombragent : et sur le pont qui la traverse en cet endroit, celui qui s'est créé quelquefois un site imaginaire est forcé de convenir qu'il n'a rien rêvé d'aussi beau. Passé le pont tout est fini ; Mantes est triste, et ne mérite aucun souvenir.

Ils traversèrent plus rapidement qu'ils n'avaient cru pouvoir le faire jusqu'à Evreux ; là ils pensèrent qu'il était prudent de s'arrêter ; la fatigue les contraignit au repos, et ils se décidèrent à passer deux jours à visiter les environs, bien que la ville elle-même n'offre rien d'admirable ; mais son ancienneté lui donne quelque mérite pour le voyageur curieux.

Que Noémie était heureuse ! quels délicieux momens que ceux passés près de celui qu'on aime ! Souvent elle oubliait Paris et tout ce qu'il renferme de beau, de grand, de hideux, de sublime, de vertus, de misère, de vice et de cor-

ruption. Ces ombres, pour la plupart, reflétaient encore autour d'elle, et son bonheur était comme un songe qu'elle craignait de voir échapper.

Théodore, au contraire, avait une assurance qui ne lui montrait aucun nuage pour l'avenir; la main qui seule avait eu le pouvoir de le faire plier sous son joug, l'a relevé, et lui rend son appui. Théodore est heureux, tout ce qu'il aime va recevoir la récompense qu'il mérite, et dès-lors son cœur n'a rien à désirer.

Après une de ces pédestres promenades, à laquelle un soleil couchant ajoute tant de prix, les deux époux revenaient gaîment, partageant les jeux enfantins de Louise et de Victor.

Les enfans sont naturellement curieux; à une lieue de la ville une pauvre chaumière se trouvait isolée; son chaume en partie brûlé, ses murs noircis par le feu, quelques arbres avoisinant, dépouillés de leurs feuilles, tout cela attestait qu'un élément destructeur avait passé par là.

— C'est sans doute le feu du ciel, dit Noémie, approchant pour s'assurer si cette maison était encore habitée.

— Que veux-tu voir, dit Théodore, viens mon amie, ne laisse pas ainsi les enfans courir et entrer partout; il ne doit y avoir personne, ce lieu ne peut être occupé.

A cet instant, Louise s'était avancée jusque sur le seuil de la porte, et s'efforçait d'appeler sa mère pour l'engager à venir jusque là.

Noémie, qui sentait la plaie vive dont la cicatrice n'étant pas encore fermée se rouvrait en voyant le malheur des autres, se hâta de répondre à l'appel des enfans, et se trouva en un instant à l'entrée de la chaumière.

— C'est toi Marie, dit une vieille femme assise dans le fond d'une grande pièce assez sombre, mais dont la clarté surabondante était due au désordre survenu à la toiture. — Que t'a-t-on dit? demain y aura-t-il du nouveau?

Noémie ne répondait pas, elle réfléchissait qu'elle entendait là un organe qui ne lui était pas inconnu; pourtant après une demande réitérée, la petite Louise répondit, avec sa gentillesse or-

dinaire : non madame, c'est maman et mon frère Victor.

—Ah ! ah ! il y a quelqu'un là. A cet instant Noémie, qui reconnaissait de plus en plus que cette voix lui devait être parfaitement connue, s'aperçut que la bonne femme était aveugle. Alors elle demanda mille excuses pour l'indiscrétion de ses enfans, et se retira en donnant aux deux espiègles une leçon sur la curiosité. Ils l'écoutèrent attentivement, mais comme tous les enfans de leur âge, la maman avait à peine fini sa phrase, que déjà ils couraient s'exposer à de nouvelles réprimandes.

Ce fut près d'un puits où ils se penchèrent pour voir une jeune fille tirer de l'eau à la manière de ce pays.

Noémie les suivi, et profitant de l'occasion que son bon cœur ne lui fesait jamais perdre, demanda à la paysanne si la personne qu'elle avait vue aveugle dans cette chaumière était dans le besoin.

— Oh! oui, Madame, elle est bien malheureuse. Ce sont des gens qui ne méritaient pas leur triste destinée, en deux ans ils ont tout perdu; ils étaient venus s'établir dans ce pays avec une jolie aisance; quoique déjà d'un certain âge, ils étaient d'une santé parfaite; mais le feu a dévoré en trois jours et deux nuits ce qui leur avait coûté trente années de travail; tout a été brûlé; la femme en est devenue aveugle, et le mari en est resté si impotent, qu'il serait hors d'état de sortir de son lit.

— Comment, dit Noémie, on n'a pas trouvé de secours pour arrêter un pareil malheur? tout a brûlé pendant trois jours?

— Oui, Madame, les granges pleines (c'était après la récolte), les bestiaux rentrés, les chevaux dans les écuries, enfin tout a été consumé; lorsque les secours étaient portés vers un endroit, le feu se manifestait plus vivement encore dans un autre.

— Ils sont donc restés sans aucunes ressources?

— Madame, le terrain leur restait; mais comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, madame Duchesne et son mari sont...

— Comment dites-vous, ma fille, madame Duchesne ?

— Oui, Madame.

— Ah ! c'est elle, dit Noémie, c'est bien elle, c'est bien sa douce voix, qui m'a si souvent consolée, quand les premiers chagrins affligaient ma jeunesse. Viens Théodore, venez mes enfans, retournons vite auprès d'elle.

Les enfans ne pouvant suivre leur mère (emportée par l'intérêt qu'elle portait à madame Duchesne), s'emparèrent des mains de leur père pour les guider vers la chaumière ; mais la paysanne, entraînée par l'attention que l'on avait apportée à son récit, suivit le mari pour finir de lui raconter ce qu'elle n'avait pu dire à la femme.

— Monsieur, je disais à votre épouse que madame Duchesne a eu les yeux brûlés en voulant courir au secours de son mari qui avait

eu la moitié du corps écrasée sous une poutre en feu qui s'était écroulée sous lui. Les médecins, les remèdes qu'on leur a donnés, tout ensemble a mangé les trois quarts du peu qui leur restait, et sans quelques douceurs qu'ils reçoivent de temps en temps d'un fils qu'ils ont dans un pays bien loin d'ici, ils seraient obligés de demander leur pain.

Théodore n'avait connu M. et madame Duchesne qu'à l'époque où Ernest l'amena avec lui pour lui montrer Noémie; il savait qu'ils s'étaient prêtés de la meilleure grâce du monde, pour favoriser son mariage; mais il n'avait pas pour eux, comme pouvait l'avoir sa femme, une tendre amitié qui ne se perd jamais lorsqu'elle est inspirée de jeunesse. Pourtant il s'affligea vivement d'un semblable malheur, et son cœur approuva cet élan de sensibilité qu'il avait vu briller dans celle qui fesait son bonheur; il était fier de ses perfections, aussi s'empressa-t-il de la suivre pour jouir du spectacle de sa reconnaissance envers ses anciens amis.

Noémie en marchant avait craint qu'en arrivant sans précaution, et en se fesant connaître trop précipitamment, elle ne causât un effet contraie à celui qu'elle se proposait; elle ralentit sa marche, et attendit que Marianne arrivât avec son eau.

—Jeune fille, lui dit-elle, entrez la première, et demandez à cette dame s'il est venu quelqu'un pendant votre absence, et si elle n'a pas reconnue la voix qui lui a parlé; dites-lui qu'une dame qui sortait de sa maison a pris divers renseignemens sur son compte ; amenez-là adroitement à soupçonner que c'est une personne qu'elle a beaucoup connue à Paris.

Marianne n'avait pas la discrétion en partage, et la crainte de n'être pas la première à venir annoncer une nouvelle, lui fit sauter à pieds joints par-dessus les précautions que Noémie avait jugé convenable de prendre. En entrant, d'une voix moitié essouflée par la charge qui avait pesé au bout de ses bras, moitié par le plaisir de conter du nouveau, elle aborda madame Duchesne et lui apprit qu'une jeune dame, avec son mari et

ses enfans, venait pour la voir ; qu'ils la connaissaient beaucoup ; qu'ils avaient dit son nom, et que certainement c'était du grand monde, parce qu'ils étaient arrivés dans une voiture à eux.

Madame Duchesne pensa de suite à Noémie ; elle ignorait les infortunes qui l'avaient accablée et supposa que la jeune femme venait répondre en personne aux diverses lettres qu'elle lui avait écrites depuis deux ans. Elle pria Marianne de l'avertir, ce que l'*espiègle* villageoise vint faire, en employant toute l'agilité de ses grosses jambes en cerceau.

Théodore avait rejoint Noémie, ils entrèrent et virent un tableau bien digne de pitié : M. Duchesne étendu sur son lit et hors d'état d'en sortir depuis près de deux ans, était changé à un point que les deux époux ne reconnurent aucun de ses traits.

Sa femme, dont les yeux avaient été également perdus par le feu, avait aussi une partie du visage tout-à-fait défigurée. L'indigence, pour complé-

ment, en passant par là, y avait aussi déposé sa livrée.

Noémie, avec ce charme qu'elle savait mettre à tout, se fit connaître à son ancienne amie; elle lui apprenait que le hasard seul les avait conduits en cet endroit et Théodore se joignit à elle pour lui assurer que jamais ils n'avaient reçu de leurs nouvelles.

Pour en donner la preuve, il eut suffi à Noémie de compter à M. Duchesne les maux qu'elle aussi avait endurés; mais elle ne jugea pas convenable d'attrister davantage son âme par le récit de ce qu'elle-même croyait avoir déjà en partie oublié.

Théodore s'informa d'Ernest. Il apprit qu'il était parti avec l'expédition d'Alger, et que l'éloignement ne permettait pas de correspondre comme ils le désiraient tous.

— Ma chère fille, dit M. Duchesne à Noémie, lorsque je vous ai fait écrire, c'était pour solliciter de vous les moyens de quitter ce pays. Si nous

étions à Paris, les secours que mon fils nous enverrait arriveraient bien plus directement. Il nous restait des connaissances, et je les aurais sollicitées pour que nous puissions entrer dans quelque maison de secours où avec un modique revenu on est assisté de tous les soins qui nou s sont indispensables dans notre position. Ce ne serait sans doute pas pour long-temps, car vous devez comprendre que la peine que nous avons eue nous a tués. Seulement le but de nos désirs, c'est de ne pas nous quitter pour long-temps, que le jour qui verra finir l'un ne se relève le lendemain que pour éclairer la fin de l'autre.

C'est une épreuve bien pénible; avoir passé quarante ans de sa vie pour amasser ce que l'on a vu consommer en quelques heures, ce sont là des maux dont aucune prévoyance humaine ne peut se garantir, mais dont on ne peut jamais se consoler.

Madame Duchesne parlait avec cette conviction qui ne donne de prise à aucune consolation.

Elle ne pleurait plus, elle n'avait plus de larmes. Son courage avait surmonté ses maux, elle attendait sa fin comme le seul port où elle dût trouver, sinon une félicité, du moins l'oubli de ses peines.

Noémie, qui avait si long-temps trouvé des remèdes aux maux de toute sa famille, ne quitta pas madame Duchesne sans lui avoir promis de ne pas prolonger son absence plus d'un mois, et sans lui laisser de quoi se procurer un ample nécessaire jusqu'à son retour. Elle l'assura qu'elle les emmenerait avec elle en s'en retournant à Paris; qu'elle les ferait placer là où ils le désireraient, et qu'en attendant des nouvelles d'Ernest elle aurait d'eux le plus grand soin.

On se sépara heureux de s'être rencontré. Théodore déposa chez le curé du village une somme assez considérable pour suffire à leur sbesoins pendant un mois, de plus leur adresse pour leur écrire en cas d'urgence.

Noémie aurait bien désiré rester là près de sa

vieille amie, mais le comte Saint-Félix avait voulu que son fils connût un pays dans lequel ils avaient des propriétés immenses. Il lui avait donné des lettres qu'il ne pouvait se dispenser de présenter lui-même. Il fallut donc se décider à se quitter; on le fit, mais ce ne fut pas sans peine de part et d'autre.

La jeune famille arriva en bonne santé à R*** près Lisieux. Ils y furent reçus et fêtés comme ils étaient même loin de s'y attendre.

Le comte Saint-Félix, qui de tout temps avait su se faire des amis, à l'époque où les biens des émigrés furent vendus, ayant fait racheter le sien par un de ses anciens fermiers qui lui était dévoué de cœur, cet homme, au lieu de faire tourner à son profit le bénéfice qui devait résulter du bon marché de ces immenses domaines, les rendit à leur propriétaire, dix ans plus tard, exactement pour le même prix qu'il les avait acquis.

M. de Saint-Félix s'était marié en Angleterre

avec une fille unique qui possédait de grands biens.

A l'époque où l'empereur Napoléon avait donné pleine et entière liberté de revenir à ceux qui avaient cherché la sûreté dans l'exil, beaucoup profitèrent de ce bienfait; le comte fut de ce nombre; d'autres qui, comme lui, ne savaient pas retrouver la fortune qu'ils avaient laissée, préférèrent se faire honneur de leur dévouement auprès de la personne d'un roi de France dont le règne avait déjà près de quinze ans de date. Bien qu'il n'en recueillît que l'honneur, il remettait à quelques années plus tard à en calculer le profit.

Le comte Saint-Félix revint en France lui et les siens. Les places ne flattaient point son ambition. Il avait profité d'un des bienfaits du nouveau régime, mais son cœur tenait essentiellement à l'ancien.

Victor, son fils aîné, avait deux ans; il fut élevé dans ces mêmes idées. On lui apprit à respecter et à chérir ce qu'il ne pouvait ni juger ni

connaître, et lorsqu'en 1815 l'ancienne noblesse eût acquis la presque certitude que son triomphe était complet, le jeune vicomte, étayé de quelques vieilles têtes à perruque, fut présenté au roi comme un aspirant à l'honneur d'être de ses gardes. On le lui promit, et à dix-huit ans il jouit de cette faveur insigne.

Nous connaissons les débuts de Théodore. Il était né en France. Nous avons vu que ses idées se ressentaient de son éducation.

Le comte Saint-Félix resta oisif spectateur de toutes les intrigues. Il était juste et généreux. Cent fois pour une il signala les fautes graves de la cour, blâma la conduite des ministres et pronostiqua une triste fin pour tous.

Théodore et Noémie passèrent un mois dans une situation parfaite. Comme tout prouvait qu'ils relevaient de maladie, ils n'usèrent que modérément des invitations sans nombre qui leur arrivaient de toutes parts. Ils ne purent se dispenser de se r[illegible]re à quelques-unes, trop notables

pour être refusées ; mais ils répondirent à toutes avec cette grâce et cette politesse qui fesaient trouver aimable jusqu'à leur refus.

Les propriétés du comte étaient considérables. Sans parler des terres, des fermes, des prairies et des bois qui étaient louées et affermées, et dont les revenus annuels lui étaient exactement payés. Il possédait un des plus beaux châteaux de vingt lieues à la ronde, un parc magnifique, des jardins bien entretenus et une situation si heureuse qu'il eût été impossible de ne pas s'y plaire ou de ne pas désirer y rester une partie de l'année.

Noémie, dont l'âme tendre avait reçu de trop fortes secousses, se trouvait là parfaitement en harmonie avec son goût ; elle ne murmura pas de revenir auprès de la famille de Théodore ; d'ailleurs elle pensait à M. Duchesne, et cette raison seule lui eût fait volontiers quitter ce qui l'intéressait le plus ; mais par inclination, la solitude de ces lieux remplissait son cœur d'une douce mélancolie, qu'elle n'eût point échangée contre

les fêtes bruyantes du monde qu'elle ne connaissait pas encore, mais dont on lui parlait comme d'un mal nécessaire qu'il faudrait endurer.

Victor, charmé d'avoir retrouvé son frère uni à une femme qu'il se faisait gloire de nommer sa sœur, trouva qu'un mois d'absence devait suffire à leur guérison. Il leur écrivit pour presser leur retour. Et malgré les représentations du comte qui observait que c'était à peine s'ils avaient eu le temps de se remettre d'un aussi long voyage, la lettre fut envoyée en secret, et les deux époux, heureux de cette impatience, écrivirent qu'ils étaient en parfaite santé et qu'ils allaient se remettre en route pour revenir à Paris.

Exacts à leur promesse, ils s'arrêtèrent à Evreux pour prendre les mesures nécessaires au déplacement des deux époux Duchesne; ils ne furent pas peu surpris d'apprendre qu'ils n'y étaient plus que leur fils étant arrivé; avait satisfait à leurs vœux, après avoir écrit et envoyé une lettre pour les instruire de ces dispositions; les remer-

cier mille fois de ce qu'ils avaient fait pour ses parens, et leur donner son adresse afin de les revoir et de leur exprimer tout cela de vive voix.

La lettre était partie depuis peu de jours, et sans doute elle s'était croisée avec eux.

N'ayant plus rien qui les retienne, ils continuèrent leur route aussi gaîment qu'ils pouvaient le faire; les observations des enfans les ramenaient souvent à des souvenirs qu'ils s'efforçaient d'oublier; mais la date était encore si fraîche, qu'il fallait attendre du temps le soin de leur faire oublier mille anecdotes qui étaient hors de saison dans leur nouvelle position.

A leur retour, toutes les félicitations de la famille furent sincères, en revoyant Noémie aussi jolie que si elle n'eût encore eu que seize ans. Elle était pâle, mais cette teinte lui sayait, et parmi un essaim de beautés aux joues fraîches et vermeilles, elle eût paru comme une des belles fleurs d'un *dalia* blanc.

La lettre d'Ernest, envoyée à Lisieux, fut re-

tournée et renvoyée de suite à Paris. Théodore reconnut avec plaisir le style de son camarade de collége. Sans reculer long-temps la visite qu'ils se promettaient, les deux époux se rendirent le jour même à l'adresse qu'il leur indiquait.

Ce fut un grand bonheur de se revoir, après cinq ans d'absence; que de nouvelles à se conter. Théodore ne fit point de mystère, il lui conta tous ses malheurs. Ernest pouvait à peine y croire; il se désespérait d'avoir ignoré tout cela; car, malgré qu'il s'imposait de grandes privations pour soulager sa famille, il eût tenté l'impossible, pour alléger le sort de son ami.

Et Noémie, si elle n'eût pas préféré Théodore, jamais elle n'eût supporté avec lui le poids de pareils malheurs; mais sa destinée était ainsi tracée, elle avait dû la suivre et s'y conformer.

Les deux époux exprimèrent à Ernest la peine qu'ils avaient éprouvé en trouvant ses parens dans une si triste position; le jeune homme leur assura qu'il était loin de la croire aussi affreuse et

que sa surprise n'avait pas été médiocre lorsqu'en arrivant il avait vu un tableau aussi déchirant.

Il s'était empressé de les faire conduire à Paris et de les placer dans une pension bourgeoise proche d'Auteuil, où ils recevaient les soins les plus touchans et les plus dignes d'éloges.

Après avoir choisi un jour pour y aller ensemble, on mit ce projet à exécution et Noémie allait souvent porter des consolations et embellir la solitude des vieux amis dont sa douce présence adoucissait les maux.

Le vieux comte de S.-Félix sut gré à ses enfans de l'empressement qu'ils avaient mis à revenir, et dès ce moment il ne s'occupa plus que des moyens de leur faire oublier ce que sa rigidité avait eu de trop dur. On convint que l'on dirait, dans le monde, qu'ils arrivaient des Etats-Unis. Cette fable s'accrédita, et ceux qui auraient cru reconnaître Noémie pour être entrés chez elle lire un journal, ou l'avoir vu couverte des livrées de l'indigence, n'auraient point osé en faire l'observation, en

voyant le changement survenu dans sa position.

Une seule personne resta stupéfaite, lorsqu'après avoir entendu annoncer dans un salon le comte, la comtesse de S.t-Félix et leur famille, elle vit paraître Théodore et sa femme; peut-elle croire qu'une si parfaite analogie ne soit qu'un jeu de la nature? Noémie est devant ses yeux. Son image est trop bien gravée dans son cœur pour s'en être déjà effacée. La rougeur qui couvre le front de l'épouse de Théodore, lui dit assez qu'elle ne s'est point trompée. Elle, de son côté, avait, au premier coup-d'œil, reconnut le prince Souwoff. En homme délicat, il ménagea l'amour-propre du mari et épargna de pénibles souvenirs à l'aimable femme qu'il aurait véritablement aimée.

Noémie lui sut gré de sa conduite présente, plus encore que de sa discrétion passée, d'autant plus que depuis cet instant il fit moins que jamais naître l'occasion de lui rappeler les offres de services qu'il n'avait pas trouvé déplacé de lui faire.

CHAPITRE V.

Le Mont-de-Piété. — Banqueroute frauduleuse.

Saint-Félix employait tout le temps que ne réclamait pas son service à fréquenter assidûment, chez M. d'Evremont, la société qui était en rapport avec ses penchans.

A l'époque du retour de Théodore, il fit part à Julie que le frère dont il lui avait souvent parlé, était de retour avec une épouse qu'il avait choisie, jeune et jolie Française qui réunissait toutes les qualités qui peuvent assurer le bonheur d'un homme de goût.

Noémie instruite par son frère du récit avantageux qu'il avait fait à madame d'Evremont, et pressée par lui de répondre à l'invitation de l'é-

pouse du banquier, employa toutes les ressources de son imagination pour éviter honnêtement de se trouver dans des cercles où elle paraîtrait gauche et peut-être déplacée; mais la famille entière blâma sa modestie, et l'on résolut qu'elle irait le soir même au spectacle, pour faire ce qu'on appelle son entrée dans le monde; ce fut cette première entrevue de la mère avec la fille qui causa les inquiétudes de Julie, et que plus tard, par injustice ou par superstition, elle se rappelait toujours comme ayant été de mauvais augure pour elle.

Le lendemain, Saint-Félix vint en riant faire à sa belle-sœur le portrait moral de madame d'Evremont; Noémie le plaisanta sur son assiduité; il jura qu'il n'avait aucune prétention, mais que la bienveillance qu'elle lui témoignait avait un charme particulier à ses yeux.

Elle est fort belle encore, dit-il, il est même certain qu'elle a des amans, et je crois depuis hier soir en avoir acquis la preuve. J'ai trouvé dans son cabinet une lettre qui m'a parue être un

message de galanterie ; j'ai eu l'indiscrétion de la prendre. A sa forme, à la délicatesse du pli, je jurerais que c'est un billet doux ! Au reste, je vais aller la chercher et vérifier le fait.

Saint-Félix monte chez lui, prend le paquet encore énigmatique qu'il a cru dérober à la confiance de Julie ; il entre chez sa belle-sœur, et déjà le sourire est sur les lèvres de Noémie.

— Voyez, dit-il, ce que c'est que la médisance, et où peut nous entraîner un soupçon mal fondé ; cette lettre est celle d'une pauvre mère qui sollicitait un secours pour ses petits enfans.

Si Victor eût regardé Noémie dans cet instant, il eût été surpris du changement opéré sur son visage, en un si court espace de temps ; il eût peut-être deviné de quelle main était l'écrit qu'il avait sous les yeux ; mais tout entier à son désappointement il n'y fit aucune attention.

— Mon frère, donnez-moi cette lettre qui ne saurait, je pense, vous être d'aucune utilité, et

que la politesse exige que vous ne remettiez pas à M. d'Evremont. Je pourrais peut-être rendre service à cette infortunée qui réclame ainsi l'assistance *des cœurs généreux*.

Noémie redoutait un témoignage non équivoque; la lettre était la sienne; c'était la même que madame d'Evremont avait jeté loin d'elle le soir, où voulant abréger le temps, tout avait semblé concourir pour lui être défavorable.

La jeune femme craignait que Théodore, à son retour, n'entende parler de la curiosité punie de Victor; la signature était, à la vérité, la seule lettre initiale de son prénom; il peut en exister un millier de semblables, mais l'écriture était reconnaissable. Que dire pour se justifier, il aurait fallu avoir des relations antérieures avec madame d'Evremont. A quel titre, mère: on ne l'eût pas supposé; était-ce donc une amie, une protectrice; dans ces deux cas, pourquoi donc ce mystère, puisque cette dame est la première à solliciter, comme une faveur, le plaisir de les recevoir à ses brillantes réunions.

Heureusement Saint-Félix ne porta pas plus loin sa pensée, et abandonna la lettre à sa sœur, en lui disant : Ce message a dû la toucher, car le style porte à l'âme.

— Il en est, mon cher Victor, que rien ne saurait attendrir, dit Noémie entraînée malgré elle par un souvenir encore de fraîche date ; j'ai connu des femmes, des mères qu'aucun sentiment de pitié ne pouvait émouvoir.

— La vôtre en est la preuve, Noémie, car elle a été bien injuste envers vous ; cependant il faut croire que son cœur n'a pas toujours eu cette glace et cette indifférence, ce qu'elle fit pour mon père et pour tant d'autres encore prouve en sa faveur ; l'âge peut-être a refroidi son sang et a tué sa sensibilité.

Mais il n'en est pas de même de madame d'Evremont ; je suis certain qu'elle est bienfesante et sensible ; cette lettre a eue, je le parie, une réponse favorable ; une famille entière, bien

malheureuse sans doute, existe par ses soins et la comble de bénédictions.

— C'est possible, dit Noémie, et un soupir étouffé acheva sa pensée.

Cet entretien lui fit du mal, elle avait supporté avec peine des éloges si mal placés, prodigués à sa mère; aussi promît-elle d'éviter avec soin de renouer une conversation sur laquelle Victor semblait toujours revenir avec satisfaction, mais qui était insupportable pour elle.

Quel noble sentiment que celui de la reconnaissance ! Il élève l'âme au-dessus des choses terrestres. Il semble anoblir celui qui l'éprouve, et lui donne une paix intérieure, une jouissance intime qui ravit comme une grâce du ciel. Noémie lui était redevable. C'était le souvenir de ce qu'avait fait Julie Mercier pour le comte qui avait décidé celui-ci à enfreindre son serment de ne jamais pardonner à son fils. Il avait tout sacrifié pour être de niveau avec une dette qu'il

regardait comme sacrée, et rien qu'un nom a eu sur lui un magique pouvoir.

Noémie aussi était reconnaissante ; elle savait ce qu'elle devait à l'amitié de Virginie, et presque honteuse du retard qu'elle a apporté dans ses remercîmens, elle se fait conduire chez son ancienne voisine.

Virginie ne l'attendait pas de suite; elle savait qu'ils étaient allés passer un mois à la campagne, elle supposait même qu'ils y resteraient plus longtemps ; aussi ce fut avec une effusion, un bonheur impossible à décrire qu'elle accueillit madame Saint-Félix.

Elle avoua que n'ayant pu résister au plaisir de connaître le résultat de sa démarche, elle avait été le lendemain s'informer dans les environs de l'hôtel de ce que l'on avait fait des enfans. Elle apprit l'espèce de mystère qui avait eu lieu toute la nuit, les voyages nocturnes à Grenelle. Son cœur se serra en apprenant l'affreuse résolution des deux époux, et malgré son insou-

ciance et sa philosophie parfois très-déplacée elle porta vers le ciel un regard de reconnaissance.

En voyant Noémie, elle était si heureuse que ses yeux fixés sur les siens la contemplaient avec ce bonheur qu'éprouve une mère qui a su, par des soins attentifs, arracher sa fille à la mort. Elle la revoyait belle, heureuse, et reconnaissante ; le changement survenu dans sa fortune n'avait pas gâté son cœur.

Après deux heures d'épanchement, Noémie confia à Virginie l'emploi qu'elle avait assigné à l'argent qu'elle avait reçu de sa mère, après son entrevue au Mont-de-Piété. C'était à une bonne œuvre qu'elle voulait l'employer, et c'était rendre justice à Virginie que de l'associer à une bonne action.

Elles arrivèrent ensemble dans la rue des Petits-Augustins. Le concierge, habitué à cette heure à ne recevoir de visite que pour un seul et même objet, s'avance officieusement pour de-

mander à ces dames ce qu'il peut engager ou dégager pour elles. Virginie rit déjà. Noémie le fixe avec les larmes aux yeux, et lui dit le sujet qui l'amène près de lui.

— Je suis embarrassée, lui dit-elle, pour bien vous exprimer le sentiment dont je suis pénétrée. Votre conduite à notre égard est sans exemple; je n'entreprendrai pas d'en faire ici l'éloge, je me contenterai de vous dire que moi, mon mari, sa famille et nos jeunes enfans, nous ne vivrons jamais assez pour vous bénir et pour vous remercier.

— Comment, Madame, c'est vous qui....., c'est à vous que....; et le pauvre homme n'osait pas achever. Il voyait devant lui une femme charmante, élégamment vêtue; il remettait bien son visage, mais il craignait de l'humilier en lui rappelant des faits dont beaucoup d'autres auraient rougi.

— Oui, c'est moi qui ai reçu vos bienfaits, c'est par vous que m'ont été remis cent francs,

dont je n'ai plus besoin présentement et que je dois rendre à l'indigence à qui ils étaient destinés; c'est dans cette intention que je viens vous trouver; employons-les à venir au secours de ceux qui comme moi usent de leurs dernières ressources; mais surtout donnez la préférence aux personnes qui auront des enfans.

Le concierge, flatté de cette marque de confiance, eut de suite occasion de montrer à son obligée quelle sorte de personne il choisissait pour dispenser ses bienfaits.

Une pauvre femme entre, elle était faible, souffrante; un enfant nouveau né était dans ses bras, un autre de sept ans la tenait par un coin de son tablier; elle allait passer outre, on l'appelle : — Vous voulez engager quelque chose? — Oui, Monsieur. — Combien vous faut-il? — Le plus que l'on pourra. Est-ce qu'il est quatre heures? — Non, mais voici une dame... — A ces mots, un regard de Noémie signifia au portier qu'elle ne voulait pas être nommée. Il continua; j'ai ici

quelqu'argent à distribuer, vous aurez la première offrande; gardez vos effets, tenez, voilà cinq francs.

La femme ne savait comment remercier.—Pauvre femme, lui dit Noémie, qui revoyait là son image frappante, et que la pitié avait émue jusqu'aux larmes, point d'actions de grâces, seulement lorsque vous pourrez faire pour les autres le bien qu'on vous fait aujourd'hui, vous aurez payé votre dette.

Les deux amies ne voulurent point assister à tous ces tableaux déchirans, elles allèrent de compagnie faire une visite au vieux propriétaire; M. Perin fut charmé de la métamorphose, il leur exprima sa satisfaction avec attendrissement, et leur demanda même la permission de les embrasser. Noémie se prêta de bonne grâce à la faveur que lui demandait le vieillard; elle prit congé de lui, après de vives invitations pour l'engager à revenir à l'hôtel; et après avoir reconduit Virginie jusqu'à sa porte, elle retourna

à l'hôtel, heureuse de l'emploi de ce jour : c'était celui où elle avait fait le plus de bien.

Le lendemain, la pauvre femme du Mont-de-Piété vint apprendre au concierge que les 5 fr. qu'elle avait reçus de ses mains lui avait fructifié et porté bonheur; que son mari avait obtenu une place qui lui était promise depuis long-temps, et qui allait tirer de la gêne elle et sa famille.

— Tant mieux, lui dit l'honnête portier, celle qui vous a donné sera plus heureuse encore que vous ne sauriez l'être, lorsqu'elle apprendra la réussite de ce que vous ambitionniez.

Avant la fin du jour, il avait trouvé l'emploi de la somme qui lui avait été confiée pour le soulagement de quelques familles indigentes.

Le bruit de la faillite de M. d'Evremont circulait dans le monde; on parlait de ses libéralités envers ses maîtresses, on les citait plutôt comme des extravagances, que comme des galanteries. La baronne Saint-Florentin venait d'acheter une des plus jolies maisons du nouveau quartier de la

Chaussée d'Antin, et chacun désignait la caisse de l'ex-banquier comme la source de cette subite fortune. Le pauvre capitaine de frégate, à son dernier voyage, avait trouvé très-digne d'éloges un accroissement qu'il n'attribuait qu'à l'économie de sa digne moitié; il l'avait même sollicitée de ne pas s'imposer des privations qui pourraient nuire à sa fraîcheur, autant qu'à sa santé; mais après tout, fidèle à son système de confiance dans l'amour conjugal, et meilleur marin que mari intelligent et jaloux, il se contentait de compter le chiffre de ses rentes sans plus s'inquiéter de leur origine.

La fortune de M. d'Evremont semblait inébranlable, et plus que toute autre solidement établie, cependant elle s'écroula; la commotion produite par sa chute fut si forte, que ce ne fut pas seulement en France qu'on en ressentit le coup. Il avait des correspondans dans les principales villes de l'Europe, son crédit n'avait point de borne, et les pertes qu'il fit supporter furent incalculables.

Victor était à la soirée donnée par madame d'Evremont, lorsque celle-ci reçut l'avertissement tardif de son époux.

Il fut le premier à faire remarquer son absence prolongée, resta le dernier pour s'informer de ce qu'il y avait à espérer de son état, et après avoir quitté à regret celle qu'il voyait abandonnée à des soins étrangers, il revint chez lui en fesant la première réflexion de sagesse qu'il eût encore faite de sa vie.

Il avait remarqué cet empressement de la plupart des convives, causé par le seul motif de leur curiosité; il avait surpris le sourire sur les lèvres de la baronne et de tant d'autres; il avait recueilli avec peine ces discours jetés çà et là, et qui tous étaient assaisonnés d'un fiel dont l'amertume avait rejailli jusqu'à son cœur.

Rentré à l'hôtel, il raconte avec chaleur la nouvelle du jour, celle du malheur arrivé au banquier, et de la révolution que ces évènemens avaient causée à son épouse : tout le monde

y prit part ; mais personne plus que Noémie, qui fut obligée de passer dans une pièce voisine pour cacher l'émotion qu'elle venait d'éprouver. Elle fait sortir secrètement sa femme de chambre, trace à la hâte un écrit mystérieux, et trois quarts d'heure après M. Hamelin venait la supplier de se rendre près de Virginie dont l'état alarmant ne laissait que peu d'espoir ; Noémie fait appeler Théodore : il connaissait trop bien le désintéressement de cette jeune femme et tout le zèle qu'elle avait mis à servir sa cause ; il lui devait son bonheur, celui de tous les siens, aussi fut-il le premier à engager sa femme à partir sans tarder pour remplir un devoir de reconnaissance et d'humanité.

En un clin d'œil, on arrive à l'hôtel d'Evremont. Aussitôt Noémie prend congé du jeune homme, et entre sous ces lambris dorés où elle doit commencer l'office de garde-malade, que nous lui avons vu remplir pendant près de cinq semaines, avec la douceur, la résignation dont

elle avait fait l'apprentissage pendant ses longues infortunes.

Pendant cet espace de temps, Saint-Félix s'était souvent présenté à l'hôtel : il avait sollicité vingt fois la permission d'y être reçu.

Estelle, remarquant l'espèce de soin que la garde malencontreuse mettait à éloigner tous ceux qui se fesaient annoncer, jugea qu'il était digne de sa sagacité de lui jouer le tour de laisser entrer sans l'en prévenir la première personne qui se présenterait. Victor fut celui que la mauvaise étoile de Noémie conduisit à l'hôtel, il s'informe d'abord, on lui répond qu'il peut se présenter sans indiscrétion. Il le fait avec assurance, et est très-étonné de voir une femme agenouillée près du lit ; il ne peut distinguer ses traits à cause de l'obscurité, mais la surprise qu'il semble lui avoir causée l'empêche dans le premier moment de prendre la parole.

Il se remet pourtant, et s'informe de l'état de madame d'Evremont. Sans lui répondre, et sor-

tant précipitamment, Noémie va demander compte aux valets de la défense qu'elle leur a faite. Elle envoie François tenir compagnie à Victor et lui dire que c'est par erreur qu'ils ont cru pouvoir le laisser entrer ; que le médecin a prescrit une solitude non interrompue et qu'il recevra une invitation lorsque madame sera en état de le recevoir sans danger.

Chaque jour Noémie s'absentait, se fesait conduire chez elle, donnait à ses enfans les soins qu'elle ne confiait à personne, tranquillisait Théodore sur le sort de Virginie, lui persuadait que ses soins étaient les seuls qui pussent lui être agréables, et trouvait grâce auprès de la comtesse en lui parlant de l'ingratitude dont elle se couvrirait si elle abandonnait une infortunée au moment où sa présence devait lui conserver la vie.

Cette conduite mystérieuse commençait à devenir par trop inexplicable, lorsque la convalescence de Julie vint enfin rendre Noémie à ses douces habitudes.

CHAPITRE VI.

Vieillesse. — Folie. — Amour de la liberté.

Saint-Félix retournait assiduement chez madame d'Evremont, malgré les malheurs qui l'avaient affligée ; mais ses visites n'avaient plus pour motif que la seule bienséance. Il est dans la vie de ces époques où, par habitude, on est bien aise de revoir les mêmes gens qui vous accordaient un sourire, lorsque la fortune vous favorisait.

Il entretenait souvent sa belle-sœur de l'extravagante prodigalité qui régnait dans cette maison : jamais le luxe inutile n'avait été poussé à un tel point : jamais femme n'avait étalé plus de ri-

dicules. Sa dernière maladie l'avait complètement défigurée : toute la partie gauche du visage présentait les traits inaltérables de la fatale paralysie ; ses yeux naguères si beaux, si séducteurs, étaient restés sans expression ; sa bouche, ayant pris une direction plus qu'oblique, découvrait une partie de ses dents, qui, fort heureusement, étaient encore très-belles : des bras d'une énorme dimension se levaient avec peine pour remplir des fonctions inutiles ; tandis que ses jambes devenues grêles ne pouvaient plus soutenir le poids de son corps, qui épaississait chaque jour. Pour terminer enfin, les grimaces qu'elle faisait pour voiler sa laideur, ne la rendaient que plus apparente.

Son caractère seul n'avait point changé, pas même pour ceux qui l'avaient connue à vingt ans, lorsque, s'affranchissant du joug paternel, elle s'était laissée enlever par le conventionnel. A soixante ans, même légèreté d'esprit, même désir de briller et de plaire, même ambition d'é-

clipser jusqu'aux plus belles, jusqu'aux plus jeunes.

Constante dans son amour pour les plaisirs, la société qu'elle avait encore l'art de réunir chez elle, pouvait rivaliser avec les plus brillantes de Paris : les soirées diplomatiques eussent été peut-être éclipsées par les siennes.

Le public participant blâmait hautement de semblables folies ; mais pas une personne amie n'aurait risqué un conseil ; la moindre observation eût été prise en mauvaise part.

— Il lui reste donc de grands moyens pécuniaires, disait Noémie à Victor.

— Il faut le croire ; l'or roulait chez M. d'Evremont ; sa fortune était incalculable, et certes, s'il a risqué son bien-être, il n'aura pas aventuré celui de sa femme. Il lui a (je le présume du moins) assuré une existence indépendante.

— Vous la croyez donc parfaitement heureuse ?

— Comment vous dire le contraire? Vous ne pourriez jamais vous figurer le bonheur de cette femme, tout est illusion chez elle; elle-même façonne les hochets qui viennent la distraire encore, comme ils le faisaient il y a quarante ans. Son indifférence ne connaît ni peines, ni chagrins, ni ennuis. On la croirait plutôt souveraine qu'esclave du temps. Vous dont le bonheur consiste dans l'intimité, un regard de Théodore, un sourire de vos enfans, voilà où se bornent vos vœux. Vous n'en formez pas de plus chers à votre âme ; mais elle! fêtée, adulée, idolâtrée dans sa jeunesse, n'ayant jamais connu les douceurs de ces sentimens délicieux qui doublent le prix de l'existence, l'amour lui-même n'a été dans son cœur qu'un élan prolongé de la coquetterie. Quant à l'amitié, elle lui est encore plus étrangère.

— Je vous crois bien, répondit tristement Noémie, qui savait mieux que personne que Saint-Félix venait de tracer le fidèle portrait de sa mère. Que voulez-vous? chacun dessine le

bonheur à sa manière : puisse madame d'Evremont toujours ainsi enchaîner les plaisirs !

En émettant ce vœu, la fille de Julie espérait qu'un jour ou l'autre le besoin d'un rapprochement filial péserait sur son cœur; elle invoquait presque un moment d'infortune, espérant que délaissée du monde, elle finirait par se convaincre que l'affection de nos enfans doit nous être plus précieuse que les fausses démonstrations données à la seule richesse.

Espérance mensongère! vain souhait! Julie n'aimera jamais qu'elle seule!

On était au commencement de juillet 1830. Le comte Saint-Félix engageait Théodore à faire les démarches nécessaires pour entrer dans les gardes-du-corps; mais les opinions politiques de l'époux de Noémie étaient en sens inverse du désir de son père : il supplia le comte de ne rien solliciter pour lui. Libéral et patriote, il n'aurait jamais consenti à mendier des places et des hon-

neurs, qu'il eût fallu devoir à des opinions qui n'étaient pas les siennes.

Lié avec les principaux organes de l'opposition, membre de plusieurs sociétés, où présidait l'amour de la patrie, il aimait à déployer des sentimens que le ministère taxait de révolutionnaires. Plusieurs fois son éloquence chaleureuse avait électrisé les âmes; plusieurs fois il avait prouvé que le peuple français avait trop fait de progrès dans la civilisation, qu'il avait trop d'honneur, trop de dignité, pour être conduit à la remorque de la Sainte-Alliance, et d'un clergé plus avide encore de pouvoir que de richesses; qu'il était temps d'en finir avec un système d'avilissement, de dégradation, dont les auteurs ne soutenaient les odieux principes que pour se gorger d'or aux dépens des contribuables.

Théodore avait eu soin de ne point manifester des pensées aussi franches au sein d'une famille entichée de féodalisme. Il se rappelait trop surtout ses anciens malheurs, pour être, comme son

père amant passionné du blason et des momeries jésuitiques. Peut-être s'il n'eût été marié, son patriotisme l'eût-il emporté sur son intérêt; mais si Noémie lui conseillait le silence, elle ne pouvait l'empêcher d'agir selon son cœur et ses inspirations.

CHAPITRE VII.

LES TROIS JOURNÉES.

Cependant les ordonnances du 25 juillet paraissent : la consternation règne dans tout Paris ; d'abord un morne silence, puis des murmures, puis l'élan spontané des plus nobles sentimens.

La liberté avait été comprimée, avilie pendant quinze années.

Le 26, des groupes se forment au Palais-Royal ; on monte sur les chaises ; on lit à haute voix les décrets liberticides. On déploie aux yeux d'un peuple indigné la Charte déchirée, foulée aux pieds, le pacte royal réduit au néant. Le serment de Reims violé, le droit divin substitué aux

lois et aux vœux d'une nation grande et soumise.

Le 27, le despotisme fait mouvoir des forces imposantes pour accabler ce qu'il nomme des rebelles : les Français immolent des Français : le cadavre d'une femme tuée d'un coup de feu, est porté à la Bourse. Les têtes s'exaltent ; les corps-de-garde sont incendiés, les soldats désarmés, les gendarmes mis en fuite.

La nuit se passe dans l'attente d'évènemens plus graves : de nombreuses patrouilles parcourent tous les quartiers ; mais le patriotisme veille.

Le 28, dès quatre heures du matin, les citoyens courent aux armes. Le cri de liberté se répète de rue en rue ; les barricades se forment ; des arbres sont abattus et doivent arrêter les canons et les charges de la cavalerie. Du haut de la porte Saint-Denis, une grêle de pierres est lancée sur les gardes royaux.

Les régimens envoyés pour mettre les mutins

à la raison, reculent devant une poignée de citoyens déterminés à vaincre ou à mourir.

La fusillade est engagée sur tous les points : l'Hôtel-de-Ville est attaqué par les patriotes qui, trois fois, sont repoussés de ce poste important. Le canon de la tyrannie moissonne un grand nombre de braves ; mais enfin, les Parisiens restent maîtres du champ de bataille.

Le 29, la lutte devait être plus terrible encore : dès quatre heures du matin, la population palpitante d'enthousiasme est déjà sur le lieu du combat. A midi, la caserne de Babylone est conquise : les Suisses qui, pendant quatre heures, ont foudroyé les patriotes, sont obligés de se retirer : les Tuileries, le Palais-Royal se trouvent bientôt entre les mains du peuple.

Je laisse à l'histoire le soin de retracer tant de merveilles, et surtout de buriner la modération d'un peuple vainqueur, légal dans son triomphe, et surtout généreux avec ses ennemis.

Le 7 août, tout était rentré dans l'ordre, le

fleuve populaire poursuivait son cours paisible ; un roi parjure avait été banni de la France , et un prince, honnête homme, était nommé souverain, aux acclamations de tous les bons citoyens. Ceci n'est qu'une esquisse indispensable aux événemens dont le lecteur attend le dénouement.

Le 27 , le jeune vicomte de Saint-Félix était rentré dans un état qui ressemblait à de l'exaspération. On n'était pas tranquille dans les antichambres de Saint-Cloud ; l'incertitude sur les intentions du roi empêchait de prendre un parti. On parlait d'un coup d'état.

Théodore arriva après minuit. Il était pensif ; mais sa physionomie était calme et offrait un contraste frappant avec celle de son frère.

— Eh bien! dit celui-ci , qu'y a-t-il ?

— Cela va bien ; la soirée a été un peu orageuse ; mais demain à la pointe du jour tu verras, on les fera rentrer dans le devoir.

— Dans lequel ?

— Dans l'obéissance. Penses-tu qu'une poignée

de factieux puisse renverser une monarchie qui compte douze cents ans d'existence. Les troupes sont là ; elles feront leur devoir.

— Joli moyen! Qu'en résultera-t-il? Que demain, toi que j'aime et pour qui je donnerais tout mon sang, je serai peut-être obligé de t'ôter la vie.

— Tu prétends donc aller te fourrer parmi cette populace?

— Respecte celui qui offre ses jours en holocauste à la liberté, sans calculer le prix qu'il y attache. Toutes les classes de la société ne peuvent atteindre le même degré de lumières ; mais la civilisation s'échelonne, et sous l'empire des lois le nivellement social finira par s'opérer.

Le vieux comte rentrait dans ce moment ; il paraissait inquiet : il venait de recueillir plusieurs bruits peu propres à le calmer et dont il fit part à ses enfans. Il vit avec peine, avec douleur, la différence qui régnait dans leur manière de voir ; mais tous remirent au lendemain pour prononcer

un jugement plus solide sur ce qui avait éclaté le soir.

A quatre heures du matin, Théodore était levé ; il sortit à pied : Victor monte en cabriolet et se rend à son poste. L'air était comme rempli de miasmes révolutionnaires.

Il était dix heures du soir.... ; le canon grondait encore ; le courage et la mort régnaient dans Paris. Le comte et son épouse étaient assis l'un près de l'autre, sans proférer une seule parole. La terreur était empreinte sur leur visage. De temps en temps M. de Saint-Félix levait les yeux sur la pendule, et plus elle lui indiquait que la nuit s'avançait, et moins il pouvait dissimuler son trouble.

Cependant un cavalier entre dans la cour : il monte précipitamment l'escalier et se jette sans mot dire sur le fauteuil que venait de quitter son père. C'était Victor ; il avait une blouse de toile bleue ; sa tête était découverte.

— Le roi est perdu, dit-il ; le mal est irréparable ; le peuple est partout triomphant.

Un signe de tête acheva sa pensée.

— Où est mon frère ?

— Il a envoyé chercher sa femme vers les deux heures de l'après-midi. Ni l'un ni l'autre ne sont revenus.

Un quart-d'heure après, Théodore rentre accompagné de Noémie ; il portait son bras en écharpe. Sa mère s'élance au-devant de lui ; son père lui demande avec empressement ce qui lui est arrivé.

Il avait été chargé par la commission réunie chez M. L*** de porter un message important à la ville. Noémie, qui était accueillie avec empressement partout où son mari la présentait, fut pressée par un essaim de dames de haute distinction de rester parmi elles pour faire de la charpie, ouvrage qu'elles n'avaient pas quitté depuis le matin et qu'elles devaient continuer une partie de la nuit. C'était pour les blessés, n'importe de quelle opinion ; car ceux qui ont de l'âme et pour qui le bonheur de la patrie est un besoin, gémis-

sent des maux qu'entraînent la guerre civile et ses désordres.

Théodore, chargé des pièces qui avaient été confiées autant à sa délicatesse qu'à son courage, traversa en partie les boulevards sans aucun accident, mais au coin d'une rue, proche de l'Hôtel-de-Ville, une balle dirigée contre lui par une main invisible vint le frapper au bras. La douleur que lui causa cette blessure fut aigue; mais il avait compris l'importance de sa mission, et aucune considération ne l'eût empêché de remplir son devoir. Il s'acquitta de celui dont il s'était chargé, et eut bien de la peine à regagner l'hôtel où il avait à rendre compte de la réussite de sa démarche. Noémie assista avec une peine extrême au premier pansement; elle s'était occupée pendant son absence et voyait avec chagrin que le fruit de son travail commencerait par servir à son Théodore. Ce fut après qu'il eût recouvré un peu de force, qu'ils se firent reconduire à l'hôtel où ils présumaient bien l'inquiétude du comte et de la comtesse.

La blessure de Théodore n'était ni dangereuse ni profonde ; les chairs avaient été effleurées, mais aucune inflammation ne se manifesta et le lendemain 29 il était sur pied bien avant qu'il fût jour ; il n'avait pas reposé plus d'une heure.

Noémie, qui avait entendu la veille une foule de discours qui tous n'étaient point rassurans, déclara à Théodore qu'il ne sortirait point sans qu'elle l'accompagnât. Il lui fit de sages représentations, mit ses enfans en jeu à l'appui de ce qu'il disait; mais tout fut inutile.

— Lorsque nous étions malheureux, lui dit-elle, il t'eût été pénible de quitter la vie sans moi ; tu voulais bien mourir, mais tu me demandais si j'étais assez courageuse pour te suivre. Pourquoi cet égoïsme ; va, l'excès de ton amour lorsque tu me demandais de ne pas nous quitter, avait mille fois plus de prix à mes yeux que ce que tu me dis pour ma conservation. Je veux te suivre, je veux aller partout où tu croiras devoir aller. Si tu me refuses, je sortirai de même

et j'irai m'exposer à un danger que toi-même peut-être tu ne courras pas.

Théodore aimait sa Noémie, il ne voulut pas la chagriner et se promit de la faire rester malgré elle chez les personnes auprès desquelles le jour précédent avait été passé.

L'heure s'était écoulée pendant ces légères discussions. Les rues étaient déjà remplies d'une foule immense, d'autant de braves que de gens inutiles. Les cris aux armes parvinrent jusqu'aux appartemens. Théodore veut savoir ce qui se passe, il descend précipitamment sans répondre à Noémie qui le suppliait de l'attendre; il court, traverse la rue et disparaît.

La jeune femme, par ses cris, a fait lever le comte et la comtesse. Ils blâment tous la précipitation de Théodore, qui ne peut être qu'une curiosité, puisqu'il est sans armes.

Espérant qu'il allait rentrer, les craintes de Noémie se calmèrent un peu. Elle passa quelques heures tantôt près de ses enfans, tantôt (et c'é-

tait le plus souvent) aux fenêtres de son appartement. Enfin elle le reconnait, jette un cri d'effroi et court à sa rencontre. Il est pâle et défait; c'est sur un brancard porté par deux ouvriers qu'il est amené dans sa famille. Une balle cette fois lui avait traversé l'épaule.

Les patriotes qui le ramenèrent, refusent la récompense qui leur est offerte; ils répondent aux questions qu'on leur adresse, que c'est rue Saint-Honoré que le malheur est arrivé; qu'ils allaient le laisser à l'ambulance, lorsqu'une dame, dont le mari n'avait pas quitté les postes les plus périlleux depuis la veille, et qui à la connaissance de tout le monde avait partagé ses dangers, avait reconnu le blessé, l'avait elle-même recommandé aux soins touchans du médecin; que celui-ci, après avoir sondé la plaie, déclara le jeune homme dans le plus grand danger, si l'on ne prévenait l'épanchement du sang dans la région du cœur.

Que faut-il faire, s'était écrié la jeune dame, pour lui sauver la vie; tous les moyens doivent

être praticables, indiquez-les moi, je vous prie.

— C'était, continua l'un des porteurs de Théodore, d'appliquer la bouche sur la blessure de Monsieur, et, par ce moyen, d'attirer le sang au dehors. Chacun regardait et semblait se demander qui aura le courage de le faire, la petite dame réclama cela comme une faveur, suivit fidèlement les indications du médecin, et par-là lui sauva la vie.

Elle a déjà reçu sa récompense, car tous les assistans voulaient la porter en triomphe.

Trop faible pour reconnaître son sauveur, Théodore fut reconduit à l'hôtel, d'après les renseignemens qu'elle avait donnés.

Le comte Saint-Félix supplia les jeunes gens de revenir le voir, et les engagea à l'informer du nom et de l'adresse de celle qui avait fait une si belle œuvre d'humanité envers son fils. Ils le promirent et tinrent parole; deux heures après, l'un d'eux vint annoncer que la jeune dame retournée

auprès de son mari, il l'avait chargée de son fusil; tandis qu'il cachait avec son mouchoir une légère blessure qu'il avait reçue à la tête, la jeune femme, jugeant l'instant propice, avait lâché le coup de feu, et remis de suite l'arme entre des mains plus habiles, mais non plus courageuses.

J'ai, dit-il, essayé de lui faire les questions dont vous m'avez chargé, mais elle m'a dit que c'était inutile, et dans cet instant un de ces flux qui entraînent tout dans sa course nous a séparés; la rue est restée déserte, et je me suis échappé avec bien de la peine pour venir jusqu'à vous.

Noémie et la comtesse récompensèrent ce garçon, qui, cette fois, accepta sans répugnance, et sortit. Tout le monde s'employa auprès du malade; le médecin assura qu'il était sans danger, et le comte disait en plaisantant, il a fait pacte avec la mort; sans doute elle est convenue de toujours le respecter.

L'état de Théodore alarma beaucoup son frère; il n'est pas de soins fraternels que sa tendresse ne

lui prodigua. Toute diversion d'opinion cessa, et la blessure qui avait coûté tant de larmes à Noémie, fut regardée comme guérie; la convalescence fut prompte autant qu'inespérée.

CHAPITRE VIII.

La Grisette. — Retour à la Sagesse.

Après le rétablissement des forces de Théodore, son premier soin fut d'aller présenter ses hommages à ceux qu'il savait intéresser vivement. On l'accueillit avec transport, dès sa première visite il fut question de place et d'avancement, et il ne balança pas à assurer qu'il accepterait avec satisfaction.

D'après une promesse qu'il pouvait regarder comme une certitude, Théodore engagea son père à faire de son côté quelques démarches qui viendraient à l'appui de ce qui lui était assuré.

Comme l'ambition n'était pas la seule idole à laquelle il sacrifiât, le souvenir de ce qui avait été

fait pour lui était toujours présent à son esprit, et accompagné de Noémie il sortit pour s'informer s'il ne découvrirait pas quelques renseignemens positifs sur celle à qui il devait la vie.

Ce fut par la maison où il avait été transporté qu'il jugea devoir commencer ses recherches ; là effectivement on leur apprit que celle qu'ils cherchaient se nommait Virginie; qu'elle était revenue dans la journée réclamer des soins pour son amant blessé à côté d'elle ; mais que tous les secours avaient été infructueux. M. Hamelin était mort sans avoir repris connaissance.

Après un tel récit, et après mille et mille remercîmens, les deux époux eurent la même pensée : ils arrivèrent chez la grisette ; mais elle ne reste plus là. On leur indique sa demeure, c'est au cinquième, dans une sale maison, au milieu d'un réduit bien triste, bien sombre, mais dont le peu qui le garnissait était d'une propreté remarquable, qu'ils trouvèrent Virginie en deuil mangeant un morceau de pain sec et travaillant après des gants.

Un cri de surprise et de joie s'échappa de son sein. Ils ne l'avaient point oublié !.... Elle se trouvait encore heureuse.

Elle leur raconta son malheur, déplora les fausses idées qui l'avaient réduite à la misère, puisque, n'ayant aucun titre auprès du défunt, elle avait été mise à la porte par les héritiers, qui ne lui avaient même pas laissé le temps de retirer quelques effets à son usage.

Elle avait eu à supporter sa peine, son désespoir et les impertinences de gens qui jusqu'alors s'étaient bien peu inquiétés d'un parent plus jeune qu'eux, et qui par ordre naturel aurait dû leur survivre.

Ses anciens voisins la quittèrent sans lui faire aucune promesse ; mais aussitôt qu'ils furent libres de se communiquer leur pensée, ils furent d'accord pour rendre à cette fille une partie du bien qu'ils en avaient reçu.

Noémie se chargea de mille petits détails indispensables pour monter un ménage. Elle

pourvut à tout avec beaucoup de soins, mais avec simplicité. Le terme d'un joli petit appartement fut payé pour un an, et en moins de dix jours tout était disposé pour recevoir celle en l'honneur de laquelle tous ces préparatifs avaient été faits avec tant d'empressement.

Virginie, dans le premier moment de son malheur, avait songé à Noémie; mais l'âme de la grisette était grande et au-dessus de sa condition. Elle avait rendu des services; ira-t-elle compter ses chagrins; ce serait dire : rendez-moi ce que j'ai fait pour vous. Elle avait préféré qu'ils apprissent sa triste position par une autre voix que la sienne.

Dans la visite qu'ils lui firent, ils ne parlèrent aucunement d'adoucir ses maux; mais elle pensa naturellement que le lendemain ils lui enverraient quelque chose. La journée se passa (et une journée paraît bien longue lorsque l'on attend). Les suivantes s'écoulèrent de même, et Virginie en soupirant se dit : Madame de Saint-Félix ne pense pas à moi.

Noémie arriva pour lui prouver le contraire. Elle lui fit quitter sa mansarde, et voulant s'épargner une foule de remercîmens, elle lui remit la clef du nouveau séjour qu'elle méritait si bien d'occuper et d'embellir par sa présence.

— Montez chez vous, ma chère amie, soyez-y aussi heureuse que vous méritez de l'être. Que le passé vous serve de leçon. Comptez sur vous seul pour être heureuse et renoncez en partie à la philosophie qui seule a causé vos malheurs.

Après cette courte morale, Noémie l'embrassa et partit précipitamment pour se dérober aux expressions de sa reconnaissance.

Virginie, surprise d'une aussi brusque nouvelle, eut d'abord la pensée de courir après la jeune comtesse. Elle la cherche des yeux, mais dans Paris, après deux minutes de séparation, il est bien rare que l'on puisse se rejoindre. Virginie en fut convaincue, aussi cédant à son impatience et à une curiosité bien naturelle en

pareil cas, elle fut prendre possession de son nouveau local.

Tout y était dans un ordre parfait; rien ne lui restait à désirer, depuis les ustensiles du ménage jusqu'aux objets de toilette dont sa position lui permettait de faire usage. Quelle délicieuse journée elle passa là! Une voix intérieure lui disait : c'est la récompense de ton bon cœur ; un bienfait n'est jamais perdu.

Elle se rendit à l'hôtel Saint-Félix pour y faire ses remercîmens et demander conseil sur l'emploi auquel elle consacrerait son temps.

La comtesse de Saint-Félix et Noémie l'engagèrent à reprendre l'état qu'elle avait exercé avec succès, en continuant de travailler dans les modes et les nouveautés. On l'avait mise à même de faire quelques avances, et il fut convenu que c'était à ce parti qu'elle s'arrêterait.

Effectivement, le bonheur lui sourit. Ces dames s'intéressèrent pour elle, et en moins d'un

an elle fut à la tête d'un établissement considérable.

Les maris se présentèrent en foule, et malgré les regrets et le tendre souvenir qu'elle conservait de son Charles, elle agréa l'expression d'un nouvel amour et promit à son soupirant de couronner ses vœux après l'année révolue. Toutes les personnes qui s'intéressaient à elle approuvèrent son choix et sa résolution. Et malgré que sa gaîté fut encore la même, elle s'avouait souvent que sa première manière de vivre n'avait pas fait son bonheur. Elle renonça pour toujours à la philosophie qui l'avait trompée.

Et le bon M. Perrin, le propriétaire de Grenelle, tant d'événemens survenus en peu de temps avaient empêché Théodore et Noémie de retourner chez lui. Ils s'y étaient présenté après leur retour de la campagne ; mais le bonhomme était en Suisse. Malgré son âge avancé, il avait toujours du goût pour les voyages, et consacrait plus d'un tiers de l'année à visiter, tantôt un lieu, tantôt un autre.

Il avait visité l'Angleterre, l'Italie, tout le Nord et même le Nouveau-Monde, et la Haute-Egypte avait fourni à sa savante curiosité ; mais alors il était encore robuste : maintenant il se contente de retourner visiter nos frontières. Il les dépasse quelquefois; mais comme l'hirondelle, on le voyait revenir toujours à peu près vers la même époque.

Lorsque les deux époux eurent le plaisir de le rencontrer, ce fut une fête pour tous les trois. Grandes invitations de part et d'autre qu'on accepta, et depuis ce jour le vieil ami ne venait pas sans procurer une véritable satisfaction à toute la famille.

CHAPITRE IX.

La Préfecture. — Inquiétude de Noémie.

Il s'était opéré un grand changement dans la famille Saint-Félix. Ce n'était plus sur l'aîné des fils qu'étaient désormais fondées toutes les espérances d'accroissement de fortune.

Victor avait dû renoncer à l'avancement, en perdant la faveur de la famille déchue ; il ne lui restait plus qu'à jouir de sa demi-solde ou à entrer comme lieutenant dans quelque régiment de cavalerie. Dès-lors il avait juré de rester simple spectateur de tous les événemens politiques ; et en vertu de cette résolution à laquelle contribuait une santé trop délicate, il se livra entièrement aux plaisirs de la société dont il était devenu

un des coryphés les plus empressés. Loin d'envier le sort de son frère, il souriait au succès qui semblait couronner toutes ses entreprises. Sa belle-sœur, l'aimable, la bonne Noémie était l'objet de ses prévenances, de son affection : il s'appliquait à lui faire oublier tous les maux qu'elle avait soufferts ; point de caresses, point de soins qu'il ne prodiguât à ses neveux. Il les chérissait comme s'ils eussent été ses enfans. En cas de malheur, il eût été heureux de leur servir de père. Il avait près de trente ans ; son nom, sa fortune lui permettaient d'aspirer à des partis considérables ; mais il était décidé à ne point se marier ; les places, les honneurs ne flattaient plus son ambition.

Il n'était pas en opposition ouverte avec la nouvelle marche du gouvernement ; mais il tenait à l'opinion dans laquelle il avait débuté, il préférait rester nul plutôt que de se faire girouette, que de se courber devant des idées qui n'étaient pas les siennes. Une semblable manière de voir est toujours honorable, sous quelque bannière

qu'on ait servi; gloire à celui qui reste ferme dans son culte! honte au caméléon qui change de couleur au moindre rayon de soleil. D'ailleurs les richesses de son père le rendaient indépendant, et le comte de Saint-Félix, loin d'imiter les partisans de la dynastie déchue, continuait au contraire le même train de maison, la même dépense, les mêmes emplois de ses richesses. Il trouvait tout naturel, lui qui n'avait eu aucune part sous l'empire, ni sous la dynastie déchue, de saluer l'aurore d'une nouvelle forme de gouvernement qui présentait des garanties pour les amis de l'ordre et de la liberté, et d'ailleurs il était Français avant d'être ou royaliste ou de toute autre opinion.

Théodore fit plusieurs voyages dans le département où étaient situés les domaines de son père. Une préfecture allait être vacante, et d'après les assurances qui lui avaient été données, il croyait pouvoir compter sur une nomination prochaine. Pourtant la seule idée d'intrigue eût fait pâlir à

ses yeux l'éclat de son patriotisme. Il était aussi distingué par son mérite personnel, que par les sciences et les talens qu'il avait acquis à l'école Polytechnique; et, sans amour-propre, il attendit avec confiance.

Pendant le cours de tous ces événemens, Noémie n'a pas cessé de songer à sa mère; depuis qu'elle est heureuse, son souvenir est toujours présent à sa pensée; mais par une singulière fatalité, la préoccupation des esprits a empêché Victor de l'entretenir comme autrefois des on dit du grand monde, où elle ne paraissait elle-même que rarement. Elle craint que sa mère n'ait éprouvé quelque désastre dans la tourmente révolutionnaire : elle apprend avec joie qu'elle a toujours ses goûts inconstans. Saint-Félix l'assure même qu'il l'a vue dans la semaine d'août, et que la gaîté la plus expansive lui avait fait présumer qu'il n'existait aucun changement dans sa fortune. Il n'y était point retourné depuis environ quinze jours, mais il comptait y passer incessamment.

Noémie, sans engager son beau-frère à faire une démarche qui semblait ne pas devoir l'intéresser, lui manifesta cependant le désir de lui voir remplir l'engagement qu'il venait de prendre. Elle éprouva une joie vive lorsque Victor lui eût déclaré qu'il allait passer la soirée chez madame d'Evremont.

Lorsque le vicomte se rendait dans cette maison, il était rarement de retour avant deux heures du matin ; encore était-il un de ceux qui, les premiers, lui demandaient la permission de prendre congé d'elle. Quel ne fut point l'étonnement de Noémie, lorsqu'elle le vit rentrer après une demi-heure d'absence.

Il venait, avec empressement, raconter à sa sœur qu'il avait été bien surpris en trouvant l'hôtel qu'occupait madame d'Evremont habité par des personnes qu'il ne connaissait pas ; il avait appris que peu de jours après sa dernière visite, le désir de voyager lui ayant paru un projet praticable, elle avait tout vendu, et était partie en

donnant l'assurance qu'elle se fixerait pour toujours dans le pays qui conviendrait le mieux à son imagination.

Les valets qui l'avaient servie, avaient reçu d'elle une année de gages, pour les aider à attendre de nouvelles places; la seule Estelle et son ami François l'avaient accompagnée.

Du reste, le bruit courait qu'elle emportait des malles remplies d'or.

A cette nouvelle, Noémie ressentit une de ces peines âcres dont elle se croyait pour toujours délivrée. Elle ne retint pas Victor lorsqu'il la quitta, bien au contraire, elle avait besoin d'être seule; elle voulait repasser dans son esprit le compte rendu d'un événement si extraordinaire et dont l'exagération de la richesse lui était presque une preuve du contraire.

Lorsque la fille de Julie fut seule, elle put pleurer en liberté; son âme s'abandonna à toute l'amertume de ses réflexions; sa mère partie, expatriée peut-être, réduite à une équivoque des-

tinée, malgré le dire incertain, tout cela eût agité une âme moins susceptible que la sienne.

Noémie n'avait jamais ressenti les effets de la tendresse d'une mère : elle s'était souvent persuadée qu'elle devait y renoncer ; eh bien! aujourd'hui qu'elle se voit abandonnée sans regrets, comme elle l'a toujours été, l'indifférence maternelle lui devient inexplicable ; son cœur se déchire, des sanglots la suffoquent, et elle court vers ses enfans pour puiser auprès d'eux des consolations qu'elle ne peut demander à personne.

Ce jour là Théodore était rentré fort tard ; il était allé recevoir l'assurance de sa nomination à la préfecture, et fixer le jour de son départ. Il ne s'aperçut pas que sa femme avait pleuré : il lui apprit la faveur dont il était l'objet, et lui demanda dans les termes les plus tendres s'il ne lui serait pas pénible de s'éloigner de Paris pendant une partie de l'année.

— Tes vœux sont les miens, lui répondit-elle; je dois me plaire partout où Théodore et mes

enfans seront heureux : d'ailleurs j'ai l'assurance que tes parens viendront passer la belle saison auprès de nous. Je ne vois plus rien à Paris qui puisse me laisser un seul regret, et à ces mots son cœur suffoqué par les sanglots trouva du soulagement à les épancher sur le sein de celui qu'elle aimait.

Théodore, dont la fortune prenait une route si brillante, ne comprenait rien au désespoir de Noémie, il la suppliait de lui en expliquer la cause. — Ma mère, dit-elle!

D'après ce seul mot prononcé avec une peine profonde par Noémie, Théodore comprit qu'elle en avait reçu des nouvelles, et que moins que jamais il ne devait espérer de la connaître.

— Console-toi, ma douce amie, dit-il avec tendresse, que peux-tu regretter, puisque tu n'as jamais été à même d'apprécier le bonheur d'être aimée par elle; console-toi, s'il m'est possible, je t'aimerai davantage, et je suppléerai à toutes les émotions qui pourraient manquer à ton âme.

Noémie, satisfaite de tant d'amour, sut pourtant dissimuler sa peine, et paraître enchantée d'un changement qui allait amener une grande discussion dans leur manière de vivre. Elle aurait désiré conserver la tranquillité de l'hôtel de Paris; mais elle était née pour souffrir, même au sein des prospérités.

Théodore eut encore quelques jours à consacrer aux visites: puis il s'occupa en toute hâte des apprêts de son départ. On était déjà sur la moitié de septembre, et l'on fit toutes les dispositions pour être en route avant le mauvais temps.

La joie était générale dans la famille, le comte Saint-Félix, qui connaissait les talens de son fils, était fier de lui en voir faire l'essai. Il était sûr d'avance de sa bonne administration.

Victor était trop pénétrant pour ne pas avoir remarqué la tristesse de sa belle-sœur; il lui en parla : Noémie chercha des excuses, des faux-fuyans; elle affecta même de la gaîté; mais le vicomte soupçonnant que ce voyage n'était pas de

son goût, en fit l'observation à son frère qui s'était déjà aperçu du consentement forcé de sa femme.

Il fut donc convenu, pour concilier tous les intérêts, tous les goûts, que Noémie et les enfans l'accompagneraient et ne resteraient auprès de lui que pendant tout le temps nécessaire à son installation ; qu'ensuite Victor ramènerait sa belle-sœur près de ses parens; qu'elle passerait l'hiver chez eux, et que tous ensemble, viendraient le retrouver au printemps.

CHAPITRE X.

Nouveau Voyage. — Nouveaux chagrins de Noémie.

NOÉMIE consentit à tout ; elle ne pensa pas qu'il faudrait quitter Théodore : elle devenait insensible. Ils partirent ainsi qu'il avait été annoncé, et après un voyage agréable pour tout autre que pour un cœur malade, ils arrivèrent à leur destination.

On était en septembre, et la saison laissait encore espérer des beaux jours.

Le château était vaste, bien bâti et situé dans un endroit des plus romantiques. Les bois, les prairies se trouvaient dans le meilleur état ; les jardins étaient bien entretenus. Un parc magni-

fique, aux allées sinueuses et solitaires, offrait une promenade agréable, une diversion aux impressions non encore effacées de trop longues peines. L'art avait tout fait dans cet endroit pour aider la bizarrerie de la nature : des cascades, des ponts, des points de vue à transporter l'imagination la plus froide, avaient été ménagés pour parler aux yeux et inspirer la mélancolie. Plusieurs sources d'une eau limpide s'échappaient avec bruit du sein de rocs sauvages, et fuyaient ensuite tortueusement à travers une haie de saules et de peupliers.

C'est là que Noémie venait rêver; c'est là que le souvenir de sa mère agissait avec plus de force sur son cœur victorieux de tant d'assauts divers.

Elle ne s'en éloignait jamais qu'avec plus de calme; aussi venait-elle s'y reposer souvent.

Une mélancolie si profonde inquiétait Théodore; il volait au-devant de tout ce qu'il croyait capable de la distraire, et lui consacrait tous les

instans qu'il pouvait dérober aux longs travaux de sa nouvelle administration.

Le département se ressentit bientôt de l'influence de ses capacités : son patriotisme, son zèle, son activité lui avaient gagné les cœurs de tous les bons citoyens ; bientôt il éprouva la douce satisfaction de se voir accueilli partout avec enthousiasme et confiance.

Une place éminente, un mérite réel, une aménité reconnue devaient attirer chez M. de Saint-Félix une société nombreuse. Personne, mieux que Noémie, n'était capable d'en faire les honneurs : c'étaient des réceptions, des soirées, des bals ; aujourd'hui c'était le tour des sous-préfets, des maires et des adjoints ; demain, celui des évêques, des curés et de leurs vicaires.

Théodore, en fonctionnaire habile, avait, avant tout, établi l'égalité. Une seule distinction existait pour lui : c'était celle du mérite personnel ; mais sa délicatesse savait pourtant rendre ce

légitime hommage, sans blesser l'amour-propre châtouilleux des médiocrités.

Malgré tout l'éclat de sa nouvelle situation, Noémie souffrait depuis près de trois mois de l'état de gêne et de contrainte dans lequel elle vivait. Malgré même l'attachement et la tendresse qu'elle avait toujours portés à son mari, elle lui témoigna le désir de lui laisser supporter seul le fardeau de ses nouvelles fonctions. Il lui tardait d'aller passer quelque temps à Paris : le sort de sa mère la mettait dans une indéfinissable inquiétude, et elle voulut sans délai en aller prendre des informations.

— « Va, lui dit Théodore, mon frère t'accompagnera ; reste auprès de nos parens le temps nécessaire au rétablissement de ta santé, et reviens vers le mois d'avril me rendre au bonheur que je perds en te quittant. »

Un adieu si tendre eût, dans d'autres circonstances, empêché Noémie de quitter son

mari ; mais une puissance invincible semblait la pousser vers Paris.

Il faisait déjà froid , on était au commencement de décembre. Elle se rappelait ce qu'elle avait souffert à pareille époque , à un an de distance.

Elle arriva chez son beau-père qui chercha vainement à la distraire : le cœur de Noémie était trop serré pour être franc dans ce moment, et son premier soin fut d'aller rendre visite à ceux dont les besoins pouvaient réclamer ses secours.

Dans l'attente de quelque découverte, elle engagea Victor à retourner momentanément seul dans les cercles dont il était absent depuis fort long-temps. Là on débitait des nouvelles ; il apprit , sans le demander , que M. d'Evremont , après avoir quitté Paris , avait eu beaucoup de peines pour se rendre à Louvain , d'où il espérait aller s'embarquer ; mais, malheureusement pour

lui, son nom était trop connu dans bien des pays, et il lui était difficile de trouver le repos qu'il cherchait.

La veille de son départ, il avait encore escompté pour deux cent mille francs de billets. Tout cet argent n'était réuni que pour faire de nouvelles folies. On racontait qu'il avait sollicité la baronne Saint-Florentin de venir le rejoindre ; mais, en femme prudente, elle avait jugé qu'un bon tiens valait toutes les promesses du monde, et elle s'en était tenue à ce que sa malice et son adresse avaient su en obtenir.

Ceci se racontait derrière un éventail. On se la montrait cette baronne comme un objet de pure curiosité; mais elle n'en était pas moins la femme la plus recherchée des brillantes soirées de cette époque.

M. d'Evremont se voyant délaissé par la déesse pour laquelle il avait fait les plus grands sacrifices, se livra sans réserve au jeu, sa passion

dominante. Ce train de vie ne fut pas de longue durée. Il eut bien encore l'adresse de faire quelques dupes ; mais jugeant qu'enfin tout était éclipsé pour lui, il sortit un jour de l'hôtel où il était logé et ne reparut pas.

Quelques semaines plus tard les eaux du Tibre avaient fait justice de sa dépouille mortelle en la rendant à la terre.

CHAPITRE XI.

Encore le Mont-de-Piété.

— C'EST encore moi, Monsieur, vous me voyez bien souvent, n'est-ce pas? Plus souvent que je ne le voudrais moi-même; mais que voulez-vous, j'y suis forcée.

— Ma foi, Madame, nous sommes habitués à cela : c'est un malheur; mais on est heureux de pouvoir user de cette ressource. C'est la preuve que l'on possède encore quelque chose; et puis, lorsqu'on ne peut pas faire autrement, il vaut mieux venir ici que d'aller chez un voisin ou chez certains amis faire connaître sa détresse, et souvent éprouver un refus.

Voyons, que m'apportez-vous?

— Aujourd'hui, c'est encore moins qu'hier, c'est le dernier couvert d'argent. Après cela je ne sais pas ce qu'elle pourra me faire apporter pour engager; car il ne lui reste plus rien, et pour ce qui me concerne, vous sentez bien que je ne m'amuserai pas à venir vous présenter ici de mauvais chiffons. C'est uniquement pour l'obliger que je fais toutes ces *corvées* là; je n'y ai aucun bénéfice, et certes il y en a bien à ma place qui ne se conduiraient pas à son égard comme je le fais.

— C'est très-bien, mon enfant; il est beau de rendre le bien pour le mal; de cette façon on a la conscience tranquille; mais voyons vite, il est onze heures, et je pense qu'il y a déjà beaucoup de monde.

La dame dont il est question remet au concierge un superbe couvert d'argent à filets; l'objet valait cinquante francs, mais il n'en avait obtenu que trente, que la fidèle, désintéressée et surtout très-discrète messagère saisit avec une

avidité qui semble tenir à une cause personnelle. Elle remet un franc pour la commission, et serrant la reconnaissance dans un coin de son mouchoir de batiste magnifiquement brodé, elle s'échappe avec la rapidité de l'éclair.

— Tu ne devinerais jamais pour qui cette femme vient engager tout cela, dit la femme du concierge à son mari?

— Est-ce que nous la connaissons?

— Mais sans doute.

— Ma foi, il vient tant de monde ici que je ne sais pas si je l'ai jamais vue.

— Tu sais bien cette belle dame qui est venue plusieurs fois ici voir le baron B***, et qui, par parenthèse, nous a laissé cent francs pour madame Théodore, au moment que celle-ci venait engager son dernier matelas.

— Pas possible!

— C'est tellement possible que la personne qui sort en ce moment était justement dans la voiture

ce jour là. Elle était la femme de chambre de cette dame, et d'après son dire c'est elle maintenant qui soutient sa maîtresse.

Elle m'a raconté tout cela ; elle a une langue dorée qui fait tout paraître à son avantage. J'avais oublié hier de t'en parler.

La pauvre femme dont elle nous a entretenus comme lui étant très à charge, a la tête un peu dérangée à ce qu'il paraît. Elle est malade, impotente, capricieuse et très-exigeante encore.

Son mari a fait banqueroute, c'est ce qui l'a ruinée ; il a mangé tout ce qu'elle possédait, et il s'est enfui.

Lorsqu'elle a vu qu'il fallait renoncer à l'opulence dans laquelle elle avait vécu, elle a fait dire partout qu'elle allait voyager ; au lieu de cela elle a réuni le peu qu'elle possédait et cette femme, qui la servait depuis long-temps, a trouvé qu'il serait *affreux* de l'abandonner dans cette position. Elle l'a cachée pendant un mois dans un village où elle a sa famille. Elle prétend

que c'était pour lui rendre la santé ; mais devant se marier avec le domestique qui servait avec elle, ils jugèrent plus convenable de revenir à Paris, parce que là du moins ils pourraient prendre un petit établissement et soigner leur *bonne maîtresse* comme une mère.

Ils ont exécuté leur projet ; ils ont monté un petit hôtel garni et sont généreux à peu de frais, puisque pour la faire vivre voilà plus d'un mois qu'elle vient presque tous les jours engager des effets dont la valeur est assez considérable.

La physionomie des personnes me trompe rarement. J'ai lu sur celle de madame Dumont (c'était le nom sous lequel on enregistrait les effets) que c'est une femme de mauvaise foi, et je parierais, je suis même certaine que, malgré leur beau désintéressement, ces gens-là dérobent à leur maîtresse plus de la moitié de l'argent qu'on leur avance ici, qu'ils gardent encore les reconnaissances et que lorsqu'elle n'aura plus

rien à détourner à leur profit, ils la mettront tout bonnement à la porte.

— C'est bon, dit le concierge, dont nous connaissons déjà l'excellent cœur, sois tranquille, ça ne se passera pas comme cela.

Puis il réfléchit un moment, demanda une plume et de l'encre, et le soir à dix heures Noémie avait reçu le message suivant :

« Madame, je ne pense pas que ce soit vous
» déplaire que de m'adresser à vous pour vous
» procurer l'occasion de faire une bonne œuvre.
» Aujourd'hui, plus que jamais, j'aurais cru
» manquer à mon devoir et au respect que je
» vous dois, si je vous laissais ignorer que la
» personne qui, l'année passée, m'a remis cent
» francs pour vous, sera demain sans aucune
» ressource. Elle a fait engager ce jour même le
» dernier objet de quelque valeur dont elle pût
» disposer. En outre, elle est malade.

» Excusez-moi, Madame, de vous rappeler
» ce qui pourrait faire rougir tout autre que

» vous; mais l'usage que vous aviez fait d'un
» secours qui vous a été accordé dans un mo-
» ment de détresse, m'est un garant de la con-
» viction où vous êtes que je ne veux point ici
» vous offenser.

» Votre très-humble serviteur,

» *Le concierge du Mont-de-Piété.* »

« *P. S.* Jusqu'à ce jour, j'ai retardé de mettre
» sous vos yeux la liste des personnes qui ont été
» soulagées par votre humanité. Conservez-la,
» Madame, c'est un témoignage qui doit rester
» dans vos mains comme il est écrit dans le
» cœur de tous ceux qui ont participé à vos bien-
» faits. »

Noémie passa rapidement sur des éloges qui blessaient toujours sa modestie. Elle était si frappée du contenu de cette lettre, que ses yeux parcouraient sans lire cette suite de noms, qui sont là de niveau comme ceux qui les portent l'étaient lorsqu'ils venaient recevoir ce qui était déposé pour eux dans un lieu de misère.

Elle lit sans attention :

Madame Dusec, quatre enfans, 5 fr.

M. Révière, veuf, deux enfans, 3 fr.

Mademoiselle Justine, un enfant, 4 fr.

Madame Deschamps, sans enfant, mais bien malheureuse ; une digne femme dont le mari lui a tout emporté, tout mangé avec des maîtresses ; sa position était si pitoyable qu'elle a reçu 6 fr.

Etc., etc., etc.

Noémie est hors d'état d'en lire davantage ni de se livrer à aucune réflexion. Sa mère seule, sa mère misérable est présente à son esprit. Une marque de dédain passe seulement sur ses lèvres, en lisant le nom de celle dont les malheurs ont attendri particulièrement l'honnête concierge ; mais ce mouvement fut de courte durée. Elle ne réfléchit pas qu'elle était vengée des injures qu'elle avait reçues injustement de cette même femme qui lui doit un secours.

Cette lettre jeta la désolation dans son cœur. Une fièvre ardente parcourut toutes ses veines.

Dans ce moment, Paris était dans la plus grande agitation ; il s'agissait du procès des ministres, de ceux qui avaient provoqué l'effusion du sang précieux de juillet. Un combat s'était établi entre les lois existantes et les exigeances du patriotisme. Le rappel se faisait entendre dans toutes les rues ; mais aucune considération ne peut arrêter Noémie. Ira-t-elle remettre au lendemain une démarche de laquelle dépend peut-être l'existence de sa mère. Elle ne calcule aucun danger, et après mille circuits, elle se fait conduire là où un an auparavant elle avait reçu l'assistance.

Le bon concierge la revit avec satisfaction : il est heureux d'avoir pensé juste, et fait à la comtesse le détail des objets que madame d'Evremont a fait engager depuis trois mois, et dont la somme s'élève à près de douze mille francs. Il presse cependant Noémie de réfléchir à deux fois avant de risquer ses bienfaits. Il suppose, quoique sans médisance, qu'il doit y avoir quelque

défaut, soit du côté de la malade, soit du côté de la suivante; car il était étonnant qu'avec autant d'argent la femme du banquier fût réduite à une pareille extrémité. Il l'engagea à prendre des informations. Il ne peut lui donner l'adresse ce soir là, parce qu'il faut qu'il compulse les registres.

Noémie est donc obligée de retourner à l'hôtel, où elle passa la nuit dans l'inquiétude la plus affreuse.

A huit heures du matin, elle se fait conduire au faubourg Saint-Germain.

— Madame, lui dit le concierge, je me suis empressé de remplir vos volontés. Cette dame demeure rue du Petit-Pont, chez madame Dumont qui tient une maison garnie. C'est cette même femme qui vient engager pour elle.

— C'est bien, je vous remercie, dit Noémie. Plus tard nous nous reverrons, et je vous témoignerai amplement toute ma gratitude, et aussitôt elle se fait transporter rue du Petit-Pont.

Elle entre dans une maison de la plus triste apparence; l'allée est étroite et obscure, et dès l'entresol elle est arrêtée par une femme qu'elle a reconnue au premier coup-d'œil pour être la belle, la vive Estelle.

— Votre maîtresse est-elle ici ?

— Ma maîtresse! qui donc? Cependant Estelle a rougi, elle n'est pas fort tranquille et ne peut se dissimuler qu'elle est toujours la servante, à côté de madame d'Evremont; pourtant reprenant assez d'assurance, elle continue. — Apprenez, Madame, que je suis seule dame et maîtresse ici, que je suis propriétaire de cette maison et d'une autre encore que je viens d'acheter à côté, il n'y a pas trois jours. — Que demandez-vous; à quel locataire voudriez-vous parler ?

— Je m'inquiète peu de votre bien-être, je sais où vous l'avez acquis. C'est madame d'Evremont que je vous demandais.

A ce nom, à la manière dont Noémie a posé

sa question, l'ex-soubrette a perdu presque toute son audace; elle change de couleur, balbutie, commence par nier qu'elle a connaissance de ce que l'on veut bien lui dire. Elle fait intérieurement des vœux pour que son cher François, digne émule de ses friponneries, rentre et l'aide à se débarrasser d'une aventure dont sa conscience un tant soit peu malade lui fait apercevoir le côté désavantageux.

Noémie réitère sa demande.

François n'arrive pas, cependant il faut répondre. Alors le plus sage parti, c'est de conquérir par son aménité les bonnes grâces de la visiteuse. Du reste, qui est-elle.

— Donnez-vous la peine de vous asseoir, dit-elle à la fille de Julie; je ne vous cacherai pas que je connais la personne que vous me demandez; je l'ai servie, il est vrai, mais c'est pour mon malheur, car voilà six mois que je l'ai *sur les bras* et c'est une fameuse *charge*; mais je l'aime tant cette chère et bonne dame, que.....

— Je vous demande où est madame d'Evremont, dit Noémie exaspérée par cette révoltante hypocrisie. Elle est chez vous ; vous vous chargez, il est vrai, de subvenir à ses besoins ; mais, malheureuse, le profit que vous en retirez anéantit tout le mérite de cette action. Où est-elle, obéissez ou je saurai vous y contraindre.

Madame, répondit alors l'honnête hôtesse, qui, après avoir fixé plus attentivement Noémie, avait reconnu les traits de celle qui était venue si mystérieusement soigner madame d'Evremont, les ressources de cette dame étaient épuisées, j'ai fait pour elle, je vous assure, tout ce que l'humanité peut prescrire en pareil cas ; mais voyant l'état de sa santé empirer de jour en jour, ce matin je l'ai fait conduire....... à l'Hôtel-Dieu.

A ce discours, madame Saint-Félix éprouva une secousse violente qui la contraignit à s'asseoir.

Estelle lui présenta officieusement un rouleau

d'eau de Cologne (elle en était pourvue pour plus de dix ans).

— Retirez-vous, femme atroce, lui dit Noémie, ne m'approchez pas; vos soins me seraient odieux. Malédiction sur vous et sur tout ce qui vous intéresse!

Après avoir ainsi manifesté son indignation, Noémie rassembla le peu de forces qui lui restaient pour sortir de cette maison et se faire reconduire à l'hôtel.

Parbleu! je suis bien bête, dit madame Dumont, après qu'elle fût revenue de l'espèce de stupeur où madame de Saint-Félix l'avait jetée, et que me fera-t-elle? Après tout, je n'ai rien reçu en compte; je dirai que je lui donnais son argent et ses reconnaissances, qu'elle en fesait ce qu'elle voulait. On trouvera surprenant que nous soyons propriétaires de deux maisons, parbleu! il y en a bien d'autres qui seraient fort embarrassés de rendre compte du bien dont ils vivent et qui leur fait honneur. Allons, allons, soyons

toujours l'adroite Estelle. Tâchons, en vieillissant, d'être plus rusée que jamais.

François rentrait en ce moment. Long récit lui fut fait d'une si singulière aventure. Le mari était le second tome de la femme, c'était à son école qu'il s'était formé et c'était à qui mieux mieux pour se donner de l'assurance.

CHAPITRE XII ET DERNIER.

L'Hôtel-Dieu. — La pierre funéraire.

Jusqu'à ce jour, Noémie a dû faire un mystère de ses liens avec madame d'Evremont. Sa rigidité lui en fesait la loi, il fallait s'y soumettre et gémir seule de cette contrainte et de cet abandon. Elle était riche, heureuse par son insouciance, qu'est-ce que les caresses d'une fille auraient apporté de changement dans sa situation, si ce n'eût été que de l'ombre au tableau.

Aujourd'hui, c'est le dernier acte de ce drame brillant. Il finira sans applaudissemens et sans bruit, et demain personne ne se rappellera de l'avoir vu jouer.

Noémie connaissait d'avance les dispositions de la famille de son mari en faveur de sa mère.

M. de Saint-Félix parlait sans cesse de celle qui lui avait sauvé la vie, ce fut à lui qu'elle s'adressa en rentrant à l'hôtel.

Le comte avait été instruit de sa course nocturne de la veille; il savait qu'elle était sortie dès la pointe du jour. Cette conduite lui paraissait inexplicable, non pas qu'il soupçonnât rien qui pût tourner au désavantage de Noémie; mais elle était malade, il avait craint souvent que son cerveau ne se ressentît quelquefois des violentes secousses qu'elle n'avait pas toujours si bien cachées qu'on n'en ait deviné la cause. Il la plaignait, aurait voulu qu'elle se décidât à lui confier ses chagrins. Il y aurait trouvé peut-être quelques consolations.

Au moment où il faisait ces réflexions, il la vit paraître, il fut effrayé de la pâleur qui couvrait son visage et de l'espèce de délire qui brillait dans ses yeux.

— Qu'avez-vous, Noémie, s'écria-t-il?

— Mon père, avez-vous oublié Julie Mercier?

Et en disant ces mots elle était tombée aux pieds du comte. — O vous qu'elle a sauvé, sans aucun intérêt, sans vous connaître, mon père, pardonnez-lui son indifférence pour moi, comme je lui pardonne moi-même. Venez, mais venez vite, au nom du ciel ; mon père, venez sauver Julie Mercier.

— Julie Mercier!.... Moi, je puis la sauver! Courons, Noémie. Pouvez-vous croire..... Ah! ma fille, vous ne me rendez pas justice ; courons, conduisez-moi. Chère et digne femme! le temps est donc venu où je pourrai payer ma dette!

La comtesse était accourue au bruit qu'elle avait entendu dans la chambre du comte. Des cris, des sanglots arrivaient jusqu'à elle sans qu'elle pût en deviner la cause, et peu s'en fallût, en entrant, qu'elle ne supposât son mari atteint du même mal qu'il redoutait pour sa belle-fille.

Il courut à elle.

— Mon amie, elle a retrouvé sa mère ; nous

allons la chercher ; prépare tout ce qu'il faut pour la réception qu'elle mérite. Et vous, Noémie, conduisez-moi, courons, suivez-moi. Ah! voilà, mon enfant, le plus beau jour de ma vie.

— Ce n'est plus au sein de l'opulence que nous la trouverons. Venez, hâtons-nous. Et vous, ma mère, faites pour elle ce que vous avez fait pour moi. Dans peu de temps nous serons de retour à l'hôtel.

Ils montent en voiture. Le cocher a été prévenu; le trajet ne devait pas être long. M. Saint-Félix voulut, pendant la route, risquer quelques questions; mais elles restèrent sans réponse : des pleurs étouffaient la voie de Noémie.

Ils arrêtèrent enfin à la porte de l'Hôtel-Dieu.

— Où me conduisez-vous, ma fille ?

— Venez, dit Noémie, suivez-moi; et elle entraînait le comte avec une force convulsive. Elle a eu par écrit le nom de la salle, le numéro du lit, c'est assez. Cet indicateur à la main, elle

traverse rapidement et arrive à la salle indiquée. Elle cherche avec avidité le numéro 27, et elle est au 75. Quel espace il lui faut encore parcourir! Son sang se refoule vers son cœur. Ses yeux anticipent sur la vivacité de sa marche. Les cris de douleur qui s'échappent de tous côtés n'arrivent pas jusqu'à elle. Le comte, retenu par l'âge, ne peut ni comprendre ni suivre ses mouvemens.

Déjà elle a aperçu le numéro 27, elle court, s'y précipite; mais deux personnes sont là, une troisième arrive : elles posent sur un brancard un corps inanimé....... Noémie a reconnu sa mère!!!.....

Elle tombe sans connaissance aux pieds du comte qui demandait Julie Mercier.

Lorsque Noémie reprit connaissance, on lui dit qu'elle était restée trois semaines dans un état si voisin de la mort, qu'on avait perdu toute espérance de la sauver. Le tableau déchirant qui avait autant frappé son imagination que son

cœur, semblait être toujours présent. Les noms de mère, de Julie Mercier, de madame d'Evremont, étaient sans cesse dans sa bouche. Elle les appelait, voulait les serrer dans ses bras, puis repoussait tout à coup un fantôme imaginaire. Elle poussait des cris lamentables et tombait dans une crise nerveuse dont l'assoupissement était la fin.

Sa situation alarmante engagea le comte à faire venir Théodore. Il resta près d'elle et lui donna les soins les plus touchans; ils ne furent pas infructueux : elle recouvra la santé, ses idées se lièrent, et sans la profonde tristesse qui la minait, on aurait pu espérer la voir bientôt plus fraîche que jamais.

Théodore, dont la présence était indispensable dans son département, fit promettre à sa jeune amie qu'elle viendrait le rejoindre avant peu ; le comte et Victor s'y engagèrent pour elle. Effectivement, on se disposa à le suivre de près. Noémie avait la force nécessaire pour sup-

porter le voyage sans accident, et un changement de température ne devait que lui être favorable, et surtout dans un pays qu'elle avait jugé convenir à ses goûts.

On partit; le voyage fut monotone, et l'on arriva à R*** comme l'année atteignait son dernier jour.

Demain, dit le comte à sa fille, nous commençons une nouvelle année, je vous attends dès le matin; vous ne me refuserez pas, je l'espère; je désire revoir en détail ces lieux où j'ai passé ma première jeunesse. C'est à vous, qui embellirez mes vieux ans, à m'y accompagner. Vous m'indiquerez les changemens que le temps a dû rendre nécessaires.

Une invitation pour une heure aussi matinale était bien faite pour surprendre Noémie, surtout dans une saison où la promenade offre peu de charmes; mais, par respect autant que par bonne amitié, elle se trouva au petit jour dans l'appartement du comte qui l'y attendait déjà.

— Venez, ma fille, lui dit-il, nous allons commencer notre promenade par ici. Il fait froid, l'air est vif; mais nous presserons le pas, cela nous échauffera.

Ils traversèrent les jardins, la neige couvrait les arbres et les allées. Dans un autre temps Noémie eut sans doute observé avec plaisir le spectacle de la nature dans tout le beau de sa stérilité.

Tout à coup l'eau qui coule avec un bruit mélancolique, l'arrache à l'espèce de rêverie dont la conversation du comte a peine à la distraire. Ils sont là dans un lieu qui, par sa solitude, donne à l'âme un calme parfait. C'est là que'lle venait s'asseoir lors de son premier voyage; mais on a fait des changemens, des saules immenses, dont les branches flexibles dépouillées par le froid tombent jusqu'à terre, à côté des cyprès verdoyans à moitié cachés sous un voile blanc, et cette eau qui s'échappe d'un rocher et qui fuit inaperçue, tout la

charme et l'attire; elle avance encore; bientôt s'élève une colonne de marbre blanc, elle est surmontée d'une urne funéraire, et ne porte que ces mots en lettres d'or :

JULIE MERCIER.

9 août 1793.

— Mon père, s'écrie Noémie, en se précipitant dans les bras du comte! quoi, ma mère est ici ! Quoi ! vous l'avez arrachée à l'oubli auquel on l'avait condamnée!

—Oui, ma fille, c'est elle. « Cette inscription, dit M. de Saint-Félix, en appuyant sur ces paroles, ne me rappelera que son nom de fille et la plus belle action de sa vie. Du reste, respectons ses secrets : elle n'a jamais voulu vous reconnaître : soumettons-nous même à cette injustice. Vous méritiez son amour, bonne Noémie; mais, mon enfant, ce n'est point à nous à la juger, ce lieu aride doit convenir à son ombre. Vous seule viendrez en trou-

la solitude, vous seule en posséderez la clé; je ne vous la demanderai qu'une fois par an pour venir lui rendre un devoir pieux et sacré, celui de la reconnaissance.

ANECDOTES

CONTEMPORAINES.

LA

COURONNE DE CLIGNANCOURT

EN 1810.

MARIE avait douze ans ; elle était fille de petits rentiers qui, en joignant quelqu'industrie à leur mince revenu, venaient encore à bout de faire des économies. Elle avait un frère qui était plus âgé qu'elle de cinq ans et une sœur son aînée de quatre. Marie n'était pas une merveille de beauté ; mais elle était gentille, et surtout d'un caractère charmant ; sa timidité allait souvent jusqu'à l'enfantillage, mais c'était une

grâce de plus : l'incarnat qui colorait ses joues, lorsqu'on la fixait, servait souvent à augmenter son embarras par l'attention qu'elle inspirait alors.

M. Germain, c'était le père de Marie, pensant que l'éducation d'un garçon réclamait plus de soin que celle d'une fille, avait envoyé François comme externe dans une *bonne pension*. On payait pour lui 20 francs par mois.

Héloïse, sa fille aînée, avait appris à lire, écrire et compter, et depuis un an elle était dans une boutique de mercerie pour apprendre le commerce.

Marie restait; c'était l'enfant chéri de madame Germain. Dans les familles, les parens n'ont pas toujours la raison de partager également leur tendresse; ils accordent souvent la préférence à l'un ou à l'autre de leurs enfans, et presque toujours ce n'est pas celui-là qui la mérite, ni qui, par la suite, est le soutien de ces mêmes parens.

L'enfant gâté à l'âge où l'on devrait éclairer sa

raison par de justes réprimandes, devient, en grandissant, le fléau de ceux qui n'ont pas su le diriger.

Marie n'était pas un exemple de cette cruelle vérité. Sa mère, comme je l'ai dit plus haut, avait pour cet enfant une prédilection marquée, mais ce n'était chez elle ni faiblesse, ni aveuglement, et jamais sa fille n'avait abusé de cette préférence dont son petit amour-propre lui fesait déjà voir qu'elle était l'objet.

Elle avait une facilité remarquable pour apprendre tout ce qui lui était démontré. Elle se plaisait à écrire, entretenait souvent avec sa mère une correspondance qui n'était pas sans intérêt, et n'était heureuse qu'au milieu des livres et des ouvrages qui demandaient de l'application. Un vieux maître d'école avait enseigné à la fille ainée tout ce qu'il savait (sa science ne s'étendait pas loin); Marie l'avait jugé peu propre à lui faire faire de grands progrès. Madame Germain pensa de même et qu'il conviendrait beaucoup mieux

de mettre sa fille dans une pension de demoiselles établie depuis peu dans une maison voisine.

Elle l'y conduisit, et la maîtresse, que l'habitude de vivre parmi la jeunesse avait rendue physionomiste, pensa bien pour l'avenir de sa nouvelle élève, si le sort ne dépendait que d'un caractère heureux.

Marie n'avait qu'un an à rester en pension. A l'expiration de sa douzième année, il fallait penser à l'ouvrage et choisir un état qui la mît même de rendre à la maison ce qu'elle en avait reçu.

La pension de mademoiselle Duburin était, sans contredit, une réunion de jolies demoiselles, la plupart de dix à seize ans, et appartenant toutes à des parens dont les moyens permettaient qu'elles restassent en pension pendant cinq à six ans.

Une jeune pensionnaire nommée Edmie était fille d'un riche propriétaire de Clignancourt qui s'appelait Préval. Il avait un fils au collége et

voulait que sa fille ne fût point une sotte; il pensait que la fortune qu'il pourrait lui laisser serait peu de chose si elle n'avait d'autre mérite. Il désirait que son fils acquît des talens oratoires et il espérait que, comme lui, il ne devrait un jour son bien-être qu'à son mérite et dédaignerait les places obtenues par l'intrigue ou par la bassesse.

Lorsque Marie entra dans la pension de mademoiselle Duburin, l'usage était établi que chaque semaine les pensionnaires devaient concourir pour obtenir un prix que leur destinait M. Préval. Edmie emportait le samedi le travail de ses compagnes, et le lundi, en revenant à la pension, elle apportait à celle qui avait obtenu le suffrage de son père un bouquet de fleurs préparé pour sa récompense, de plus le travail duquel il faudrait de nouveau s'occuper.

De cette manière, M. Préval accoutumait sa fille à saisir de bonne heure le sens des questions qui lui étaient posées ainsi qu'à ses compagnes. Il fallait réfléchir, ensuite on écrivait; chaque

jeune fille était tenue de garder secrète sa pensée : elle n'était connue qu'au moment où la maîtresse les mettait sous enveloppe pour les envoyer à leur juge.

Depuis trois mois, Marie voyait avec envie cette espèce de lutte entre ses compagnes. Combien elle enviait leur bonheur; que de fois elle avait blâmé et donné son suffrage. Presque toujours son jugement était en rapport avec celui de sa maîtresse; mais la faveur de concourir n'était accordée qu'aux pensionnaires, et la jeune Marie n'est qu'externe. Une femme de chambre ou un valet ne vient pas la chercher ; elle s'en va seule à cinq heures; c'est un enfant sans aucune importance et l'on ne doit point déroger pour elle aux habitudes consacrées.

Marie a fait part à sa mère du sujet de sa jeune ambition. Madame Germain n'y voit pas de remède et se contente de la consoler. N'importe, dit un jour la jeune fille, le sujet est donné, je vais l'écrire, et sans tarder je commence aujour-

d'hui. Moi aussi j'écrirai mes idées, qu'importe que personne ne me lise, je n'en aurai pas moins exprimé ma pensée; et heureuse de sa résolution, Marie pose la question envoyée par M. Préval :

« Quelle est l'éducation qu'il convient de don- » ner à une jeune personne. »

Voilà une chose un peu embarrassante; si je juge d'après mes parens, je bornerai à peu de chose l'étendue de l'éducation; si je calcule d'après quelques-unes des jeunes personnes qui sont ici, je tomberai encore dans un faux jugement. Je vais écrire selon mon goût, d'après le désir que j'éprouverais pour moi-même. D'ailleurs, puisque personne ne me lira, je puis bien tracer ce qui me viendra dans l'idée.

Marie prend la plume.

Si l'on doit prendre l'éducation depuis l'enfance, je commencerai par nos jeunes années. Je pense que des premières impressions que notre cœur reçoit dépend beaucoup notre sensibilité; que sans cette compassion pour les peines et le

malheur de tout ce qui souffre, on ne sera jamais qu'égoïste et personnel. Si j'avais une fille, je lui dirais sans cesse : partage avec celui qui a besoin ce superflu qui, pour lui, devient le nécessaire. Ne calcule jamais s'il mérite ou non son malheur ; il est un juge qui appréciera sa conduite et la tienne. Sois bonne, avant tout, et tu seras sans défaut ; que ton jugement éclaire ton cœur, l'un doit rester le guide de l'autre ; si tu t'appliques à les rendre également bons, tu te prépares pour l'avenir une félicité parfaite, car il n'est rien de comparable au bonheur de faire des heureux (lors même qu'on ferait des ingrats).

Mais Marie ne fesait pas cette réflexion. A son âge, on ne sait pas s'il en existe.

Après avoir commencé l'éducation par la sensibilité, Marie traça habilement comme indispensable les talens qu'elle eût désiré posséder. La frivolité n'était pas dans son jeune goût ; aussi la danse tient-elle la dernière place et encore ne

l'indiquait-elle que comme remède à employer pour donner de la grâce au corps.

Le travail de Marie était terminé; il était loin d'être parfait, mais il pouvait faire pressentir un jugement bien sain pour l'avenir.

Elle relût son ouvrage, y fit peu de changemens et répétait avec une sorte d'amertume : qu'importe comment j'ai répondu à la question de M. Préval, puisque personne ne me lira.

C'est sur une ardoise que Marie vient d'écrire, d'un revers de main elle peut effacer sa pensée; mais elle hésite, elle tient déjà à cet écrit, elle suppose qu'il serait trouvé bon et se chagrine d'être seule pour se juger.

Chaque pensionnaire a fini son travail, chacune a tracé ses idées, peu ou bien compris leur sujet et la maîtresse va poser son fatal cachet. Le cœur de la triste Marie bat avec une violence jusqu'alors inconnue, l'amour-propre l'emporte enfin sur sa timidité, et s'approchant avec une timidité charmante, elle supplie mademoi-

selle Duburin de lui permettre de présenter ce qu'elle a écrit en secret.

Toutes les pensionnaires se lèvent en tumulte; c'est d'abord avec pitié que chacune d'elles la regarde. Marie, dont les progrès ont de beaucoup dépassé les soins qu'elle a reçus, est encore loin de savoir son français comme la plupart de ses compagnes; mais son esprit a devancé le leur et elle attend avec confiance. La maîtresse a lu attentivement, elle enveloppe l'ardoise avec soin, y pose son cachet et la jeune Edmie emporte avec elle toutes les espérances de Marie.

Le dimanche se passe sans apporter de distraction; toutes ses pensées sont à Clignancourt.

Le lundi arrive enfin, il ramene mademoiselle Préval, son frère est avec elle, Edouard est âgé de quinze ans.

Un domestique les a conduits dans le cabriolet, il remet au jeune homme une couronne de roses, un beau bouquet et une lettre pour la maîtresse.

Chaque jeune fille porte un œil d'envie sur ces

fleurs que la vanité lui fait penser avoir méritées. Elle sollicite des yeux la confidence d'Edmie, et celle-ci leur indique Marie. Un chuchottement général gagne toutes les extrémités de la salle ; on se montre la jeune fille, on en parle avec dérision et la jalousie a tellement trouvé accès dans tous ces jeunes cœurs, que toutes ses rivales sont prêtes à manifester leur surprise par des propos peu mesurés.

Mademoiselle Duburin mit fin à une telle injustice, elle fit connaître le jugement de M. Préval, et, conformément aux ordres de son père, Edouard vint couronner Marie et lui remit le bouquet.

La lettre contenait l'éloge du bulletin, indiquant dans plusieurs passages la force du jugement de Marie, et demandait comme une faveur qu'elle vint passer à Clignancourt la journée du jeudi.

Tout fut arrangé comme M. Préval le désirait. Marie reçut les honneurs que sa jeune imagina-

tion lui méritait; son triomphe ne l'énorgueillissait pas, elle pardonnait la jalousie de ses compagnes et était encore assez bonne pour leur souhaiter une semblable satisfaction.

Depuis ce temps, Marie ne participa plus aux concours des bulletins et l'année s'écoula sans qu'elle assistât à pareille fête.

Il fallut quitter les études : ses douze ans étaient accomplis.

A seize ans, Marie était orpheline. Sa sœur était mariée, le frère était loin du pays; un parent éloigné avait été nommé tuteur; il était probe et désintéressé, il sentit avec chagrin qu'il ne vivrait pas jusqu'à la majorité de ses pupilles. Leur bien n'était pas considérable; mais il l'avait accru de toute l'économie possible et il craignait de ne pas trouver un ami qui remplît cette tâche aussi fidèlement qu'il l'avait fait lui-même. On assembla un conseil de famille par ordre du tuteur agonisant, il indiqua celui qui avait exclusivement sa confiance et l'on nomma M. Préval.

Marie se vit avec plaisir devant son premier juge ; elle se fit reconnaître, fut fêtée par lui comme elle l'avait été à douze ans. Il la présenta à sa famille avec le bulletin qu'il avait conservé, et dès ce jour elle put compter sur la protection d'un père.

M. Préval avait jugé Marie, en l'unissant à son Edouard il savait d'avance qu'il ferait son bonheur, et la jeune fille, en rappelant avec Edmie les jeux de leur enfance, parlait souvent de la couronne de Clignancourt qu'elle avait reçue en 1810.

LES

DEUX SOEURS.

Madame de Clairan, veuve d'un ancien noble, était revenu en France après la perte de son mari mort en émigration. M. de Clairan, en s'unissant à la fille d'un simple artisan, avait dérogé à l'antique origine dont il sortait; mais nécessité fait loi, sa position était si affreuse loin de tout ce qui aurait pu lui procure quelques adoucissemens, qu'il préféra sauter à pieds joints par dessus la noblesse pour laquelle il était fait, et épouser une fille sans nom, sans titre; mais qui parvenait par son travail à lui procurer un ample nécessaire. Il ne sut ni la rendre heureuse, ni se contenter

pour lui-même du sort qu'elle tâchait d'embellir. Elle l'aimait, mais lui n'avait pour elle que de l'indifférence, et remplissait d'amertume les plus belles années d'une vie exemplaire.

Madame de Clairan avait eu deux filles avec son noble époux; les enfans ne l'avaient jamais plus intéressé que leur mère, et en mourant il ne donna des larmes qu'à la splendeur dont sa sépulture serait privée..

Touchans regrets!!!

Madame de Clairan qui était Française, et qu'aucune considération ne retenait dans le nord de l'Écosse, vendit le petit mobilier qu'elle avait acquis par son travail, en réunit le produit aux économies qu'elle avait fait en secret, et repassa en France à l'époque du sacre de Napoléon. Son but, en revenant dans sa patrie, était de s'informer s'il ne restait aucun espoir de pouvoir retrouver quelques débris de cette immense fortune dont le défunt l'entretenait souvent avec cet orgueil dont il était boursoufflé, et qui l'avait empêché de

trouver le bonheur là où il était encore trouvable.

En quittant l'Écosse, madame de Clairan laissait une fille aux soins d'une vieille tante, qui l'ayant élevée, ne voulait point se séparer d'eux entièrement. Les deux sœurs tirèrent au sort pour savoir laquelle resterait en Écosse ; la plus jeune fut désignée pour demeurer près de sa tante, et l'aînée, nommée Zénaïde, revint en France avec sa mère.

Madame de Clairan, en consentant à se séparer de sa fille, calculait l'intérêt de l'enfant ; la tante était d'un âge très-avancé, et aussitôt après sa mort, Betzi reviendrait rejoindre et sa mère, et sa sœur; du moins les espérances assez fondées de ce côté ne seraient point infructueuses.

A l'époque de cette séparation Zénaïde avait dix ans, et Betzi n'en avait que six. A cet âge on se quitte aisément ; sait-on ce qu'est l'avenir! réfléchit-on que c'est sur lui que repose toutes les chimères du bonheur! suppose-t-on un lendemain à ces journées dont on profite sans en appré-

cier le bienfait ! Rien de tout cela ; la mère seule versa des larmes sur la jolie créature dont elle allait s'éloigner pour long-temps, peut-être pour toujours.

En arrivant en France la petite fortune était près de sa fin, il fallait mettre à profit le peu qu'il en restait, et madame de Clairan ne recula pas devant mille démarches auxquelles était attachée sa destinée future.

Penser qu'elle fut accueillie partout avec empressement, eut été trop présumer du siècle où nous vivons ; bon nombre qui n'avait estimé que la fortune du mari avait bien peu de chose à offrir en holocauste à sa mémoire et à sa veuve. Cette dernière put se convaincre entièrement du peu de mérite de celui dont elle portait le nom.

Cependant à force de démarches et de sollicitation elle finit par fixer l'attention d'un grand de cette époque. Cambacérès la protégea ; il obtint pour elle des honneurs et des pensions. Zénaïde fut placée à la maison d'Écouen, et jusque là tout

semblait promettre à cette famille une réparation pour ses malheurs passés.

Madame de Clairan reçut exactement, pendant quelques années, des nouvelles de sa tante et de la petite Betzi; mais voyant que depuis six mois elle n'en avait reçu aucune, et craignant que la mort de sa vieille parente ne lui parvînt pas assez promptement, elle se décida à entreprendre le voyage.

A cet époque il s'agissait d'une place de dame d'honneur auprès de Joséphine; on lui avait fait entrevoir la possibilité de l'obtenir pour elle; mais il fallait encore attendre qu'elle fut nommée, alors elle pourrait partir sans délai. Tout réussit au gré de ses désirs, elle fut agréée au poste qu'elle ambitionnait, et un mois après elle s'embarquait pour l'Écosse.

Zénaïde avait à peine huit ans lorsque madame de Clairan vint lui faire ses adieux; cette pauvre mère partait avec un vague regret; elle reçut les embrassemens de sa fille, avec la conviction qu'ils

étaient les derniers. Effectivement trois jours après son embarcation, les journaux annoncèrent qu'une tempête violente avait jeté *la Pallas* (corvette sur laquelle elle était partie) sur des rochers contre lesquels tout l'équipage avait péri.

Zénaïde pleura lorsque l'on vint lui dire que jamais elle ne reverrait sa mère; mais comme les peines à cet âge ne sont que passagères, l'enfant se consola, en trouvant toujours auprès d'elle le bien-être accoutumé.

La mort de madame de Clairan ayant été constaté, ceux qui l'avaient entouré de leur protection, rejettèrent sur la fille ce qu'il n'était plus possible d'accorder à la mère; l'aimable enfant resta dans la maison impériale jusqu'à près de vingt ans; elle y avait été remarquée pour une des plus jolies petites filles; on la cita plus tard pour être la plus jolie femme. Parmi le nombreux état-major qui escortait Napoléon lorsqu'il fesait ses visites paternelles, plusieurs officiers supérieurs se déclarèrent hautement comme aspirant à la main de

Zénaïde; un d'entre eux fut désigné par le chef, et mademoiselle de Clairan ne quitta ses compagnes que pour suivre un mari revêtu de grandes dignités; tout le luxe, toute la pompe séduisante d'une fortune considérable furent déployés pour honorer la jeune duchesse. Habituée à l'opulence, elle fit les honneurs de sa maison avec une grâce toute particulière, et à l'expiration de la première année elle n'avait rien à désirer, elle était mère.

Pendant trois ans nous avons vu la vieille tante de madame de Clairan donner exactement de ses nouvelles à sa nièce, après quoi, ayant resté six mois sans écrire, elle occasionna la mort de la mère de Betzi. Son excuse était dans la terre, elle avait quitté ce monde, et laissait un enfant de sept ans sans avoir eu le temps d'informer personne, ni de ses intentions pour la petite, ni du lieu où l'on trouverait des parens auprès desquels il faudrait la conduire. Après les devoirs rendus à la défunte, on chercha parmi ses papiers si sa prévoyance s'était étendue sur l'avenir; mais les

recherches furent vaines, ni lettres, ni papiers, il n'en existait pas. La vieille ne visitait personne, par la même raison elle tenait à sa solitude, aussi quelques gens du pays assuraient bien avoir connu la mère de Betzi, mais aucun ne pouvait l'indiquer; on espéra qu'elle écrirait; ce fut à cette époque que, plus confiante dans une démarche personnelle que dans toutes les correspondances du monde, madame de Clairan, par un malheur inoui, retira à sa jeune fille le seul moyen qui lui restait pour retourner dans sa famille. Les autorités du pays se chargèrent de faire vendre ce qui revenait à Betzi par droit d'héritage; en passant par plusieurs mains, elle n'en recueillit qu'une faible partie, et resta attachée à une famille d'Écossais peu aisés, dont elle était la providence.

Betzi était peut-être la plus jolie blonde qu'on put trouver dans le pays si bien décrit par Walter-Scott. Elle était belle autant qu'elle était bonne, et malgré la connaissance qu'elle avait de son petit avoir, elle n'en travaillait pas moins pour aider à la nombreuse famille qui l'avait re-

cueillie. Elle se souvenait qu'elle avait reçu les caresses d'une mère, les adieux d'une sœur; mais ses idées ne les réclamaient point au-delà des montagnes qui bordaient son pays; son imagination ne s'étendait que jusque là; elle en parlait souvent, mais sans espoir de jamais les retrouver, ni de se réunir à eux.

Aussi à quinze ans, accueillit-elle avec toute l'innocence de son âge, et de son pays, l'aveu naïf d'un amour partagé; les bonnes gens dont elle était chérie, ne mirent aucun obstacle au bonheur qu'ils ambitionnaient, et la jeune fille du fier marquis de Clairan devint la femme d'un pâtre des montagnes.

Six mois après, c'est-à-dire au mois de mars 1814, des hordes ennemies envahirent la France, et eurent l'honneur de voir un beau pays qu'ils n'auraient jamais dû connaître sans une infâme trahison.

Arthur avait été désigné comme devant faire partie des troupes qui étaient levées dans son

pays; Betzi ne voulut jamais consentir à laisser partir son époux sans elle, et ce fut en ennemie qu'elle rentra dans la patrie de ses ancêtres.

A quelques lieues de Paris, dans un de ces riants séjours que les bords fleuris de la Marne embellissent encore, restait pour tout gardien un vieux concierge, ancien et fidèle serviteur qui n'avait pas voulu consentir à quitter le poste qu'il occupait depuis trente ans, il ne comptait plus sur de longues années d'existence, et s'estimait heureux de consacrer peut-être la dernière au service de ceux à qui il était redevable du bonheur dont il avait joui.

On parlait avec crainte de l'approche d'ennemis redoutables, les propriétaires du château que gardait le vieux Michel avaient fait enlever ce qu'il avait là de précieux en meubles et en effets de toute espèce, et ils avaient abandonné le reste à la fureur ou à la clémence de ceux qui s'en rendraient les maitres.

L'aspect de ce séjour était bien fait pour lui

attirer la préférence; c'est ce qui arriva. L'état-major anglais, arrivé dans la nuit, vint de suite s'établir au château. Le chef parut désirer, pour la sûreté même de cette propriété, que les maîtres n'en restassent pas absens, et Michel se hâta d'écrire à la duchesse de B*** qu'elle était attendue avec impatience, et que les chefs eux-mêmes ne répondaient pas de l'obéissance des soldats si elle tardait à revenir prendre possession de cette habitation.

Zénaïde, car c'était elle, se conforma à l'avis indiqué; le duc, son mari, n'avait plus rien à défendre que ses propriétés, Napoléon était parti; il accompagna donc sa jeune et courageuse épouse, et arriva à son château au moment où les chefs employaient leurs dernières ressources pour faire rentrer les soldats dans les devoirs qui leur étaient prescrits.

Le soir ils furent salués par un grand nombre d'officiers, la plupart regrettèrent de ne pouvoir exercer leur droit de conquête, non pas sur les

propriétés du duc, mais sur la personne de sa charmante épouse ; ils eurent pourtant la politesse de cacher ce désir sous des dehors de courtoisie. Un seul ne put dissimuler l'impression extraordinaire qu'elle avait produite sur son âme. Montagnard, et peu habitué à dissimuler sa pensée, il s'exprima dans un langage dont Zénaïde avait gardé la souvenance; elle rougit d'abord des éloges qu'il lui prodiguait, mais son attention prit une autre direction lorsqu'après un moment d'absence il rentra conduisant par la main sa femme image vivante de la duchesse. L'Écossaise, intimidée du luxe qui l'environnait, osait à peine lever les yeux. Alors Arthur lui montrant Zénaïde, lui demanda dans son langage, et avec une tendresse mêlée d'orgueil, n'est-ce pas ma chère Betzi que tu es aussi jolie qu'elle.

Betzi ! s'écria la duchesse, jeune femme seriez-vous fille du marquis de Clairan. N'êtes-vous pas restée seule aux soins d'une tante qui avait élevé votre mère ?

Zénaïde faisait toutes ces questions dans la

langue du pays où elle était née ; mais Betzi l'avait reconnue, elle avait hésité un instant à se précipiter dans les bras de celle qu'elle voyait couverte des signes de la richesse; mais la nature l'emporta sur la timidité et la plus douce étreinte scella cette reconnaissance.

Le duc et le montagnard regardaient avec étonnement une scène si nouvelle pour eux. Betzi apprit à Arthur que c'était là la sœur dont elle l'entretenait souvent, et Zénaïde contait au duc que c'était pour ramener cette jolie créature que leur mère avait péri victime d'un naufrage.

Les deux sœurs, également heureuses de s'être rencontrées, passèrent ensemble une partie de la belle saison. L'hiver rappelait Arthur dans des lieux dont il était l'âme, et les deux sœurs durent encore se quitter.

1815 ramena les mêmes malheurs que l'année précédente.

Betzi suivit de nouveau son mari. On se battait avec acharnement. Le sort jaloux désigna le duc

pour être dirigé contre les troupes écossaises. Arthur reçut la mort par une manœuvre habile dirigée contre lui, et le duc recueillit en soupirant la dernière volonté de l'époux de Betzi. Il fit prendre le plus grand soin de son inconsolable veuve. Il la fit conduire auprès de Zénaïde ; la jeune duchesse lui prodigua toutes les consolations possibles en pareil cas, et lorsqu'elle croyait être parvenue à adoucir un peu l'amertume de sa peine, on ramena son époux victime du fléau auquel il devait sa fortune : une balle l'avait atteint au cœur.

Peu de jours après, le désastre de Waterloo vint compléter bien d'autres infortunes.

Zénaïde et la douce Betzi, heureuses encore dans leur malheur que le ciel les eût réunies, se jurèrent de finir ensemble une existence, à peine commencée, que le faste et le monde ne pourraient désormais embellir.

Le fils de Zénaïde avait deux mères pour lui donner des soins ; il les aimait sans préférence.

Les deux sœurs se trouvaient heureuses, et si

la fortune avait distribué toutes ses faveurs à l'une, l'amitié présente au partage vint pour niveler la différence.

LE

JEUNE DÉTENU.

DANS le triste quartier qui avoisine Notre-Dame, dans une de ces rues sales, étroites et infectes, habitait une jeune beauté dont le travail quotidien était insuffisant pour subvenir aux frais de sa coquetterie. Elle avait dix-huit ans, avait été mariée à treize pour couvrir une première faute et avait trois enfans dont l'aîné avait près de cinq ans, le second trois et le dernier venait de naître.

Depuis long-temps le mari avait renoncé aux douceurs du ménage, il avait repris une liberté dont il ne fesait pas bon usage, et s'inquiétait

fort peu des peines infinies que sa femme devait éprouver pour élever trois enfans.

Clarice n'était point née sensible, le plaisir avait de tout temps été son idole chérie. Tous ses défauts étaient le fruit de sa mauvaise éducation et du peu de retenue que ses parens lui avaient imposée dans son enfance.

Mère à treize ans, responsable de l'existence d'un autre à l'âge où à peine l'on se connaît soi-même, au lieu du bonheur qu'inspire le premier sentiment de tout ce qui existe, Clarice ne regarda sa tâche de mère que comme une punition de sa faute et cette punition lui était insupportable.

Les années ne mûrirent que peu sa raison et le chagrin de se voir un troisième enfant lui fit porter à tous la même indifférence.

Saint-Firmin, son mari, préférait importuner ses connaissances en mendiant des secours, que de travailler pour élever sa famille, et la jeune femme se voyant délaissée donna dans les travers

pour lesquels elle n'avait déjà que trop de penchans.

Paul, l'aîné des enfans, restait souvent seul des jours entiers pour garder la maison et son plus jeune frère. Le nécessaire leur manquait souvent et ces malheureux n'avaient que des larmes pour se plaindre. Leur mère contentait gaîment ses caprices et ses folies, et son âme restait froide aux soupirs des innocens qui ne lui avaient pas demandé à naître et qui, en la voyant entrer après douze heures d'absence, la recevaient avec transport et saluaient son retour par un charmant sourire.

Mais ces grâces, ce bonheur qu'elle voyait dans leurs yeux ne l'attendrissaient pas; elle se hâtait de leur donner ce qu'elle croyait suffisant pour qu'ils ne mourussent pas de faim, et elle repartait à l'instant soit pour un bal soit pour une partie de spectacle, laissant de nouveau ses malheureux dans l'abandon.

Les pleurs de Paul et de Henri parvenaient

souvent jusqu'à la maison d'en face. Dans une rue étroite, les voisins sont presque les uns chez les autres, ils voient ce qui se passe, jugent tant bien que mal et souvent très-peu charitablement. Notre siècle a fait justice de semblables inconvéniens, et les jaloux n'ont plus à craindre que pendant qu'ils montent l'escalier le voisin sorte par la fenêtre.

Hors donc, pour revenir aux deux marmots, madame Gripard, femme d'un huissier du Palais, voyait avec une peine extrême ces deux enfans, dont la seule distraction était, en montant sur des chaises, de regarder par la haute croisée, au risque de faire la culbute et d'aller finir leur misère cinq étages plus bas sur le pavé sale de la rue.

Cette dame n'avait point d'enfant; elle en avait désiré, mais sans murmurer contre la répartition du sort. Il est des êtres qui semblent fait pour supporter seuls tous les fardeaux de la vie, et ceux à qui une égale répartition pourrait pro-

curer le bonheur, sont obligés de soupirer après un caprice de la destinée. Madame Gripard n'était pas logée pour bien apercevoir les petits prisonsonniers. Elle restait au troisième et deux étages de plus éloignaient d'elle les deux enfans; elle était décidée à prévenir la mère de l'imprudence qu'elle commettait en laissant ses deux fils seuls chaque jour pendant un aussi long espace de temps.

Effectivement, Clarice reçut la douce morale de la femme de l'huissier avec impatience et rompit cet entretien en disant que n'ayant aucune ressource pour les élever, elle fesait de son mieux et ne suivrait d'avis que ceux qui auraient pour but de l'aider à s'en débarrasser; qu'elle allait tenter une sommation auprès du père et que si elle restait sans résultat, elle verrait alors à les placer.

Madame Gripard soupira; son mari était au palais une grande partie de la journée, elle pouvait disposer à son gré de quelques heures de liberté et elle

en profita pour offrir à Clarisse de prendre ses enfans depuis midi jusqu'à trois heures.

Madame Saint-Firmin reprit un air grâcieux ; comme la proposition était tout à son avantage, elle accepta sans hésiter et dès le jour même Paul et Henri oublièrent qu'ils avaient été malheureux.

Pendant un an chaque jour amenait même chose ; mais à l'approche de l'hiver M. Gripard tomba malade, les enfans furent séquestrés de nouveau ; le plus jeune ne put supporter ce changement, et sa mère le conduisit sans tarder dans une de ces maisons créées par l'humanité. Paul supporta mieux sa nouvelle situation ; mais comme la maladie de M. Gripard ne donnait aucun espoir de guérison, Clarisse, moins décidée que jamais à être esclave de ses enfans, fit conduire Paul vers son père.

L'huissier se rétablit enfin ; il reprit ses habitudes, ses travaux, et s'absenta comme par le passé.

Madame Gripard pensait souvent à Paul, et un jour qu'elle était décidée à en demander des nouvelles à la mère, il se présenta chez elle dans un état digne de pitié. Sa maigreur était effrayante, son petit corps, à peine vêtu, était couvert de cicatrices et les mauvais traitemens qu'il avait reçus l'avaient contraint à fuir l'horrible asyle où demeurait son père.

C'était à madame Gripard qu'il avait d'abord pensé; son jeune cœur était reconnaissant, il avait apprécié le bien qu'il en avait reçu et comptait peut-être encore sur de nouveaux bienfaits. La bonne femme ne trompa pas son espérance; elle fit de lui une véritable métamorphose, descendit jusqu'au quai pour lui acheter quelques hardes, et par des alimens sains et abondans elle fit à l'intérieur ce qu'elle avait fait au-dehors.

Clarisse reçut avec humeur celui qui s'était soustrait à la barbarie paternelle; mais, aidée des soins de madame Gripard, elle consentit à passer deux ans encore de cette singulière façon.

Paul avait neuf ans ; sa bienfaitrice lui avait enseigné à lire et à écrire ; il avait d'excellentes dispositions et par-dessus tout un cœur aimant qui lui avait gagné l'affection particulière de l'épouse de l'huissier. A cette époque, l'asthme et la goutte forcèrent de nouveau madame Gripard à suspendre ses bienfaits accoutumés. Son mari était son maître. Toujours occupé des affaires, la tête, l'esprit, continuellement tendus vers la chicane, il n'eût pas approuvé la fantaisie de sa sensible moitié.

Les médecins, ne connaissant aucuns remèdes aux maux dont il ne devait jamais guérir, l'assurèrent qu'il recouvrerait la santé en changeant de quartier. Leurs avis étaient des oracles ; le malade perdit son terme commencé, et fut de suite demeurer dans le nouveau quartier bâti dans l'enclos Saint-Lazare.

Là, plus de voisinage, des rues entières sans maisons. Les désagrémens de la Cité, que le temps avait consacré en habitude, furent regrettés

par madame Gripard. Et son Paul, que deviendra-t-il ? elle y pense souvent ; mais elle est dans l'impossibilité de satisfaire une curiosité bien louable. Vingt mois entiers, elle resta garde-malade, et après ce temps si long passé dans la fatigue elle perdit son époux. Elle resta veuve à cinquante ans, avec un revenu qui s'élevait environ à trois mille francs de rente.

Après les premiers temps du deuil, madame Gripard chercha à retrouver Paul ; elle revit son ancien quartier, s'informa de Clarice, de son fils ; mais tout était changé dans la maison, madame Firmin avait déménagé, il fallut renoncer à l'espoir de retrouver son fils.

Le temps s'écoula, et le désir si vif de retrouver Paul s'était un peu affaibli par l'impossibilité. Madame Gripard s'était créé des habitudes, et passait sa vie aussi agréablement que peut le faire une personne à qui manquent les émotions, qui, seules, eussent fait le bonheur.

La veuve revenait souvent à la source de ses

regrets; un jour, à la brune, au détour d'une rue, proche du marché Saint-Martin, madame Gripard, est heurtée violemment par un jeune homme dont la course rapide semble indiquer qu'il est poursuivi; effectivement, quelques soldats arrivent au même instant, et le choc occasionné par la rencontre avec la veuve, fait perdre au malheureux qui fuit l'avantage de son agilité.

Ah! sauvez-moi, sauvez-moi, dit-il en embrassant les genoux de madame Gripard, ne me livrez pas dans leurs mains, tuez-moi plutôt que de me rendre à ma malheureuse destinée.

Qu'a-t-il donc fait, demande la bonne dame aux militaires qui l'entourent, et qui ont encore assez de peine à détacher leur prisonnier de ses bras où il s'est réfugié.

— C'est un filou, dit l'un. — Un vagabond, continue l'autre. — Un troisième répond froidement, c'est un détenu de la maison d'arrêt de la rue des Fontaines, proche Sainte-Élisabeth, il est

parvenu à s'échapper, il ne devait y rester que trois ans, son temps sera double; c'est une leçon.

Les épithètes dont on avait qualifié ce malheureux avaient refroidi l'élan de sensibilité de madame Gripard; c'est un voleur, répétait-elle tout bas, et doucement elle repoussait les mains qui étaient encore tendues verselle. Il n'est aucune observation permise en pareil cas, aussi toute affligée qu'elle était d'une aussi pénible aventure, elle rebroussa chemin pour éviter une plus longue compagnie avec des gens qui ne lui convenaient pas. En s'éloignant, la lumière brillante d'une boutique bien éclairée se répandit sur elle; à ce moment elle crut entendre prononcer son nom, elle s'arrêta; mais les acteurs de la scène précédente avaient disparus par le coin du marché, la rue était restée déserte, et elle s'éloigna préoccupée de ce qui lui était arrivé.

La nuit, madame Gripard laissa sa lumière allumée. Jamais son esprit n'avait été aussi préoccupé; le moindre bruit la faisait frissonner, et

ce ne fut que le matin que ses yeux fatigués s'appesantirent un peu.

Pendant ce sommeil qui n'eut de durée qu'un instant madame Gripard vit Paul, Paul qui avait reçu d'elle tant de marques d'une tendre amitié, il cherchait à lui ôter la vie. Suffoquée par le mal qu'elle crut ressentir, madame Gripard se réveilla heureuse d'être la dupe d'un songe; mais cette voix, ces accens qui l'avaient imploré la veille, elle les reconnaît maintenant, c'était Paul qui réclamait sa pitié, sans doute il ne l'aura reconnue qu'au moment où elle s'éloignait d'eux

Madame Grtpard jugeait d'après le cœur des gens, et elle fut assurée que cette voix si douce qui lui demandait de mourir, n'aurait point à lui rendre compte de l'aveu d'aucune bassesse; ou du moins le malheur a pu l'entraîner, mais son âme est encore innocente. Pendant toutes ces réflexions, elle s'est habillée, elle sort bien plus tôt qu'elle n'en a l'habitude, se rend à la préfecture, et sollicite une permission pour en-

trer à la maison d'arrêt que les militaires lui ont indiquée la veille. Une mère, une sœur ou une aïeule obtenaient seules une carte d'entrée; la bonne dame ne crut pas faire un crime en disant que c'était son petit-fils qu'elle voulait visiter.

Sans prendre aucun repos, madame Gripard se rendit rue des Fontaines, près le Temple. Elle présenta sa permission, mais elle est sans pouvoir; le jeune homme est enfermé en attendant que l'on juge l'escapade dont il s'est rendu coupable.

On lui confirme l'idée qu'elle avait conçue; Paul n'était enfermé que pour vagabondage, on n'avait rien à lui reprocher, si non qu'il avait été ramassé la nuit, faute d'asile, et il avait été enfermé pour trois ans; qu'il y en avait déjà deux de passé; mais qu'il avait gâté sa cause en profitant d'une circonstance unique pour s'évader.

Munie de ces instructions, madame Gripard fit le jour même toutes les démarches nécessaires

à l'élargissement de son protégé ; elle avait conservé des connaissances de son mari qui l'aidèrent à faire casser l'arrêt qui avait condamné Paul. Elle revint triomphante pour le rendre à la liberté ; il fut amené devant elle dans un état d'affaissement moral qui l'effraya. Pourtant la vue d'un être qui l'avait tant aimé ramena sur ses lèvres l'ombre d'un sourire. Madame Gripard fondait en larmes, elle le pressait sur son cœur : Viens mon fils, lui disait-elle, viens m'assurer que tu n'avais pas mérité ton sort. Viens Paul, j'ai besoin de ta confiance, si tu es digne de cè que je fais pour toi, tes peines sont à jamais finies.

Ce que Paul avait à conter était trop long pour l'entreprendre là ; d'ailleurs tout ce qui l'entourait lui fesait mal, et il supplia sa bienfaitrice de l'emmener hors de ce lieu.

Arrivée chez elle, madame Gripard prit un ton solennel pour graver dans l'âme de Paul le souvenir de ce qu'il lui devait. Le jeune homme (il avait quinze ans) lui conta fidèlement qu'a-

bandonné par sa mère aux soins d'un père dénaturé, il avait, pendant trois ans, supporté tous les maux dont la misère, l'inconduite et la scélératesse de son père l'avaient rendu victime; qu'il le forçait à pourvoir seul à sa subsistance, et que lorsqu'il n'avait pu parvenir à émouvoir la sensibilité de quelques âmes compatissantes, il restait tout le jour exposé à l'injure du temps, et privé de toute nourriture. Que ce qui avait causé son arrestation était une prière adressée à son père pour réclamer un peu de pain après une longue journée passée dans un jeûne absolu; que furieux de son *exigence* il l'avait chassé, et forcé de coucher dehors. Arrêté et prévenu de vagabondage, on lui avait demandé s'il voulait réclamer ses parens; mais non, ajouta-t-il, je préférais tout aux malheurs qui m'avaient accablé; je pensais à vous, je vous nommai, mais je n'eus aucune nouvelle des recherches qu'on avait dû faire. Je fus conduit à la maison d'arrêt; je m'affligeai bientôt d'une semblable destinée; je réfléchissais à l'avenir, et je voyais mon sort affreux,

je vous l'avoue, après le hasard heureux qui m'avait rendu à la liberté. Me voyant condamné à subir encore une prolongation de peine, j'étais décidé à me laisser mourir.

Aujourd'hui vous m'avez rendu au bonheur, à la liberté; vous avez fait pour moi ce que mes parens m'ont refusé; le temps vous prouvera si vous aurez fait un ingrat.

Madame Gripard ne le supposait pas; depuis ce temps elle fit pour Paul tous les sacrifices que lui permettait sa petite fortune; mais elle en fut récompensée au-delà de ses espérances; il acquit des talens dans le barreau, sut mettre à profit les protections qu'il devait aux amis de sa bienfaitrice; l'entoura à son tour de toute la tendresse d'un bon fils, ne lui causa jamais un seul instant de regret, et prouva, par sa bonne conduite, qu'un bon cœur ne peut être ingrat.

Madame Gripard s'étonnait du silence de Paul au sujet de sa famille. Lorsqu'elle avait cherché à amener la conversation sur ce point, le jeune

homme l'avait interrompue et l'avait même suppliée de ne jamais l'en entretenir.

Un jour son album était resté par oubli (une mère ou une amie est toujours curieuse de connaître les secrets d'un garçon de 20 ans), elle l'ouvrit dans cette intention ; mais son attente fut trompée en lisant, au lieu de vers inspirés par l'amour, quelques notes prises au hasard, dont voici la première :

« Envoyé à ma mère le quartier de sa pension échu ce jour, 300 fr. »

Vite madame Gripard referma l'album, et ne parla pas de son indiscrétion. Seulement, en voyant rentrer celui qui fesait le bonheur de ses vieux ans, elle lui déposa sur le front un baiser maternel qui semblait dire :

« Jeune détenu, tu ne m'as pas trompé ; va, mon cœur est content de toi. »

FIN DU 2ème ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU 2me ET DERNIER VOLUME.

Imprimerie de Setier, rue de Grenelle-Saint-Honoré, n° 29.

